

Stendhal

Le coffre et le revenant

et autres histoires



BeQ



Stendhal

Le coffre et le revenant

et autres histoires

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 6 : version 1.01

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Lucien Leuwen

Armance

Les nouvelles de Stendhal présentées ici sont tirées de deux recueils, parus en 1928, sous le titres *Romans et nouvelles*, aux Éditions Le Divan, à Paris. Le premier recueil est accompagné d'une longue préface d'Henri Martineau.

Sur la couverture : Jean-Baptiste-Camille Corot, *Exhibition*.

Le coffre et le revenant

Par une belle matinée du mois de mai 182., don Blas Bustos y Mosquera, suivi de douze cavaliers, entra dans le village d'Alcolote, à une lieue de Grenade. À son approche, les paysans rentraient précipitamment dans leurs maisons et fermaient leurs portes. Les femmes regardaient avec terreur par un petit coin de leurs fenêtres ce terrible directeur de la police de Grenade. Le ciel a puni sa cruauté en mettant sur sa figure l'empreinte de son âme. C'est un homme de six pieds de haut, noir, et d'une effrayante maigreur ; il n'est que directeur de la police, mais l'évêque de Grenade lui-même et le gouverneur tremblent devant lui.

Durant cette guerre sublime contre Napoléon, qui, aux yeux de la postérité, placera les Espagnols du dix-neuvième siècle avant tous les autres peuples de l'Europe, et leur donnera le second rang après les Français, don Blas fut l'un des plus fameux chefs de guérillas. Quand sa troupe n'avait pas tué au moins un Français dans

la journée, il ne couchait pas dans un lit : c'était un vœu.

Au retour de Ferdinand, on l'envoya aux galères de Ceuta, où il a passé huit années dans la plus horrible misère. On l'accusait d'avoir été capucin dans sa jeunesse, et d'avoir jeté le froc aux orties. Ensuite il rentra en grâce, on ne sait comment. Don Blas est célèbre maintenant par son silence ; jamais il ne parle. Autrefois les sarcasmes qu'il adressait à ses prisonniers de guerre avant de les faire pendre lui avaient acquis une sorte de réputation d'esprit : on répétait ses plaisanteries dans toutes les armées espagnoles.

Don Blas s'avavançait lentement dans la rue d'Alcolote, regardant de côté et d'autre les maisons avec ses yeux de lynx. Comme il passait devant l'église on sonna une messe ; il se précipita de cheval plutôt qu'il n'en descendit, et on le vit s'agenouiller auprès de l'autel. Quatre de ses gendarmes se mirent à genoux autour de sa chaise ; ils le regardèrent, il n'y avait déjà plus de dévotion dans ses yeux. Son œil sinistre était fixé sur un jeune homme d'une tournure fort

distinguée qui priait dévotement à quelques pas de lui.

– Quoi ! se disait don Blas, un homme qui, suivant les apparences, appartient aux premières classes de la société n'est pas connu de moi ! Il n'a pas paru à Grenade depuis que j'y suis ! Il se cache.

Don Blas se pencha vers un de ses gendarmes, et donna l'ordre d'arrêter le jeune homme dès qu'il serait hors de l'église. Aux derniers mots de la messe, il se hâta de sortir lui-même, et alla s'établir dans la grande salle de l'auberge d'Alcolote. Bientôt parut le jeune homme étonné.

– Votre nom ?

– Don Fernando de la Cueva.

L'humeur sinistre de don Blas fut augmentée, parce qu'il remarqua, en le voyant de près, que don Fernando avait la plus jolie figure ; il était blond, et, malgré la mauvaise passe où il se trouvait, l'expression de ses traits était fort douce. Don Blas regardait le jeune homme en rêvant.

– Quel emploi aviez-vous sous les Cortès ?

dit-il enfin.

– J'étais au collège de Séville en 1823 ; j'avais alors quinze ans, car je n'en ai que dix-neuf aujourd'hui.

– Comment vivez-vous ?

Le jeune homme parut irrité de la grossièreté de la question ; il se résigna et dit :

– Mon père, brigadier des armées de don Carlos Cuarto (que Dieu bénisse la mémoire de ce bon roi !) m'a laissé un petit domaine près de ce village ; il me rapporte douze mille réaux (trois mille francs) ; je le cultive de mes propres mains avec trois domestiques.

– Qui vous sont fort dévoués sans doute. Excellent noyau de guérilla, dit don Blas avec un sourire amer.

– En prison et au secret ! ajouta-t-il en s'en allant, et laissant le prisonnier au milieu de ses gens.

Quelques moments après, don Blas déjeunait.

– Six mois de prison, pensait-il, me feront justice de ces belles couleurs et de cet air de

fraîcheur et de contentement insolent.

Le cavalier en sentinelle à la porte de la salle à manger haussa vivement sa carabine. Il l'appuyait par travers contre la poitrine d'un vieillard qui cherchait à entrer dans la salle à la suite d'un aide de cuisine apportant un plat. Don Blas courut à la porte ; derrière le vieillard, il vit une jeune fille qui lui fit oublier don Fernando.

– Il est cruel qu'on ne me donne pas le temps de prendre mes repas, dit-il au vieillard ; entrez cependant, expliquez-vous.

Don Blas ne pouvait se lasser de regarder la jeune fille ; il trouvait sur son front et dans ses yeux cette expression d'innocence et de piété céleste qui brille dans les belles madones de l'école italienne. Don Blas n'écoutait pas le vieillard et ne continuait pas son déjeuner. Enfin il sortit de sa rêverie ; le vieillard répétait pour la troisième ou quatrième fois les raisons qui devaient faire rendre la liberté à don Fernando de la Cueva, qui était depuis longtemps le fiancé de sa fille Inès ici présente, et allait l'épouser le dimanche suivant. À ce mot, les yeux du terrible

directeur de police brillèrent d'un éclat si extraordinaire, qu'ils firent peur à Inès et même à son père.

– Nous avons toujours vécu dans la crainte de Dieu et sommes de vieux chrétiens, continua celui-ci ; ma race est antique, mais je suis pauvre, et don Fernando est un bon parti pour ma fille. Jamais je n'exerçai de place du temps des Français, ni avant, ni depuis.

Don Blas ne sortait point de son silence farouche.

– J'appartiens à la plus ancienne noblesse du royaume de Grenade, reprit le vieillard ; et, avant la révolution, ajouta-t-il en soupirant, j'aurais coupé les oreilles à un moine insolent qui ne m'eût pas répondu quand je lui parle.

Les yeux du vieillard se remplirent de larmes. La timide Inès tira de son sein un petit chapelet qui avait touché la robe de la madone *del pilar*, et ses jolies mains en serraient la croix avec un mouvement convulsif. Les yeux du terrible don Blas s'attachèrent sur ces mains. Il remarquait ensuite la taille bien prise, quoique un peu forte

de la jeune Inès.

Ses traits pourraient être plus réguliers, pensait-il ; mais cette grâce céleste, je ne l'ai jamais vue qu'à elle.

– Et vous vous appelez don Jaime Arregui ? dit-il enfin au vieillard.

– C'est mon nom, répondit don Jaime en assurant sa position.

– Âgé de soixante et dix ans ?

– De soixante-neuf seulement.

– C'est vous, dit don Blas en se déridant visiblement ; je vous cherche depuis longtemps. Le roi notre seigneur a daigné vous accorder une pension annuelle de quatre mille réaux (mille francs). J'ai chez moi, à Grenade, deux années échues de ce royal bienfait, que je vous remettrai demain à midi. Je vous ferai voir que mon père était un riche laboureur de la vieille Castille, vieux chrétien comme vous, et que jamais je ne fus moine. Ainsi l'injure que vous m'avez adressée tombe à faux.

Le vieux gentilhomme n'osa manquer au

rendez-vous. Il était veuf, et n'avait chez lui que sa fille Inès. Avant de partir pour Grenade il la conduisit chez le curé du village, et fit ses dispositions comme si jamais il ne devait la revoir. Il trouva don Blas Bustos fort paré ; il portait un grand cordon par-dessus son habit. Don Jaime lui trouva l'air poli d'un vieux soldat qui veut faire le bon et sourit à tout propos et hors de propos.

S'il eût osé, don Jaime eût refusé les huit mille réaux que don Blas lui remit ; il ne put se défendre de dîner avec lui. Après le repas, le terrible directeur de police lui fit lire tous ses brevets, son extrait de baptême, et même un acte de notoriété, au moyen duquel il était sorti des galères, et qui prouvait que jamais il n'avait été moine.

Don Jaime craignait toujours quelque mauvaise plaisanterie.

– J'ai donc quarante-trois ans, lui dit enfin don Blas, une place honorable qui me vaut cinquante mille réaux. J'ai un revenu de mille onces sur la banque de Naples. Je vous demande en mariage

votre fille doña Inès Arregui.

Don Jaime pâlit. Il y eut un moment de silence. Don Blas reprit :

– Je ne vous cacherai pas que don Fernando de la Cueva se trouve compromis dans une fâcheuse affaire. Le ministre de la police le fait chercher, il s'agit pour lui de la *garotte* (manière d'étrangler employée pour les nobles) ou tout au moins des galères. J'y ai été huit années, et je puis vous assurer que c'est un vilain séjour. (En disant ces mots il s'approcha de l'oreille du vieillard.) D'ici à quinze jours ou trois semaines, je recevrai probablement du ministre l'ordre de faire transférer don Fernando de la prison d'Alcolote à celle de Grenade. Cet ordre sera exécuté fort tard dans la soirée ; si don Fernando profite de la nuit pour s'échapper, je fermerai les yeux, par considération pour l'amitié dont vous l'honorez. Qu'il aille passer un an ou deux à Majorque, par exemple, personne ne lui dira plus haut que son nom.

Le vieux gentilhomme ne répondit point, il était atterré, et eut beaucoup de peine à regagner

son village. L'argent qu'il avait reçu lui faisait horreur.

– Est-ce donc, se disait-il, le prix du sang de mon ami don Fernando, du fiancé de mon Inès ?

En arrivant au presbytère, il se jeta dans les bras d'Inès :

– Ma fille, s'écria-t-il, le moine veut t'épouser !

Bientôt Inès sécha ses larmes et demanda la permission d'aller consulter le curé, qui était dans l'église, à son confessionnal. Malgré l'insensibilité de son âge et de son état, le curé pleura. Le résultat de la consultation fut qu'il fallait se résoudre à épouser don Blas, ou dans la nuit prendre la fuite. Doña Inès et son père devaient essayer de gagner Gibraltar et s'embarquer pour l'Angleterre.

– Et de quoi y vivrons-nous ? dit Inès.

– Vous pourriez vendre votre maison et le jardin.

– Qui l'achètera ? dit la jeune fille fondant en larmes.

– J’ai des économies, dit le curé, qui peuvent monter à cinq mille réaux ; je vous les donne, ma fille, et de grand cœur, si vous ne croyez pas pouvoir faire votre salut en épousant don Blas Bustos.

Quinze jours après tous les sbires de Grenade, en grande tenue, entouraient l’église si sombre de Saint-Dominique. À peine si en plein midi on y voit à se conduire. Mais, ce jour-là, personne autre que les invités n’osait y entrer.

À une chapelle latérale éclairée par des centaines de cierges, et dont la lumière traversait les ombres de l’église comme une voie de feu, on voyait de loin un homme à genoux sur les marches de l’autel ; il était plus grand de toute la tête que ce qui l’entourait. Cette tête était penchée d’un air pieux, et ses bras maigres croisés sur sa poitrine. Il se releva bientôt, et montra un habit chargé de décorations. Il donnait la main à une jeune fille dont la démarche légère et jeune faisait un étrange contraste avec sa gravité. Des larmes brillaient dans les yeux de la jeune épouse ; l’expression de ses traits et la

douceur angélique qu'ils conservaient malgré son chagrin frappèrent le peuple quand elle monta en carrosse à la porte de l'église.

Il faut avouer que, depuis son mariage, don Blas fut moins féroce ; les exécutions devinrent plus rares. Au lieu de faire fusiller les condamnés par derrière, ils furent simplement pendus. Il permit souvent aux condamnés d'embrasser leur famille avant d'aller à la mort. Un jour, il dit à sa femme, qu'il aimait avec fureur :

– Je suis jaloux de Sancha.

C'était la sœur de lait et l'amie d'Inès. Elle avait vécu chez don Jaime sous le nom de femme de chambre de sa fille, et c'est en cette qualité qu'elle l'avait suivie dans le palais qu'Inès était venue habiter à Grenade.

– Quand je m'éloigne de vous, Inès, poursuit don Blas, vous restez à parler seule avec Sancha. Elle est gentille, elle vous fait rire ; moi, je ne suis qu'un vieux soldat chargé de fonctions sévères ; je me rends justice, je suis peu aimable. Cette Sancha, avec sa physionomie riante, doit me faire paraître à vos yeux plus vieux de moitié.

Tenez, voilà la clef de ma caisse, donnez-lui tout l'argent que vous voudrez, tout celui qui est dans ma caisse si cela vous plaît, mais qu'elle parte, qu'elle s'en aille, que je ne la voie plus !

Le soir, en rentrant de son bureau, la première personne que vit don Blas fut Sancha, occupée de sa besogne comme à l'ordinaire. Son premier mouvement fut de fureur ; il s'approcha rapidement de Sancha, qui leva les yeux et le regarda ferme, avec ce regard espagnol, mélange si singulier de crainte, de courage et de haine. Au bout d'un moment, don Blas sourit.

– Ma chère Sancha, lui dit-il, *doña Inès* vous a-t-elle dit que je vous donne dix mille réaux ?

– Je n'accepte de cadeaux que de ma maîtresse, répondit-elle, toujours les yeux attachés sur lui.

Don Bustos entra chez sa femme.

– La prison de *Torre-Vieja*, lui dit-elle, combien contient-elle de prisonniers en ce moment ?

– Trente-deux dans les cachots et deux cent

soixante, je crois, dans les étages supérieurs.

– Donnez-leur la liberté, dit Inès, et je me sépare de la seule amie que j’aie au monde.

– Ce que vous m’ordonnez est hors de mon pouvoir, répondit don Blas.

Et de toute la soirée il n’ajouta pas un mot. Inès, travaillant près de sa lampe, le voyait rougir et pâlir tour à tour ; elle quitta son ouvrage et se mit à dire son chapelet. Le lendemain, même silence. La nuit d’après, un incendie éclata dans la prison de *Torre-Vieja*. Deux prisonniers périrent. Mais, malgré toute la surveillance du directeur de la police et de ses gendarmes, tous les autres parvinrent à s’échapper.

Inès ne dit pas un mot à don Blas, ni lui à elle. Le jour suivant, en rentrant chez lui, don Blas ne vit plus Sancha, il se jeta dans les bras d’Inès.

Dix-huit mois avaient passé depuis l’incendie de *Torre-Vieja*, lorsqu’un voyageur couvert de poussière descendit de cheval devant la plus mauvaise auberge du bourg de la Zuia, situé dans les montagnes à une lieue au midi de Grenade,

tandis que Alcolote est au nord.

Cette banlieue de Grenade forme comme une oasis enchantée au milieu des plaines brûlées de l'Andalousie. C'est le plus beau pays de l'Espagne. Mais le voyageur venait-il guidé par la seule curiosité ? À son costume, on l'eût pris pour un Catalan. Son passeport, délivré à Majorque, était, en effet, visé à Barcelone, où il avait débarqué. Le maître de cette mauvaise auberge était fort pauvre. En lui remettant son passeport, qui portait le nom de don Pablo Rodil, le voyageur catalan le regarda.

– Oui, seigneur voyageur, lui dit l'hôte, j'avertirai Votre Seigneurie dans le cas où la police de Grenade la ferait demander.

Le voyageur dit qu'il voulait voir ce pays si beau ; il sortait une heure avant le lever du soleil et ne rentrait qu'à midi, par la plus grande chaleur, quand tout le monde est à dîner ou à faire la sieste.

Don Fernando allait passer des heures entières sur une colline couverte de jeunes lièges. Il voyait, de là, l'ancien palais de l'inquisition de

Grenade, habité maintenant par don Blas et par Inès. Ses yeux ne pouvaient se détacher des murs noircis de ce palais, qui s'élevait comme un géant au milieu des maisons de la ville. En quittant Majorque, don Fernando s'était promis de ne pas entrer dans Grenade. Un jour il ne put résister à un transport qui le saisit ; il alla passer dans la rue étroite sur laquelle s'élevait la haute façade du palais de l'inquisition. Il entra dans la boutique d'un artisan, et trouva un prétexte pour s'y arrêter et pour parler. L'artisan lui montra les fenêtres de l'appartement de doña Inès. Ces fenêtres étaient à un second étage fort élevé.

Au moment de la sieste, don Fernando reprit le chemin de la Zuia, le cœur dévoré par toutes les fureurs de la jalousie. Il eût voulu poignarder Inès et se tuer ensuite.

– Caractère faible et lâche, se répétait-il avec rage, elle est capable de l'aimer, si elle se figure que tel est son devoir !

Au détour d'une rue, il rencontra Sancha.

– Ah ! mon amie ! s'écria-t-il sans faire semblant de lui parler. Je m'appelle don Pablo

Rodil, je loge à l'auberge de l'Ange, à la Zuia. Demain, à l'angélus du soir, peux-tu te trouver auprès de la grande église ?

– J'y serai, dit Sancha sans le regarder.

Le lendemain à la nuit, don Fernando aperçut Sancha et marcha sans mot dire vers son auberge ; elle entra sans être vue. Fernando ferma la porte.

– Eh bien ? lui dit-il les larmes aux yeux.

– Je ne suis plus à son service, lui répondit Sancha. Voici dix-huit mois qu'elle m'a renvoyée sans sujet, sans explication. Ma foi, je crois qu'elle aime don Blas.

– Elle aime don Blas ! s'écria don Fernando en séchant ses larmes, cela me manquait.

– Quand elle me renvoya, reprit Sancha, je me jetai à ses pieds, la suppliant de m'apprendre la cause de ma disgrâce. Elle me répondit froidement : « Mon mari le veut. » Pas un mot avec ! Vous l'avez vue fort pieuse ; maintenant, sa vie n'est qu'une prière continuelle.

Pour faire sa cour au parti régnant, don Blas

avait obtenu qu'une moitié du palais de l'inquisition, où il habitait, serait donnée à des religieuses clarisses. Ces dames s'y étaient établies, et venaient d'achever leur église. Doña Inès y passait sa vie. Dès que don Blas sortait de la maison, on était sûr de la voir à genoux devant l'autel de l'Adoration perpétuelle.

– Elle aime don Blas ! reprit don Fernando.

– La veille de ma disgrâce, reprit Sancha, doña Inès me parlait...

– Est-elle gaie ? interrompit don Fernando.

– Non pas gaie, mais d'une humeur égale et douce, bien différente de ce que vous l'avez connue ; elle n'a plus ces moments de vivacité et de folie, comme disait le curé.

– L'infâme ! s'écria don Fernando, en se promenant à grands pas dans la chambre. Voilà comme elle tient ses serments ! voilà comme elle m'aimait ! Pas même de tristesse ! et moi...

– Ainsi que je le disais à Votre Seigneurie, reprit Sancha, la veille de ma disgrâce, doña Inès me parlait avec amitié, avec bonté, comme

autrefois à Alcolote. Le lendemain, un : *mon mari le veut* fut tout ce qu'elle trouva à me dire, en me remettant un papier signé d'elle, qui m'assure une bonne pension de huit cents réaux.

– Eh ! donne-moi ce papier, dit don Fernando.

Il couvrit de baisers la signature d'Inès.

– Et parlait-elle de moi ?

– Jamais, répondit Sancha, et tellement jamais que devant moi, le vieux don Jaime lui a fait une fois le reproche d'avoir oublié un voisin aussi aimable. Elle pâlit, et ne répondit pas. Dès qu'elle eut reconduit son père jusqu'à la porte, elle courut s'enfermer dans la chapelle.

– Je suis un sot, voilà tout, s'écria don Fernando. Que je vais la haïr ! N'en parlons plus... Il est heureux pour moi d'être entré dans Grenade, mille fois plus heureux de t'avoir rencontrée... Et toi, que fais-tu ?

– Je suis établie marchande au petit village d'Albaracen, à une demi-lieue de Grenade. Je tiens, ajouta-t-elle en baissant la voix, de belles marchandises anglaises, que m'apportent les

contrebandiers des Alpujarres. J'ai dans mes malles pour plus de dix mille réaux de marchandises de prix. Je suis heureuse.

– J'entends, dit don Fernando ; tu as un amant parmi les braves des monts Alpujarres. Je ne te reverrai jamais. Tiens, porte cette montre en mémoire de moi.

Sancha s'en allait ; il la retint.

– Si je me présentais devant elle ? dit-il.

– Elle vous fuirait, dût-elle se jeter par la fenêtre. Prenez garde, dit Sancha en revenant près de don Fernando, quelque déguisement que vous puissiez prendre, huit ou dix espions qui rôdent sans cesse autour de la maison vous arrêteraient.

Fernando, honteux de sa faiblesse, n'ajouta pas un mot. Il venait de prendre la résolution de repartir le lendemain pour Majorque.

Huit jours après, il passa par hasard dans le village d'Albaracen. Les brigands venaient d'arrêter le capitaine-général O'Donnel, qu'ils avaient tenu une heure durant couché à plat ventre dans la boue. Don Fernando vit Sancha qui

courait d'un air affairé.

– Je n'ai pas le temps de vous parler, lui dit-elle ; venez chez moi.

La boutique de Sancha était fermée ; elle s'empressait de placer ses étoffes anglaises dans un grand coffre de chêne noir.

– Nous serons peut-être attaqués ici cette nuit, dit-elle à don Fernando. Le chef de ces brigands est ennemi personnel d'un contrebandier qui est mon ami. Cette boutique serait la première pillée. J'arrive de Grenade ; je viens d'obtenir de doña Inès, qui, après tout, est une bien bonne femme, la permission de déposer mes marchandises les plus précieuses dans sa chambre. Don Blas ne verra pas ce coffre, qui est plein de contrebande ; si par malheur il le voit, doña Inès trouvera une excuse.

Elle se hâtait d'arranger ses tulles et ses châles. Don Fernando la regardait faire : tout à coup il se précipite sur le coffre, jette dehors les tulles et les châles, et se met à leur place.

– Êtes-vous fou ? dit Sancha effrayée.

– Tiens, voici cinquante onces ; mais que le ciel m’anéantisse si je sors de ce coffre avant d’être dans le palais de l’inquisition à Grenade ! Je veux la voir.

Quoi que Sancha pût dire dans sa frayeur, don Fernando ne l’écouta pas.

Comme elle parlait encore, entra Zanga, un portefaix, cousin de Sancha, qui devait porter le coffre à Grenade, sur son mulet. Au bruit qu’il avait fait en entrant, don Fernando s’était hâté de tirer sur lui le couvercle du coffre. À tout hasard, Sancha le ferma à clef. Il était plus imprudent de le laisser ouvert.

Vers les onze heures du matin, un jour du mois de juin, don Fernando fit son entrée dans Grenade, porté dans un coffre ; il était sur le point d’étouffer. On arriva au palais de l’inquisition. Au temps que Zanga employa à monter l’escalier, don Fernando espéra qu’on plaçait le coffre au second étage, et peut-être même dans la chambre d’Inès.

Quand on eut refermé les portes, et qu’il n’entendit plus aucun bruit, il essaya, à l’aide de

son poignard, de faire céder le pêne de la serrure du coffre. Il réussit. À son inexprimable joie, il était, en effet, dans la chambre d'Inès. Il aperçut des vêtements de femme ; il reconnut près du lit un crucifix qui jadis était dans sa petite chambre à Alcolote. Une fois, après une querelle violente, elle l'avait conduit dans sa chambre et sur ce crucifix lui avait juré un amour éternel.

La chaleur était extrême, et la chambre fort obscure. Les persiennes étaient fermées, ainsi que de grands rideaux de la plus légère mousseline des Indes, drapés fort bas. Le profond silence était à peine troublé par le bruit d'un petit jet d'eau qui, s'élevant à quelques pieds, dans un coin de la chambre, retombait dans sa coquille de marbre noir.

Le bruit si faible de ce petit jet d'eau faisait tressaillir don Fernando qui avait donné vingt preuves dans sa vie de la plus audacieuse bravoure. Il était loin de trouver dans la chambre d'Inès ce bonheur parfait qu'il avait rêvé si souvent à Majorque, en pensant aux moyens de s'y introduire. Exilé, malheureux, séparé des

siens, un amour passionné, et rendu presque fou par la durée et l'uniformité du malheur, formait tout le caractère de don Fernando.

Dans ce moment, la crainte de déplaire à cette Inès qu'il connaissait si chaste et si timide, était le seul sentiment de don Fernando. J'aurais honte de l'avouer, si je n'espérais que le lecteur a quelque connaissance du caractère singulier et passionné des gens du Midi, don Fernando fut sur le point de s'évanouir quand, peu après que deux heures eurent sonné à l'horloge du couvent, il entendit, au milieu du silence profond, des pas légers monter l'escalier de marbre. Bientôt ils s'approchèrent de la porte. Il reconnut la démarche d'Inès ; et, n'osant affronter le premier moment d'indignation d'une personne si attachée à ses devoirs, il se cacha dans le coffre.

La chaleur était accablante, l'obscurité profonde. Inès se plaça sur son lit ; et bientôt à la tranquillité de sa respiration, don Fernando comprit qu'elle dormait. Alors seulement, il osa s'approcher du lit ; il vit cette Inès, qui depuis tant d'années était sa seule pensée. Seule,

abandonnée à lui dans l'innocence de son sommeil, elle lui fit peur. Ce singulier sentiment fut augmenté quand il s'aperçut que, depuis deux ans qu'il ne l'avait vue, ses traits avaient pris une empreinte de dignité froide qu'il ne leur connaissait pas.

Peu à peu cependant le bonheur de la revoir pénétra dans son âme ; le demi-désordre d'une toilette d'été faisait un si charmant contraste avec cet air de dignité presque sévère !

Il comprit que la première idée d'Inès en le voyant serait de s'enfuir. Il alla fermer la porte et en prit la clef.

Enfin arriva cet instant qui allait décider de tout son avenir. Inès fit quelques mouvements, elle était sur le point de s'éveiller : il eut l'inspiration d'aller se mettre à genoux devant le crucifix qui à Alcolote était dans la chambre d'Inès. En ouvrant des yeux encore appesantis par le sommeil, Inès eut l'idée que Fernando venait de mourir au loin, et que son image qu'elle voyait devant le crucifix était une vision.

Elle resta immobile, droite devant son lit, et

les mains jointes.

– Pauvre malheureux ! dit-elle d'une voix tremblante et presque étouffée.

Don Fernando, toujours à genoux et à demi tourné pour la regarder, lui montrait le crucifix ; mais, dans son trouble, il fit un mouvement. Inès, tout à fait réveillée, comprit la vérité, et s'enfuit à la porte, qu'elle trouva fermée.

– Quelle audace ! s'écria-t-elle. Sortez, don Fernando !

Elle s'enfuit dans le coin le plus éloigné de la chambre, vers le petit jet d'eau.

– N'approchez pas, n'approchez pas, répétait-elle d'une voix convulsive ; sortez !

Tout l'éclat de la plus pure vertu brillait dans ses yeux.

– Non, je ne sortirai pas avant que tu m'aies entendu. Depuis deux ans, je n'ai pu t'oublier ; nuit et jour, j'ai ton image devant les yeux. Ne m'as-tu pas juré devant cette croix qu'à jamais tu serais à moi ?

– Sortez ! lui répéta-t-elle avec fureur, ou je

vais appeler, et vous et moi allons être égorgés.

Elle courut à une sonnette, mais don Fernando y fut avant elle et la serra dans ses bras. Don Fernando était tremblant ; Inès s'en aperçut fort bien, et perdit toute la force qu'elle prenait dans sa colère.

Don Fernando ne se laissa plus dominer par les pensées d'amour et de volupté, et fut tout à son devoir.

Il était plus tremblant qu'Inès car il sentait qu'il venait d'agir envers elle comme un ennemi ; mais il ne trouva ni colère ni emportement.

– Tu veux donc la mort de mon âme immortelle ? lui dit Inès. Mais, au moins, crois une chose, c'est que je t'adore et que je n'ai jamais aimé que toi. Il ne s'est pas écoulé une minute de l'abominable vie que je mène depuis mon mariage, pendant laquelle je n'aie songé à toi. C'était un péché exécrable : j'ai tout fait pour t'oublier, mais en vain. N'aie pas horreur de mon impiété, mon Fernando : le croiras-tu ? Ce saint crucifix que tu vois là, à côté de mon lit, bien souvent ne me présente plus l'image de ce

Sauveur qui doit nous juger ; il ne me rappelle que les serments que je t'ai faits en étendant la main vers lui dans ma petite chambre d'Alcolote. Ah ! nous sommes damnés, irrémisiblement damnés, Fernando ! s'écria-t-elle avec transport ; soyons du moins bien heureux pendant le peu de jours qui nous reste à vivre.

Ce langage ôta toute crainte à don Fernando ; le bonheur commença pour lui.

– Quoi ! tu me pardonnes ? tu m'aimes encore ?...

Les heures fuyaient rapidement, le jour baissait déjà ; Fernando lui raconta l'inspiration soudaine qui lui était venue le matin à la vue du coffre. Ils furent tirés de leur ravissement par un grand bruit qui se fit entendre vers la porte de la chambre. C'était don Blas qui venait chercher sa femme pour la promenade du soir.

– Dis que tu t'es trouvée mal à cause de l'excessive chaleur, dit don Fernando à Inès. Je vais me renfermer dans le coffre. Voici la clef de ta porte ; fais semblant de ne pas pouvoir ouvrir, tourne-la à contre-sens, jusqu'à ce que tu aies

entendu le bruit que fera la serrure du coffre en se refermant.

Tout réussit à souhait ; don Blas crut à l'accident produit par l'extrême chaleur.

– Pauvre amie ! s'écria-t-il en lui faisant des excuses de l'avoir réveillée si brusquement.

Il la prit dans ses bras et la reporta sur son lit ; il l'accablait des plus tendres caresses, lorsqu'il aperçut le coffre.

– Qu'est ceci ? dit-il en fronçant le sourcil.

Tout son génie de directeur de police sembla se réveiller tout à coup.

– Ceci chez moi ! répéta-t-il cinq ou six fois pendant que doña Inès lui racontait les craintes de Sancha et l'histoire du coffre.

– Donnez-moi la clef, dit-il d'un air dur.

– Je n'ai pas voulu la recevoir, répondit Inès ; un de vos domestiques pouvait trouver cette clef. Mon refus de la prendre a semblé faire beaucoup de plaisir à Sancha.

– À la bonne heure ! s'écria don Blas ; mais

j'ai ici dans la caisse de mes pistolets des moyens d'ouvrir toutes les serrures du monde.

Il alla au chevet du lit, ouvrit une caisse remplie d'armes, et se rapprocha du coffre avec un paquet de crochets anglais. Inès ouvrit les persiennes d'une fenêtre et se pencha sur l'appui de façon à pouvoir se jeter dans la rue au moment où don Blas aurait découvert Fernando. Mais l'excès de la haine que Fernando portait à don Blas lui avait rendu tout son sang-froid ; il eut l'idée de placer la pointe de son poignard derrière le pêne de la mauvaise serrure du coffre, et ce fut en vain que don Blas tordit ses crochets anglais.

– C'est singulier, dit don Blas en se relevant, ces crochets ne m'avaient jamais manqué. Ma chère Inès, notre promenade sera retardée ; je ne serais pas heureux, même auprès de toi, avec l'idée de ce coffre, qui peut-être est rempli de papiers criminels. Qui me dit que, pendant mon absence, l'évêque mon ennemi ne fera pas une descente chez moi, à l'aide de quelque ordre surpris au roi ? Je vais à mon bureau et reviens à l'instant avec un ouvrier qui réussira mieux que

moi.

Il sortit. Doña Inès quitta la fenêtre pour fermer la porte. Ce fut en vain que don Fernando la supplia de prendre la fuite avec lui.

– Tu ne connais pas la vigilance du terrible don Blas, lui dit-elle ; il peut en quelques minutes correspondre avec ses agents à plusieurs lieues de Grenade. Que ne puis-je, en effet, m'enfuir avec toi et aller vivre en Angleterre ! Imagine-toi que cette vaste maison est visitée chaque jour jusque dans ses moindres recoins. Je vais cependant essayer de te cacher ; si tu m'aimes, sois prudent, car je ne te survivrais pas.

Leur entretien fut interrompu par un grand coup à la porte ; Fernando se plaça derrière la porte, son poignard à la main ; heureusement, ce n'était que Sancha ; on lui dit tout en deux mots.

– Mais, madame, vous ne songez pas, en cachant don Fernando, que don Blas va trouver le coffre vide. Voyons, que pouvons-nous y mettre en si peu de temps ? Mais j'oublie dans mon trouble une bonne nouvelle : toute la ville est en émoi, et don Blas fort occupé. Don Pedro Ramos,

le député aux Cortès, injurié par un volontaire royaliste au café de la Grande-Place, vient de le tuer à coup de poignard. Je viens de rencontrer don Blas au milieu de ses sbires, à la Porte del Sol. Cachez don Fernando, je vais chercher partout Zanga, qui viendra enlever le coffre où don Fernando se remettra. Mais aurons nous le temps nécessaire ? Transportez le coffre dans quelque autre pièce, afin d'avoir une première réponse à faire à don Blas, et qu'il ne vous poignarde pas de prime abord. Dites que c'est moi qui ai fait transporter le coffre et qui l'ai ouvert. Surtout ne nous faisons pas illusion : si don Blas revient avant moi, nous sommes tous morts !

Les conseils de Sancha ne touchèrent guère les amants ; ils transportèrent le coffre dans un passage obscur ; ils se firent l'histoire de leur vie depuis deux ans.

— Tu ne trouveras point de reproches chez ton amie, disait Inès à don Fernando ; je t'obéirai en tout : j'ai un pressentiment que notre vie ne sera pas longue. Tu n'as pas idée du peu de cas que

don Blas fait de sa vie et de celle des autres ; il découvrira que je t'ai vu et me tuera... Que trouverai-je dans l'autre vie ? continua-t-elle après un moment de rêverie ; des châtimens éternels !

Puis elle se jeta au cou de Fernando.

– Je suis la plus heureuse des femmes, s'écria-t-elle. Si tu trouves quelque moyen pour nous revoir, fais-le moi dire par Sancha ; tu as une esclave qui s'appelle Inès.

Zanga ne revint qu'à la nuit ; il emporta le coffre, dans lequel Fernando s'était replacé : plusieurs fois, il fut interrogé par les patrouilles de sbires qui cherchaient partout le député libéral sans le trouver : on laissa toujours passer Zanga sur la réponse que le coffre qu'il portait appartenait à don Blas.

Zanga fut arrêté pour la dernière fois dans une rue solitaire qui longe le cimetière : elle est séparée du cimetière, qui est à douze ou quinze pieds plus bas, par un mur à hauteur d'appui, contre lequel Zanga eut l'idée de se reposer. Pendant qu'il répondait aux sbires, le coffre

portait sur le mur.

Zanga, que l'on avait chargé rapidement par crainte du retour de don Blas, avait pris le coffre de façon que don Fernando se trouvait avoir la tête en bas ; la douleur qu'éprouvait Fernando dans cette position devint insupportable ; il espérait arriver bientôt : quand il sentit le coffre immobile, il perdit patience ; un grand silence régnait dans la rue ; il calcula qu'il devait être au moins neuf heures du soir.

– Quelques ducats, pensa-t-il, m'assureront la discrétion de Zanga.

Vaincu par la douleur, il lui dit très bas :

– Tourne le coffre dans un autre sens, je souffre horriblement ainsi.

Le portefaix, qui, à cette heure indue, ne se trouvait pas sans inquiétude contre le mur du cimetière, fut effrayé de cette voix si rapprochée de son oreille ; il crut entendre un revenant et s'enfuit à toutes jambes. Le coffre resta debout sur le parapet ; la douleur de don Fernando augmentait. Ne recevant point de réponse de

Zanga, il comprit qu'on l'avait abandonné. Quel que pût être le danger, il résolut d'ouvrir le coffre ; il fit un mouvement violent qui le précipita dans le cimetière.

Étourdi de sa chute, don Fernando ne reprit connaissance qu'au bout de quelques instants ; il voyait les étoiles briller au-dessus de sa tête : la serrure du coffre avait cédé dans la chute, et il se trouva renversé sur la terre nouvellement remuée d'une tombe. Il songea au danger que pouvait courir Inès, cette pensée lui rendit toute sa force.

Son sang coulait, il était fort meurtri ; il parvint cependant à se lever, et bientôt après à marcher ; il eut quelque peine à escalader le mur du cimetière, et ensuite à gagner le logement de Sancha. En le voyant couvert de sang, Sancha crut qu'il avait été découvert par don Blas.

– Il faut avouer, lui dit-elle en riant, quand elle fut désabusée, que vous nous avez mis là dans de beaux draps !

Ils convinrent qu'il fallait à tout prix profiter de la nuit pour enlever le coffre tombé dans le cimetière.

– C’est fait de la vie de doña Inès et de la mienne, dit Sancha, si demain quelque espion de don Blas découvre ce maudit coffre.

– Sans doute il est taché de sang, reprit don Fernando.

Zanga était le seul homme qu’on pût employer.

Comme on parlait de lui, il frappa à la porte de Sancha, qui ne l’étonna pas peu en lui disant :

– Je sais tout ce que tu viens me conter. Tu as abandonné mon coffre ; il est tombé dans le cimetière avec toutes mes marchandises de contrebande ; quelle perte pour moi ! Voici maintenant ce qui va arriver : don Blas va t’interroger ce soir ou demain matin.

– Ah ! je suis perdu ! s’écria Zanga.

– Tu es sauvé si tu réponds qu’en sortant du palais de l’inquisition, tu as rapporté le coffre chez moi.

Zanga était tout fâché d’avoir compromis les marchandises de sa cousine ; mais il avait eu peur du revenant ; il avait peur de don Blas, il semblait

hors d'état de comprendre les choses les plus simples. Sancha lui répétait longuement ses instructions sur la manière dont il devait répondre au directeur de la police pour ne compromettre personne

– Voici dix ducats pour toi, dit don Fernando, qui parut tout à coup ; mais, si tu ne dis pas exactement ce que t'a expliqué Sancha, tu ne mourras que par ce poignard.

– Et qui êtes-vous, seigneur ? dit Zanga.

– Un malheureux *negro* poursuivi par les volontaires royalistes.

Zanga était tout interdit ; sa peur redoubla quand il vit entrer deux des sbires de don Blas. L'un des sbires s'empara de lui et le conduisit à l'instant vers son chef. L'autre venait simplement avertir Sancha qu'elle était demandée au palais de l'inquisition ; sa mission était moins sévère.

Sancha plaisanta avec lui, et l'engagea à goûter d'un excellent vin de Rancio. Elle voulait le faire jaser de façon à donner quelques indications à don Fernando, qui, du lieu où il était

caché, pouvait tout entendre.

Le sbire raconta qu'en fuyant le revenant, Zanga était entré pâle comme la mort dans un cabaret, où il avait conté son aventure. Un des espions chargés de découvrir le *negro*, ou libéral, qui avait tué un royaliste, se trouvait dans ce cabaret, et avait couru faire son rapport à don Blas.

– Mais notre directeur, qui n'est pas gauche, ajouta le sbire, a dit tout de suite que la voix entendue par Zanga était celle du *negro*, caché dans le cimetière. Il m'a envoyé chercher le coffre, nous l'avons trouvé ouvert et taché de sang. Don Blas a paru fort surpris, et m'a envoyé ici. Partons.

– Inès et moi, nous sommes mortes, se disait Sancha en s'acheminant avec son sbire vers le palais de l'inquisition. Don Blas aura reconnu le coffre ; il sait en ce moment qu'un étranger s'est introduit chez lui.

La nuit était fort noire ; Sancha eut un instant l'idée de s'échapper.

– Mais non, se dit-elle, il serait infâme d’abandonner doña Inès qui est si naïve, et dans ce moment ne doit savoir que répondre.

En arrivant au palais de l’inquisition, elle fut étonnée de ce qu’on la faisait monter au second étage, dans la chambre même d’Inès. Le lieu de la scène lui parut de sinistre augure. La chambre était fort éclairée.

Elle trouva doña Inès assise près d’une table, don Blas debout à ses côtés, le regard étincelant, et le coffre fatal ouvert devant eux. Il était couvert de sang. Au moment où elle entra, don Blas était occupé à interroger Zanga ; on le fit sortir à l’instant.

– Nous a-t-il trahies ? se dit Sancha. Aura-t-il compris ce que je lui ai dit de répondre ? La vie de doña Inès est entre ses mains.

Elle regarda doña Inès pour la rassurer ; elle ne vit dans ses yeux que du calme et de la fermeté. Sancha en fut étonnée.

– Où cette femme si timide prend-elle tant de courage ?

Dès les premiers mots de sa réponse aux questions de don Blas, Sancha remarqua que cet homme, ordinairement si maître de lui, était comme fou. Bientôt il se dit, se parlant à soi-même :

– La chose est claire !

Doña Inès entendit sans doute ce mot comme Sancha, car elle dit d'un air fort simple :

– Le grand nombre de bougies qui sont allumées dans cette chambre en fait une fournaise.

Et elle se rapprocha de la fenêtre.

Sancha savait quel avait été son projet quelques heures auparavant ; elle comprit ce mouvement. Aussitôt elle feignit une violente attaque de nerfs.

– Ces hommes veulent me tuer, s'écria-t-elle, parce que j'ai sauvé don Pedro Ramos.

Et elle saisit fortement Inès par le poignet.

Au milieu de l'égarément d'une attaque de nerfs, les demi-mots de Sancha disaient qu'un instant après que Zanga avait eu rapporté chez

elle le coffre de ses marchandises, un homme tout sanglant s'était élancé dans sa chambre un poignard à la main.

– Je viens de tuer un volontaire royaliste, avait-il dit, les camarades du mort me cherchent. Si vous ne me secourez, je suis massacré sous vos yeux...

– Ah ! voyez ce sang sur ma main, s'écria Sancha comme hors d'elle-même, ils veulent me tuer !

– Continuez, dit don Blas froidement.

– Don Ramos m'a dit : « Le prier du couvent des Hiéronymites est mon oncle ; si je puis gagner son couvent, je suis sauvé. » J'étais tremblante ; il aperçoit le coffre ouvert, d'où j'achevais d'ôter mes tulles anglais. Tout à coup il arrache les paquets qui s'y trouvaient encore, il se place dans le coffre. « Fermez la serrure sur moi, s'écrie-t-il, et faites porter ce coffre au couvent des Hiéronymites sans perdre un moment. » Il me jette une poignée de ducats, les voilà ; c'est le prix d'une impiété, ils me font horreur...

– Trêve de mièvreries ! s'écria don Blas.

– J'avais peur qu'il ne me tuât si je n'obéissais, continua Sancha ; il tenait toujours dans sa main gauche le poignard dégouttant du sang du pauvre volontaire royaliste. J'ai eu peur, je l'avoue, j'ai fait appeler Zanga, qui a pris le coffre et l'a porté au couvent. J'avais...

– Pas un mot de plus, ou vous êtes morte, dit don Blas, qui devinait presque que Sancha voulait gagner du temps.

Sur un signe de don Blas, on va chercher Zanga. Sancha remarque que don Blas, ordinairement impassible, est hors de lui ; il a des doutes sur l'être que, depuis deux ans, il croyait fidèle. La chaleur semble accabler don Blas ; mais, au moment où il aperçoit Zanga, que les sbires ramènent, il se précipite sur lui et lui serre le bras avec fureur.

– Nous voici arrivés au moment fatal, se dit Sancha. Cet homme va décider de la vie de doña Inès et de la mienne. Il m'est tout dévoué ; mais, ce soir, effrayé par le revenant et par le poignard de don Fernando, Dieu sait ce qu'il va dire !

Zanga, violemment secoué par don Blas, le regardait, les yeux effarés et sans répondre.

– Ah ! mon Dieu, pensa Sancha, on va lui faire prêter serment de dire la vérité, et il est si dévot, que jamais il ne voudra mentir.

Par hasard, don Blas, qui ne se trouvait pas sur son tribunal, oublia de faire prêter serment au témoin. Enfin Zanga, éclairé par l'extrême danger, par les regards de Sancha, et par l'excès même de sa peur, se détermina à parler. Soit prudence ou trouble réel, son récit fut très embrouillé. Il disait qu'appelé par Sancha pour se charger de nouveau du coffre qu'il avait rapporté peu auparavant du palais de Monseigneur le directeur de la police, il l'avait trouvé beaucoup plus lourd. N'en pouvant plus de fatigue en passant près du mur du cimetière, il l'a appuyé sur le parapet. Une voix plaintive s'est fait entendre à son oreille : il s'est enfui.

Don Blas l'accablait de questions, mais paraissait lui même accablé de fatigue. À une heure avancée de la nuit, il suspendit l'interrogatoire pour le reprendre le lendemain

matin. Zanga ne s'était point encore coupé. Sancha pria Inès de lui permettre d'occuper le cabinet près de sa chambre, où autrefois elle passait la nuit. Probablement don Blas n'entendit pas le peu de mots qui furent dits à ce sujet. Inès, qui tremblait pour don Fernando, alla trouver Sancha.

– Don Fernando est en sûreté ; mais, madame, continua Sancha, votre vie et la mienne ne tiennent qu'à un fil. Don Blas a des soupçons. Demain matin, il va menacer sérieusement Zanga, et lui faire parler par le moine qui confesse cet homme, et a tout empire sur lui. Le conte que j'ai fait n'était bon que pour parer au danger du premier moment.

– Eh bien, prends la fuite, ma chère Sancha, reprit Inès avec sa douceur ordinaire, et comme nullement émue du sort qui l'attendait dans peu d'heures. Laisse-moi mourir seule. Je mourrai heureuse ; j'ai avec moi l'image de Fernando. La vie n'est pas trop pour payer le bonheur de l'avoir revu après deux ans. Je t'ordonne de me quitter à l'instant. Tu vas descendre dans la

grande cour et te cacher près de la porte. Tu pourras te sauver, je l'espère. Je ne demande qu'une chose : remets cette croix de diamants à don Fernando, et dis-lui que je bénis en mourant l'idée qu'il a eue de revenir de Majorque.

À la pointe du jour, dès que l'angélus sonna, doña Inès éveilla son mari, pour lui dire qu'elle allait entendre la première messe au couvent des Clarisses. Quoiqu'il fût dans la maison, don Blas, qui ne lui répondit pas une syllabe, la fit accompagner par quatre de ses domestiques.

Arrivée dans l'église, Inès se plaça près de la grille des religieuses. Un instant après, les gardiens que don Blas avait donnés à sa femme virent les grilles s'ouvrir. Doña Inès entra dans la clôture. Elle déclara que, par un vœu secret, elle s'était faite religieuse et jamais ne sortirait du couvent. Don Blas vint réclamer sa femme ; mais l'abbesse avait déjà fait prévenir l'évêque. Ce prélat répondit avec un air paternel aux emportements de don Blas :

– Sans doute la très illustre doña Inès Bustos y Mosquera n'a nul droit de se vouer au Seigneur si

elle est votre épouse légitime ; mais doña Inès craint qu'il n'y ait eu des nullités dans son mariage.

Peu de jours après, doña Inès, qui plaidait avec son mari, fut trouvée dans son lit percée de plusieurs coups de poignard ; et, à la suite d'une conspiration découverte par don Blas, le frère d'Inès et don Fernando viennent d'avoir la tête coupée sur la place de Grenade.

Féder ou le Mari d'argent

I

À dix-sept ans, Féder, un des jeunes gens les mieux faits de Marseille, fut chassé de la maison paternelle ; il venait de commettre une faute majeure : il avait épousé une actrice du Grand-Théâtre. Son père, Allemand fort moral et de plus riche négociant depuis longtemps établi à Marseille, maudissait vingt fois par jour Voltaire et l'ironie française ; et ce qui l'indigna peut-être le plus, dans l'étrange mariage de son fils, ce furent quelques propos *légers à la française* par lesquels celui-ci essaya de se justifier.

Fidèle à la mode, quoique né à deux cents lieues de Paris, Féder faisait profession de mépriser le commerce apparemment parce que c'était l'état de son père ; en second lieu, comme il avait du plaisir à voir quelques bons tableaux anciens du musée de Marseille, et qu'il trouvait détestables certaines croûtes modernes, que le

gouvernement expédie aux musées de province, il alla se figurer qu'il était artiste. Du véritable artiste il n'avait que le mépris pour l'argent ; et encore ce mépris tenait-il surtout à son horreur pour le travail de bureau et pour les occupations de son père : il n'en voyait que la gêne extérieure. Michel Féder, déclamant sans cesse contre la vanité et la légèreté des Français se gardait bien d'avouer devant son fils les divins plaisirs de vanité que lui donnaient les louanges de ses associés, lorsqu'ils venaient partager avec lui les bénéfices de quelque bonne spéculation, sortie de la tête du vieux Allemand. Ce qui indignait celui-ci, c'est que, malgré ses sermons de morale, ses associés transformaient promptement leurs bénéfices en parties de campagne, en chasse à l'arbre et autres bonnes jouissances physiques. Pour lui, enfermé dans son arrière-comptoir un volume de Steding et une grosse pipe formaient tous ses plaisirs, et il amassa des millions.

Lorsque Féder devint amoureux d'Amélie, jeune actrice de dix-sept ans, sortant du Conservatoire et fort applaudie dans le rôle du *Petit Matelot*, il ne savait que deux choses :

monter à cheval et faire des portraits en miniature, ces portraits étaient d'une ressemblance frappante, on ne pouvait leur refuser ce mérite, mais c'était le seul qui pût justifier les prétentions de l'auteur. Ils étaient toujours d'une laideur atroce et n'atteignaient à la ressemblance qu'en outrant les défauts du modèle.

Michel Féder, chef si connu de la maison Michel Féder et compagnie, déclamait toute la journée en faveur de l'égalité naturelle, mais jamais ne put pardonner à son fils unique d'avoir épousé une petite actrice. En vain l'avoué chargé de faire protester les mauvaises lettres de change adressées à sa maison lui fit observer que le mariage de son fils n'avait été célébré que par un capucin espagnol (dans le Midi, on ne s'est point encore donné la peine de comprendre le mariage à la municipalité); Michel Féder, né à Nuremberg et catholique outré, comme on l'est en Bavière, tenait pour indissoluble tout mariage où était intervenue la dignité du sacrement. L'extrême vanité du Philosophe allemand fut surtout choquée d'une sorte de dicton provençal

qui fut bientôt populaire dans Marseille :

Monsieur Féder, le riche Baviérot, se trouve le beau-père au *petit matelot*.

Outré de ce nouvel attentat de *l'ironie française*, il déclara que de sa vie il ne reverrait son fils, et lui envoya quinze cents francs et l'ordre de ne jamais se présenter devant lui.

Féder sauta de joie à la vue des quinze cents francs. C'était avec des peines infinies qu'il avait pu réunir, de son côté, une somme à peu près égale, et, le lendemain, il partit pour Paris, *le centre de l'esprit et de la civilisation*, avec le *petit matelot*, enchantée de revoir la capitale et ses amies du Conservatoire.

Quelques mois plus tard, Féder perdit sa femme, qui mourut en lui donnant une petite fille. Il crut devoir annoncer à son père ces deux événements graves : mais, peu de jours après, il sut que Michel Féder était ruiné et en fuite. Son immense fortune lui avait tourné la tête, sa vanité avait rêvé de s'emparer de tous les draps d'une certaine espèce que l'on fabrique en France, il voulait faire broder sur la lisière des pièces de

drap, les mots : *Féder von Deutchland* (Féder l'Allemand), et ensuite porter au double de leur valeur actuelle ces draps, qui naturellement, auraient pris le nom de *draps féder* ; ce qui devait l'immortaliser. Cette idée, pas mal française fut suivie d'une banqueroute complète, et notre héros se trouva avec mille francs de dettes et une petite fille au milieu de ce Paris qu'il ne connaissait point, et où, sur la figure de chaque réalité, il appliquait une chimère, fille de son imagination.

Jusque-là Féder n'avait été qu'un fat, au fond excessivement fier de la fortune de son père. Mais, par bonheur la prétention d'être un jour un artiste célèbre l'avait porté à lire avec amour Malsavia, Condivi et les autres historiens des grands peintres d'Italie. Presque tous ont été des gens pauvres, fort peu intrigants, fort maltraités de la fortune ; et, sans y songer, Féder s'était accoutumé à regarder comme assez heureuse une vie remplie par des passions ardentes, et s'inquiétant peu des malheurs d'argent et de costume.

À la mort de sa femme, Féder occupait, au

quatrième étage, un petit appartement meublé, chez M. Martineau, cordonnier de la rue Taitbout, lequel jouissait d'une honnête aisance, et, de plus, avait l'honneur de se voir caporal dans la garde nationale. La nature marâtre n'avait donné à M. Martineau que la taille peu militaire de quatre pieds dix pouces ; mais l'artiste en chaussures avait trouvé une compensation à ce désavantage piquant : il s'était fait des bottes avec des talons de deux pouces de hauteur à la Louis XIV, et il portait habituellement un magnifique bonnet à poil haut de deux pieds et demi. Ainsi harnaché, il avait eu le bonheur d'accrocher une balle au bras dans l'une des émeutes de Paris. Cette balle, objet continuel des méditations du Martineau, changea son caractère et en fit un homme aux nobles pensées.

Lorsque Féder perdit sa femme, il devait quatre mois de loyer à M. Martineau, c'est-à-dire trois cent vingt francs. Le cordonnier lui dit :

– Vous êtes malheureux, je ne veux point vous vexer, faites mon portrait en uniforme, avec mon bonnet d'ordonnance, et nous serons quittes.

Ce portrait, d'une ressemblance hideuse, fit l'admiration de toutes les boutiques environnantes. Le caporal le plaça tout près de la glace sans tain que la mode anglaise met sur le devant des boutiques. Toute la compagnie à laquelle appartenait Martineau vint admirer *cette peinture*, et quelques gardes nationaux eurent l'idée lumineuse de fonder un musée à la mairie de leur arrondissement. Ce musée serait composé des portraits de tous les gardes nationaux qui auraient l'honneur d'être tués ou blessés dans les combats. La compagnie possédant deux autres blessés, Féder fit leurs portraits, toujours d'une ressemblance abominable, et, quand il fut question du paiement, il répondit qu'il avait été trop heureux de reproduire les traits *de deux grands citoyens*. Ce mot fit sa fortune.

Conservant le privilège des gens bien élevés, Féder se moquait tout doucement des honnêtes citoyens auxquels il adressait la parole ; mais la vanité gloutonne de ces héros prenait tous les compliments à la lettre. Plusieurs gardes nationaux de la compagnie, et ensuite du bataillon, firent ce raisonnement : « Je puis être

blessé, et même, comme le bruit des coups de feu a sur moi une influence surprenante et m'enhardit aux grandes actions, je puis fort bien un jour me faire tuer, et alors il devient nécessaire à ma gloire d'avoir d'avance mon portrait tout fait, afin que l'on puisse le placer au musée d'honneur de la deuxième légion. »

Avant la ruine de son père, Féder n'avait jamais fait de portraits pour de l'argent ; pauvre maintenant, il déclara que ses portraits seraient payés cent francs par le public et cinquante francs seulement par les braves gardes nationaux. Cette annonce montre que Féder avait acquis quelque savoir-faire depuis que la ruine de son père l'avait fait renoncer aux affectations de la fatuité d'artiste. Comme il avait des manières fort douces, il devint de mode dans la légion d'inviter à dîner le jeune peintre le jour de l'inauguration du portrait au moyen duquel le chef de famille pouvait espérer l'immortalité.

Féder avait une de ces jolies figures régulières et fines que l'on rencontre souvent à Marseille au milieu des grossièretés de la Provence actuelle,

qui, après tant de siècles, rappellent les traits grecs des Phocéens qui fondèrent la ville. Les *dames* de la deuxième légion surent bientôt que le jeune peintre avait osé braver le courroux d'un père, alors immensément riche, pour épouser une jeune fille qui n'avait d'autre fortune que sa beauté. Cette histoire touchante ne tarda pas à se revêtir de circonstances romanesques jusqu'à la folie, deux ou trois braves de la compagnie de Martineau, qui se trouvèrent de Marseille, se chargèrent de raconter les folies étonnantes dans lesquelles un amour tel qu'on n'en vit jamais avait jeté notre héros, et il se vit obligé d'avoir des succès auprès des dames de la compagnie ; par la suite, plusieurs dames du bataillon, et même de la légion, le trouvèrent aimable. Il avait alors dix-neuf ans et était parvenu, à force de mauvais portraits, à payer ce qu'il devait à M. Martineau.

L'un des maris chez lesquels il dînait le plus souvent sous prétexte de donner des leçons de dessin à deux petites filles, se trouvait un des plus riches fournisseurs de l'Opéra, et lui fit avoir ses entrées.

Féder commençait à ne plus écouter pour sa conduite les folies de son imagination, et, par le contact avec toutes ces vanités de bas étage, grossières et si cruelles à comprendre, il avait acquis quelque esprit ! Il remercia beaucoup de cette faveur la *dame* qui la lui avait fait obtenir ; mais déclara que, malgré sa passion folle pour la musique, il ne pourrait en profiter : depuis ses *malheurs*, souvent il prononçait ce mot de bon goût, c'est-à-dire depuis la mort de la femme qu'il avait épousée par amour, les larmes qu'il ne cessait de répandre avaient affaibli sa vue, et il lui était impossible de voir le spectacle d'un point quelconque de la salle : elle était trop resplendissante de lumière. Cette objection, si respectable par sa cause, valut à Féder, ainsi qu'il s'y attendait bien, l'entrée dans les coulisses, et il obtint le second avantage de persuader de plus en plus aux braves de la deuxième légion que la société intime du jeune peintre n'avait aucun danger pour leurs femmes. Notre jeune Marseillais avait alors devant lui, comme on dit dans les boutiques, quelques billets de cinq cents francs, mais se trouvait fort ennuyé des succès

qu'il obtenait auprès des dames boutiquières. Son imagination, toujours folle, lui avait persuadé que le bonheur se trouve auprès des femmes bien élevées ; c'est-à-dire qui ont de belles mains blanches, occupent un somptueux appartement au premier étage, et ont des chevaux à elles. Électrisé par cette chimère qui le faisait rêver jour et nuit, il passait ses soirées aux Bouffes ou dans les salons de Tortoni, et s'était logé dans la partie la mieux habitée du faubourg Saint-Honoré.

Rempli de l'histoire des mœurs sous Louis XV, Féder savait qu'il y a un rapport naturel entre les grandes notabilités de l'Opéra et les premiers personnages de la monarchie. Il voyait, au contraire, un mur d'airain s'élever entre les boutiquiers et la bonne compagnie. En arrivant à l'Opéra, il chercha parmi les deux ou trois grands talents de la danse ou du chant, un esprit qui pût lui donner les moyens de voir la bonne compagnie et d'y pénétrer. Le nom de Rosalinde, la célèbre danseuse, était européen : peut-être comptait-elle trente-deux printemps, mais elle était encore fort bien. Sa taille, surtout, se distinguait par une noblesse et une grâce qui

deviennent plus rares chaque jour, et trois fois par mois, dans quatre ou cinq des plus grands journaux, l'on vantait le bon ton de ses manières. Un feuilleton fort bien fait, mais qui aussi coûtait cinq cents francs, décida du choix de Féder, que le *bon ton* des enrichis de boutique mettait au désespoir.

Il étudiait le terrain depuis un mois, et toujours par la garde nationale, faisait connaître ses malheurs dans les coulisses ; enfin il se décida sur le *moyen d'arriver*. Un soir que Rosalinde dansait dans le ballet à la mode, Féder, qui s'était placé convenablement derrière un bouquet d'arbres avançant sur la scène, s'évanouit d'admiration comme la toile tombait, et, lorsque la belle Rosalinde, couverte d'applaudissements, rentra dans la coulisse, elle trouva tout le monde empressé auprès du jeune peintre, qui était déjà connu par ses *malheurs* et dont l'état donnait des inquiétudes. Rosalinde avait son talent, vraiment divin dans la pantomime, à l'une des âmes les plus impressionnables qui fussent au théâtre. Elle avait ses manières aux cinq ou six grands seigneurs qui avaient été ses premiers amis. Elle

fut touchée du sort de ce jeune homme qui avait déjà trouvé dans la vie, de si grands malheurs. Sa figure lui parut d'une noblesse singulière, et son histoire saisit son imagination.

– Donnez-lui votre main à baiser, lui dit une vieille figurante qui tenait des flacons de sels près de la figure de Féder ; s'il est ainsi, c'est par amour pour vous. Le pauvre jeune homme est sans fortune et amoureux fou voilà qui est *guignonant*.

Rosalinde disparut et revint bientôt avec les mains et les bras parfumés de l'odeur qui était alors le plus en vogue. Est-il besoin de dire que le jeune Marseillais revint de son profond évanouissement, en faisant les mines les plus touchantes ? À ce moment, il était si ennuyé d'être resté trois quarts d'heure, les yeux fermés et sans parler, au milieu de tant de bavardages, que ses regards, toujours fort vifs, jetaient des flammes. Rosalinde fut si profondément touchée de cet accident, qu'elle voulut l'emmener dans sa voiture.

L'esprit de Féder ne manqua point à la

situation qu'il s'était faite, et, moins d'un mois après cette première entrevue, si bien ménagée, la passion de Rosalinde devint tellement folle, que les petits journaux en parlèrent. Quoique fort riche, comme l'exercice des arts détruit chez les femmes la *prudence d'argent*, Rosalinde voulut épouser Féder.

— Vous avez trente, quarante, je ne sais combien de mille livres de rente, dit Féder à son amie ; mon amour vous est acquis pour la vie ; mais il me semble que je ne pourrai vous épouser avec honneur que lorsque j'aurai réuni, moi-même, au moins la moitié de cette somme.

— Il faudra te soumettre à quelques petites actions assez ennuyeuses ; mais n'importe, suis mes conseils, mon cher ange, aie cette patience, et, dans deux ans d'ici, je te mets à la mode ; alors tu portes à cinquante louis le prix de tes portraits, et, peu d'années ensuite, je te fais membre de l'Institut ; une fois arrivé à ce comble de gloire, tu me permets de jeter tes pinceaux par la fenêtre, tout le monde sait que tu as réuni six cents louis de rente ; alors le mariage d'amour

devient un mariage raisonnable, et naturellement tu te trouves à la tête d'une fortune de plus de vingt mille écus par an ; car, moi aussi, j'économiserai.

Féder jura qu'il se soumettrait à tous ses conseils.

– Mais je vais devenir à vos yeux une pédante ennuyeuse, et vous me prendrez en horreur !

Féder protesta de sa docilité, qui serait égale à son amour, c'est-à-dire infinie. Il pensait que la route pénible qu'on allait lui jalonner était la seule qui pût le conduire à ces femmes du grand monde, que son imagination lui peignait divinement belles et aimables.

– Eh bien donc, dit Rosalinde en soupirant, commençons le rôle de pédante, plus dangereux pour moi qu'aucun de ceux que j'ai joués en ma vie ; mais jure-moi de m'avertir quand je t'ennuierai.

Féder jura de façon à se faire croire.

– Eh bien, d'abord, continua Rosalinde, ta mise est beaucoup trop brillante ; tu suis de près

des modes gaies ; tu oublies donc *tes malheurs* ? Tu dois toujours être l'époux inconsolable de la belle Amélie, ton épouse. Si tu as encore le courage de supporter la vie, c'est afin de laisser du pain à l'image d'elle qu'elle t'a laissée. Je te composerai une mise excessivement distinguée et qui fera le désespoir de nos *jockeys*, si jamais l'un d'entre eux a la prétention de l'imiter. Chaque jour avant que tu sortes, je ferai comme un général pour ses soldats, je passerai la revue de *ton extérieur*. En second lieu, je vais t'abonner à la *Quotidienne* et à la collection des œuvres des saints Pères. Lorsque ton père quitta Nuremberg, il était noble : M. von Féder. Par conséquent tu es noble ; sois donc croyant. Quoique vivant dans le désordre, tu as tous les sentiments d'une haute piété et c'est ce qui plus tard amènera et sanctifiera notre mariage. Si tu veux faire payer tes portraits cinquante louis, et jamais et sous aucun prétexte ne manquer à tes devoirs de chrétien, tu as un brillant avenir. En attendant le succès certain de la conduite un peu *embêtante* que je prends sur moi de te faire suivre, je veux t'arranger de mes propres mains l'appartement où

tu recevras les jeunes femmes qui, bientôt se disputeront le plaisir de se faire peindre par un jeune homme aussi singulier et aussi beau. Attends-toi à voir respirer dans cet appartement la tristesse la plus austère ; car, vois-tu, si tu ne veux pas *être triste dans la rue*, il faut absolument renoncer à tout et te condamner à ce malheur de m'épouser dès aujourd'hui. Je vais quitter ma maison de campagne, nous en choisirons une à vingt-cinq lieues de Paris, dans quelque coin perdu. Ce sont des frais de poste qu'il nous en coûtera ; mais ta réputation sera sauvée. Là, au milieu des bons provinciaux du voisinage, tu pourras être aussi fou que le comporte ta nature du Midi ; mais, à Paris et dans sa banlieue, tu dois être avant tout et pour toujours, *l'époux inconsolable, l'homme bien né et le chrétien attentif à ses devoirs*, tout en vivant avec une danseuse. Quoique je sois fort laide et que ton Amélie fût très jolie, tu feras entendre que, si j'ai trouvé grâce à tes yeux, c'est que je lui ressemble, et le jour où tu te trouvas mal à l'Opéra (Rosalinde se jeta dans ses bras), c'est que, dans le ballet où je jouais, je venais de faire

un geste absolument semblable à un de ceux qu'avait Amélie dans le rôle du petit matelot.

C'était justement pour parvenir à une conversation de ce genre que Féder s'était ennuyé une heure le jour de l'évanouissement dans les coulisses de l'Opéra, mais il était loin de s'attendre à un régime aussi sévère. Quoi ! lui, naturellement si vif et si gai, jouer le rôle d'un mélancolique !

– Avant de te répondre, ô mon adorée ! dit-il à Rosalinde, permets-moi de réfléchir pendant quelques jours. Rends-moi donc malheureux, lui disait-il, si tu veux me voir marcher sur le boulevard d'un air triste.

– Tu feras comme moi au commencement de ma carrière, lui dit Rosalinde. Alors le public était bête, et il fallait avoir les pieds en dehors, et, à chaque pas j'étais obligée de faire attention à mes pieds. Dix minutes de promenade à l'étourdie me mettaient en dedans pour une semaine. Au reste, c'est à prendre ou à laisser ; si tu ne te jettes pas tête baissée dans l'air mélancolique ; si tu ne lis pas la *Quotidienne* tous

les jours, de façon à répéter, au besoin, tous ses raisonnements quand tu te mêleras aux conversations sérieuses, jamais tu ne seras de l'Institut, jamais tu n'auras quinze mille livres de rente, et tu me feras périr de douleur, ajouta-t-elle en riant ; car jamais tu ne feras de moi une madame Féder.

Ici vinrent se placer deux ou trois mois fort pénibles ; notre héros eut bien de la peine à prendre le genre mélancolique. Ce qu'il y avait de pis pour cette nature vive et impressionnable du Midi, c'est qu'en jouant la tristesse il devenait triste, et rien alors ne pouvait lui servir de contre-poison. Rosalinde l'adorait, elle avait de l'esprit comme un démon ; elle trouva un remède : elle acheta deux pantalons et un habit à la mode, mais parfaitement râpés ; elle fit laver et reteindre tout cela ; elle joignit à cet appareil une montre en chrysocale, un chapeau d'une forme exagérée, une épingle en diamant faux ; quand elle eut réuni ce costume, un jour que Féder était tombé dans ses humeurs sombres pour avoir joué la mélancolie, sur le boulevard, pendant deux grandes heures :

– Voici ce que ma sagesse vient de décider, s'écria Rosalinde d'un air profond : nous allons dîner de bonne heure ; je vais t'habiller en clerc de notaire, je te mènerai à la Chaumière ; là je te permets de répéter toutes les folies que tu faisais jadis dans les bals des villages voisins de Marseille. Tu vas me dire d'abord que tu t'ennuieras à ce bal de la Chaumière ; je te répondrai que, pour peu que tu t'appliques à jouer le rôle d'un Deschalumeaux bien ridicule, et à danser en faisant des entrechats comme vous les faites dans le Midi, tu ne t'ennuieras point trop. D'ailleurs, après t'avoir laissé à la Chaumière je courrai chez Saint-Ange (c'était un vieux et noble danseur retiré), il me donnera le bras, et je reviendrai jouir de tes farces ; mais je ne te reconnaîtrai point : ce serait dangereux. Je ne parlerai pas ; autrement tu n'aurais plus de mérite, et pour m'amuser moi-même un peu, je vais persuader à Saint-Ange que nous sommes brouillés, et je verrai, Monsieur, les belles choses qu'il me dira sur votre compte.

Cette partie, ainsi arrangée, fut fort gaie, Rosalinde y ajouta des épisodes divertissants ;

elle se fit faire la cour par deux ou trois des jeunes gens de la Chaumière, ils l'avaient reconnue, et elle lançait des œillades chargées de passion.

Cette idée eut un tel succès, qu'on la renouvela plusieurs fois. Rosalinde, qui voyait agir Féder, lui donnait des conseils, et, à force de lui répéter qu'il ne s'amusait réellement qu'en jouant la comédie, absolument comme il ferait sur un théâtre, elle parvint à en faire un clerc de notaire beaucoup plus ridicule, beaucoup plus chargé dans son imitation des belles manières, mais beaucoup plus amusant que tous les autres.

– Voici qui est drôle, dit Féder à Rosalinde : après m'être livré toute une soirée à l'exécution burlesque de toutes les folies qui, hier au soir, me semblaient plaisantes, j'ai trouvé aujourd'hui beaucoup plus de facilité à reproduire, sur le boulevard, les gestes sans vigueur et le regard privé d'intérêt de l'homme accablé par les souvenirs de la tombe.

– Je suis ravie de te voir marcher tout seul, tu arrives là à une chose que j'ai tentée vingt fois de

te dire : c'est le grand principe de mon métier de comédienne. Mais j'aime bien mieux que tu sois arrivé à en avoir la sensation. Eh bien, mon petit Féder, ce n'est pas seulement la *comédie mélancolique* qu'il faut jouer, pour vous autres gens du Midi qui prétendez vivre à Paris, il faut jouer la comédie *toujours* ; rien moins que cela, mon bon ami. Votre air de gaieté et d'entrain, la prestesse avec laquelle vous répondez, choquent le Parisien, qui est naturellement un animal lent et dont l'âme *est trempée* dans le brouillard. Votre allégresse l'irrite, elle a l'air de vouloir le faire passer pour vieux ; ce qui est la chose qu'il déteste le plus. Alors, pour se venger, il vous déclare grossiers et incapables de goûter les *mots spirituels* qui sont le cauchemar de bonheur du Parisien. Ainsi, mon petit Féder, si tu veux réussir à Paris, dans tes moments où tu ne dis rien, prends une nuance de l'air malheureux et découragé de l'homme qui ressent un commencement de colique. Éteins ce regard vif et heureux qui t'est si naturel et qui fait mon bonheur. Ne te permets ce regard, si dangereux ici, que quand tu es en tête à tête avec ta

maîtresse ; partout ailleurs songe *au commencement de colique*. Regarde ton tableau de Rembrandt, vois comme il est avare de la lumière, vous autres peintres, vous dites que c'est à cela qu'il est redevable de son grand effet. Eh bien, je ne dis pas pour avoir des succès à Paris, mais simplement pour y être supporté et ne pas finir par voir l'opinion vous jeter par la fenêtre, sois avare de cet air de joie et de cette rapidité de mouvement que vous rapportez du Midi, songe à Rembrandt.

– Mais, mon ange, il me semble que je fais honneur à la maîtresse qui me donne le bonheur en m'enseignant la tristesse, sais-tu ce qui m'arrive ? Je réussis trop ; les malheureux que je peins ont l'air encore plus ennuyés qu'à l'ordinaire ; ma conversation mélancolique les assomme.

– En effet, s'écria Rosalinde avec bonheur, j'avais oublié de te le dire, il m'est revenu de divers côtés que l'on te reproche d'être triste.

– On ne voudra plus de moi.

– Peins telles que tu les vois toutes les femmes

qui ont moins de vingt-deux ans ; donne hardiment vingt-cinq ans à toutes les femmes de trente-cinq, et aux bonnes grand'mères qui se font peindre avec des cheveux blancs donne hardiment des yeux et une bouche de trente ans. Je te trouve dans ce genre d'une timidité bien gauche. C'est pourtant le *b, a, ba*, de ton métier. Flatte horriblement, comme si tu voulais te moquer des bonnes gens qui viennent se faire peindre. Il n'y a pas huit jours, en faisant le portrait de cette vieille dame qui avait de si jolies levrettes, tu lui as donné quarante-cinq ans, et pourtant elle n'en avait que soixante, j'ai bien vu par mon petit judas, pratiqué dans la bordure de ton tableau de Rembrandt, qu'elle était fort mécontente et c'est parce que tu lui donnais quarante-cinq ans qu'elle t'a fait recommencer deux fois la coiffure.

Un jour, devant Rosalinde, Fédér dit à un de ses amis :

– Voici des gants de vingt-neuf sous que m'a vendus le portier du théâtre, et, en vérité, ils valent tout autant que ceux qu'on nous fait payer

trois francs.

L'ami sourit et ne répondit pas.

– Est-il bien possible que vous disiez encore des choses comme celles-là ! s'écria Rosalinde quand l'ami se fut éloigné. Cela retarde de trois ans votre entrée à l'Institut ; vous tuez, comme à plaisir, la considération qui s'apprêtait à naître ! On peut vous soupçonner de pauvreté ; ne parlez donc jamais de choses qui dénotent l'habitude de l'économie. Ne parlez jamais de ce qui dans le moment, a le plus petit intérêt pour vous ; cette faiblesse peut avoir les plus déplorables conséquences. Est-il donc si difficile de jouer toujours la comédie ? Jouez le rôle de l'homme aimable, et demandez-vous toujours : « Qu'est-ce qui peut plaire à cet original qui est là devant moi ? » C'est le prince de Mora-Florez, qui m'a laissé cent mille francs par son testament, qui me répétait souvent cette maxime. Vous aviez si bien deviné, quand vous viviez avec les braves gardes nationaux de votre légion, que le Parisien arrivant de la Sibérie doit dire qu'il n'y fait pas trop froid, comme il s'écrierait, en arrivant de Saint-

Domingue, qu'en vérité il n'y fait pas trop chaud. En un mot, vous me disiez que, pour être aimable, il faut, en ce pays, dire le contraire de ce à quoi s'attend l'interlocuteur. Et c'est vous qui venez parler d'une chose misérable comme le prix d'une paire de gants ! Votre atelier vous a valu l'an passé tout près de dix mille francs ; j'ai persuadé à notre ami Valdor le *huitième* d'agent de change qui fait mes affaires, que toute votre dépense prélevée, il vous restait à la fin de l'année douze billets de mille francs, que j'ai placés chez lui, en compte particulier. Mylord Kinsester (*qui ne sait se taire*, c'était le sobriquet de Valdor) a répandu dans tout notre monde que votre atelier vous valait mieux de vingt-cinq mille francs ; et vous venez parler avec admiration des vingt-neuf sous que coûte une paire de gants !

Féder se jeta dans ses bras ; c'était ainsi qu'il voulait une amie.

Depuis qu'il avait eu de si grands succès avec un habit râpé et des bijoux de chrysocale, il n'avait point abandonné la Chaumière et autres

bals de ce genre. Rosalinde le savait, et en était au désespoir. Le nombre des amis qui connaissaient Féder comme un personnage mélancolique décuplait tous les ans, quelques-uns de ces amis l'avaient vu aux bals de la Chaumière ; il leur avait avoué qu'il était d'un libertinage effréné, que cette sensation était la seule qui pût le distraire de ses malheurs. Le libertinage ne rabaisse pas un homme comme la gaieté : on le lui avait passé, et ce fut avec admiration que l'on parla de la folie que le sombre Féder savait retrouver le dimanche, pour plaire aux Amanda et aux Athénaïs qui, pendant la semaine, cultivent le bonnet et la robe chez Delille ou chez Victorine.

Un jour, il y eut querelle sérieuse de la part de Rosalinde. La conduite de Féder était correcte avec elle ; elle ne pouvait se plaindre, quoique pleurant bien souvent ; mais Féder, en lui payant une somme de trois cent dix francs soixante-quinze centimes, fouillait dans son gilet pour payer les soixante-quinze centimes. Il faut savoir que, lorsque Féder était venu loger avec Rosalinde, qui avait un magnifique appartement

sur le boulevard, près de l'Opéra, il avait été convenu que Fédér ne payerait point la moitié des huit mille francs que coûtait ce bel appartement, mais bien les six cent vingt et un francs cinquante centimes que lui coûtait le petit appartement de garçon, au cinquième étage, qu'il quittait pour Rosalinde. C'était en payant un semestre de ce petit appartement qu'il faisait preuve d'une exactitude si désolante pour Rosalinde.

– En vérité, disait-elle les larmes aux yeux, vous tenez à jour vos petits comptes avec moi, comme si vous étiez à la veille de me quitter. Je comprends que vous voulez pouvoir dire à vos amis : « J'ai aimé Rosalinde », peut-être même : « J'ai vécu avec elle pendant trois ans, je lui ai toutes les obligations possibles, elle a fait avoir à mes cadres de miniatures les meilleures places à l'exposition ; mais enfin, du côté de l'argent proprement dit, nous avons toujours été comme frère et sœur. »

II

Chacune des paroles de cette accusation, qui avait bien son fonds de vérité, était interrompue par des sanglots entrecoupés.

Il faut savoir que dès que Féder, dont la réputation comme peintre en miniature et comme amant inconsolable de sa première femme faisait des pas de géant, s'était vu quelques billets de mille francs, le génie du commerce s'était réveillé en lui. Dans sa première enfance, il avait appris chez son père l'art de spéculer et de tenir note des affaires conclues. Féder avait joué à la Bourse, puis fait des spéculations sur les cotons, sur les sucres, sur les eaux-de-vie, etc. ; il avait gagné beaucoup d'argent ; puis il perdit tout ce qu'il avait dans la crise américaine sur les cotons ; en un mot, il lui était resté, pour tout bénéfice de trois ans de travaux, le souvenir des émotions profondes que lui avaient données les pertes et les gains. Ces alternatives avaient mûri son âme et lui avaient appris à voir la vérité dans ce qui le

concernait. Un jour, à l'exposition au Louvre, vêtu de noir, comme il convenait à son caractère sérieux, il s'était mêlé à la foule d'admirateurs arrêtés devant son cadre de miniatures. Grâce au savoir-faire de Rosalinde on avait parlé de ses ouvrages avec ravissement dans dix-sept articles sur le salon, et les connaisseurs, réunis devant ses miniatures, répétaient fort exactement, et en se donnant l'air de les inventer, les phrases des feuilletons. Féder était tellement peu de son siècle, que cette circonstance lui inspira du dégoût. En faisant quelques pas, il arriva au cadre de madame de Mirbel¹ ; le sentiment pénible du dégoût fut remplacé par celui d'une admiration véritable. Enfin, il s'arrêta, comme frappé de la foudre, devant un portrait d'homme.

« Le fait est, s'écria-t-il en se parlant à lui-même, que je n'ai aucun talent ; mes portraits sont d'infâmes caricatures des défauts que présentent les figures de mes modèles ; ma couleur est toujours fausse. Si les spectateurs

¹ Morte à Paris le 29 août 1849.

avaient l'esprit de se livrer simplement à leurs sensations, ils diraient que les femmes que je peins sont de porcelaine. »

À la fin de l'exposition, Féder eut la croix d'honneur, en sa qualité de peintre du premier ordre. Toutefois la découverte qu'il avait faite sur lui-même ne fit que croître et embellir ; c'est-à-dire qu'il se persuada parfaitement, et tous les jours davantage, de sa complète vérité.

« Si j'ai quelque talent, se disait-il, c'est plutôt celui du commerce. Car, enfin je n'opère point au hasard ou par engouement, et je trouve les données de mes raisonnements bonnes, même après que les choses ont mal tourné. Aussi, sur dix opérations auxquelles je me livre, sept à huit réussissent. »

Ce fut par des réflexions de ce genre que notre héros parvint à diminuer le chagrin qui lui avait causé l'amertume qui, maintenant, suivait toutes ses idées de peinture.

Il remarqua avec un sentiment singulier que la vogue dont il jouissait doublait depuis qu'il avait reçu la croix. C'est qu'à cette époque il avait

franchement renoncé aux peines infinies qu'il se donnait pour imiter les couleurs de la nature ; il peignait beaucoup plus vite depuis qu'il donnait aux carnations de toutes ses femmes la couleur d'une belle assiette de porcelaine sur laquelle on aurait jeté une feuille de rose. Son chagrin relatif à la peinture en était presque réduit à n'être plus que de la honte d'avoir pu se tromper, dix ans de sa vie, sur le véritable métier auquel il était propre lorsque M. Delangle, l'un des premiers négociants de Bordeaux, dont il avait gagné l'estime et l'amitié dans la liquidation d'une affaire malheureuse, frappa de façon à ébranler toutes les portes du magnifique atelier que Féder avait rue de la Fontaine-Saint-Georges. Delangle, annoncé de loin par sa voix tonnante, parut enfin dans l'atelier avec son chapeau gris, placé plus de côté qu'à l'ordinaire sur ses grosses boucles de cheveux d'un noir de jais.

– Parbleu ! cria-t-il à tue-tête, j'ai une sœur qui est un miracle de beauté ; elle a vingt-deux ans à peine, et elle est si différente des autres femmes, que son mari, monsieur Boissaux, a été obligé de lui faire violence pour l'amener à Paris,

où il vient soigner l'exposition de sa manufacture de ***. Je veux avoir sa *miniature* ; il n'y a que vous, mon ami, qui soyez digne de faire un si charmant portrait ; mais c'est à une condition, c'est que vous me permettez de le payer, morbleu ! Je connais votre délicatesse romanesque, mais je suis aussi fier de mon côté ; ainsi, point d'argent, point de portrait.

– Je vous donne ma parole d'honneur, mon ami, répondit Féder avec un son de voix simple et son geste naïf, que si vous tenez à avoir un ouvrage qui présente tout ce que l'art de la peinture peut donner en ce moment il faut vous adresser à madame de Mirbel.

M. Delangle se récria et fit à notre héros des compliments un peu trop énergiques, mais qui avaient la rare qualité d'être parfaitement sincères.

– Je vois bien, mon cher Delangle, qu'il faut ici convaincre votre entêtement, mais, si la personne dont vous parlez est réellement aussi belle que vous le dites, je tiens moi-même à ce que vous en ayez un portrait qui la représente

réellement, et non pas une tête de convention *pétrie de lis et de roses*, et n'ayant pour toute expression qu'un air de fade volupté.

M. Delangle se récria encore.

– Eh bien mon cher ami, pour vous convaincre nous allons prendre l'ouvrage qui vous plaira le plus parmi les portraits que j'ai dans mon écrin, et nous allons voir ensemble l'un des plus beaux portraits que madame de Mirbel a exposés cette année ; le propriétaire, qui aime les arts, veut bien me permettre d'aller étudier de temps à autre dans sa galerie. Là, en comparant les deux ouvrages je vous ferai toucher au doigt et à l'œil, quoique la peinture ne soit pas votre occupation habituelle, que c'est au grand artiste que je vous ai nommé qu'il faut vous adresser.

– Parbleu, vous êtes un si grand original de probité au milieu de ce pays de triples charlatans, s'écria Delangle avec toute la vivacité bordelaise, que je veux que ma sœur, madame Boissaux, jouisse de tout le ridicule de votre caractère. Oui, morbleu, j'accepte l'étrange visite à l'ouvrage du seul rival que vous puissiez avoir dans la

peinture ; prenons une heure pour demain.

Le lendemain Féder dit à Rosalinde :

– Je vais paraître ce matin devant une provinciale sans doute bien ridicule ; compose-moi une toilette bien *catafalque*, afin que, si je ne m’amuse pas en jouant mon rôle d’être triste et en écoutant avec respect ses sottes observations, je puisse, du moins, me distraire un peu en jouant et en chargeant mon rôle de Werther désespéré. Ainsi, si jamais je vais à Bordeaux, j’y aurai été précédé par l’idée touchante de ma profonde mélancolie.

Le lendemain, à deux heures, ainsi qu’on en était convenu, Féder se présenta à l’un des plus beaux hôtels de la rue de Rivoli, où étaient descendus M. et Mme Boissaux. Le laquais, qui ne comprit pas qui Féder demandait, le conduisit à un homme de haute taille mais déjà fort gros. Les traits colorés de cet être-là n’annonçaient pas plus de trente-six à trente-huit ans ; il avait de grands yeux fort beaux, mais sans nulle expression ; l’être qui avait ces beaux yeux et en était fier était M. Boissaux. Il n’avait pas dormi la

première nuit de son arrivée à Paris, tant il avait peur d'être ridicule. Pour bien débiter dans ce genre, trente heures après son arrivée, le tailleur le plus à la mode, au dire du maître de son hôtel, avait chargé sa grosse personne du costume le plus exagéré que pussent porter en ce moment les jeunes gens les plus minces du *Club-Jockey*.

Le Boissaux en étant empêché par une affaire imprévue, Féder fut présenté à madame Boissaux par son ami Delangle, qui, ce jour-là, ne se gênant pas devant sa sœur et voulant avoir de l'esprit aux yeux de Féder sut ajouter au naturel le rôle du Gascon de quarante ans millionnaire et passionné. C'est-à-dire que la hardiesse que donnent l'âge et l'expérience des affaires, réunie à celle qui suit une grande fortune et l'habitude de primer dans une ville de province, lui inspira des phrases telles, que Féder eut toutes les peines du monde à ne pas éclater le rire. Il n'en joua qu'avec plus de verve son rôle de Werther désespéré.

« Quel dommage, se disait-il, que Rosalinde ne nous voie pas ! elle qui me reproche toujours

d'être timide envers les sots devant lesquels j'étale ma douleur, elle verrait si je suis digne d'être membre de l'Institut. »

La petite madame Boissaux avait l'air d'une enfant, quoique son frère répétât à chaque instant qu'elle aurait vingt-deux ans à la Sainte-Valentine prochaine (le 14 février) ; venue au monde ce jour-là, on lui en avait donné le nom. Elle était grande et bien faite ; sa figure, presque anglaise, eût offert l'image de la beauté parfaite, si ses lèvres n'eussent été trop développées, surtout la lèvre inférieure. Toutefois, ce défaut lui donnait un air de bonté, et, si l'on ose dire la pensée du peintre, un air de possibilité de passion qui ne parut point à dédaigner au jeune Werther. Dans une femme aussi belle, une seule chose le frappa, ce fut la coupe du front et de la base du nez : ce trait annonçait une dévotion profonde. Et, en effet, en descendant de voiture devant l'hôtel magnifique de l'amateur qui possédait le beau portrait par madame de Mirbel, Féder trouva le moment de dire à Delangle :

– N'est-ce pas qu'elle est dévote ?

– Ma foi, mon ami, vous êtes aussi grand devineur que vous êtes grand peintre ! Ma sœur ! ma sœur ! s'écria Delangle, voilà Féder qui devine que tu es dévote, et le diable m'emporte si jamais je lui en ai soufflé mot. À Bordeaux, cette première qualité de dévotion a bien sa valeur, surtout réunie aux millions de Boissaux ; cela lui procure l'avantage de quêter dans les grandes circonstances. Je puis vous assurer, cher ami, qu'elle est à croquer avec sa bourse de velours rouge à glands d'or, qu'elle présente ouverte à tout le monde. C'est moi qui la lui ai donnée, à mon retour de Paris, il y a deux ans, c'était mon troisième voyage. Son cavalier est un des ultras de notre ville, qui, ce jour-là, porte un habit à la française de velours épinglé, avec une épée. C'est superbe ! Il faut voir ce spectacle dans notre cathédrale de Saint-André, qui est la plus belle de France, quoique faite par les Anglais.

À ce discours véhément, madame Boissaux rougit. Il y avait quelque chose de naïf dans sa façon de marcher et de se tenir dans les salons magnifiques que l'on parcourait ! Féder en fut tout interdit ; pendant un gros quart d'heure, il ne

songea plus à jouer son rôle de Werther ; il devint pensif pour son propre compte, et M. Boissaux s'étant écrié avec l'air épais de la richesse provinciale : « Et si ma femme est dévote, que suis-je donc, moi ? » Féder ne trouva plus d'esprit pour se moquer de lui et jouir de son ridicule ; il répondit tout simplement :

– Un négociant fort riche, connu par ses heureuses spéculations.

– Eh bien, monsieur Féder, voilà ce qui vous trompe ; je suis propriétaire de magnifiques vignobles, fils de riche propriétaire, et vous tâterez de mon vin, fait par mon père. Et ce n'est pas tout, je me tiens au courant de la littérature, et j'ai dans ma bibliothèque Victor Hugo magnifiquement relié.

Un tel propos ne fût pas resté sans réponse de la part de Féder en toute autre circonstance ; mais il était occupé à regarder madame Boissaux d'un air timide. Elle de son côté, le regardait aussi avec une timidité qui n'était pas sans grâces, et en rougissant. Le fait est que cette charmante femme portait la timidité à un excès peu croyable ; son

frère et son mari avaient été obligés de lui faire une scène pour la déterminer à venir voir quelques tableaux en compagnie d'un peintre qu'elle ne connaissait pas. S'il est permis de parler ainsi, elle se faisait un monstre de ce peintre, homme de premier mérite et chevalier de la Légion d'honneur. Son imagination s'était figuré une sorte de matamore, couvert de chaînes d'or, portant une longue barbe noire, et la toisant constamment de la tête aux pieds ; parlant toujours et fort haut, et lui disant même des choses embarrassantes.

Lorsqu'elle vit arriver un jeune homme mince, fort bien fait, vêtu de noir, portant sa montre attachée à un ruban de même couleur, et à son habit un ruban rouge presque imperceptible, et une barbe fort ordinaire, elle serra le bras de son mari, tant sa surprise fut grande.

– Mais ce n'est pas là ce peintre si célèbre ? lui dit-elle.

Et elle commençait à se rassurer, quand son frère vint à parler brutalement de cette épithète de dévote, qui présentait sa piété sous un jour

défavorable. À peine si elle osa regarder le jeune peintre, elle craignait de rencontrer le regard le plus moqueur. Cependant, rassurée par son air modeste et même triste, elle finit par oser lever les yeux. Quels ne furent pas sa joie et son étonnement en trouvant au jeune peintre un regard sérieux et presque ému ! L'extrême timidité, quand elle est réunie à l'esprit, porte à réfléchir avec toute la clairvoyance de la passion sur les moindres circonstances des choses, et augmente l'esprit. C'est ce qui arrivait à Valentine. À la suite du choléra, elle était restée orpheline de fort bonne heure, et elle avait été placée dans un couvent, qu'elle n'avait quitté que pour épouser M. Boissaux, qui lui semblait aussi singulier que son frère, mais dépourvu de la gaieté et de l'esprit qui rendaient agréable la société de ce dernier, quand il se modérait et ne songeait pas exclusivement à être aimable. Valentine fit rapidement une foule de réflexions sur ce grand peintre, qui se trouvait un être si différent de celui qu'elle s'était figuré. Alors ce fut avec peine qu'elle se souvint qu'il semblait ne pas désirer de faire son portrait. Il faut savoir que

poser pour ce portrait, se soumettre si longtemps au regard scrutateur d'un inconnu, était pour elle une corvée épouvantable. La chose en était venue à ce point de sérieux, qu'elle avait eu besoin de se souvenir qu'elle avait juré devant l'autel de considérer son mari comme le maître absolu de toutes ses actions importantes pour qu'elle consentît à ce portrait. Son frère lui avait répété deux ou trois fois, et en exagérant beaucoup à chaque fois, les raisons que Féder lui avait données pour se faire préférer le grand artiste dont il a déjà été question.

Valentine fut agréablement et profondément surprise quand, arrivée à la comparaison des deux portraits, elle vit faiblir toutes les raisons que Féder avait pour se dispenser de faire son portrait : il ne put moins faire que de les répéter, puisque la veille il les avait mises en avant, en parlant à Delangle. Valentine remarqua, avec la finesse naturelle à une femme d'esprit, quelque peu d'expérience que le hasard lui eût encore donné, que Féder, en comparant le portrait qui était son ouvrage avec le chef-d'œuvre qu'on était venu voir, devenait un tout autre homme.

Cette lèvre inférieure trop avancée était assurément une faute contre la beauté, et Féder la sentait vivement ; mais elle annonçait une certaine possibilité d'aimer avec passion, à laquelle, je ne sais pourquoi, il se trouvait extrêmement sensible en ce moment. Il fut saisi d'un désir immodéré de faire le portrait de Valentine ; il fallait, pour y parvenir, tenir à Delangle un langage absolument opposé à celui de la veille. Delangle n'était pas homme à modérer la plaisanterie. S'il s'apercevait de cette variation dans l'opinion de Féder, il était homme à s'écrier : « Ma foi, ma sœur, rendons-en grâces à tes beaux yeux ; ils viennent de changer la résolution du grand peintre » ; et cette phrase vingt fois répétée avec une voix de stentor et variée de toutes les façons, eût été pour Féder un supplice horrible. Il fallait donc se laisser convaincre par les raisons de Delangle, et, si l'on désertait son opinion de la veille, du moins exécuter cette manœuvre, si peu rare en notre siècle, avec toute l'adresse du député le plus maître de sa parole. Surtout il ne fallait point laisser deviner que réellement on mettait un prix

infini à faire ce portrait.

Féder eut un instant besoin de tout son esprit pour changer d'opinion aussi rapidement et sans ridicule. Dans cette manœuvre, il oublia son rôle de Werther. Valentine vit ce changement au moment où il avait lieu : elle resta profondément étonnée. Le coup d'œil attentif de Delangle devenait menaçant. Ce que notre héros trouva de moins plat fut de dire qu'une certaine expression de piété et de pureté angélique, qu'il trouvait dans la personne dont il s'agissait de faire le portrait l'emportait, sur la paresse... ; il fallait bien l'avouer, la paresse avait été le motif unique de ses refus de la veille. Dans ce moment-ci, il se trouvait fatigué du grand nombre de portraits qu'il avait eu à faire après l'exposition ; mais il avait le projet de faire cadeau d'un tableau représentant la Madone à un couvent de la Visitation auquel il avait des obligations.

– Et, Monsieur, quel est ce couvent ? reprit Valentine.

Ce fut le premier mot qu'elle prononça avec quelque assurance. Elle connaissait le nom de

tous les couvents de cet ordre, d'après la carte géographique, magnifiquement illuminée, qui est exposée dans le réfectoire du couvent où elle avait été élevée.

À cette question, si imprévue, de la jeune fille timide, notre peintre fut sur le point d'être pris sans vert ; il répondait à madame Boissaux que, dans peu de jours sans doute, il pourrait lui faire connaître le nom de ce couvent ; mais que, dans ce moment, le secret ne lui appartenait pas en entier. En entendant cette réponse, madame Boissaux fut sensible surtout au consentement de faire son portrait, qu'elle y voyait, consentement qu'elle avait craint de ne pas obtenir. Car, autant il lui semblait désagréable de s'exposer aux regards d'un homme qu'elle ne connaissait pas pour avoir un portrait, autant il lui semblait simple, depuis un instant, de voir faire ce portrait par le grand peintre, si modeste et si simple, avec lequel elle s'entretenait. Tel est l'avantage des caractères naturels : si quelquefois ils font commettre d'effroyables gaucheries ; si, dans le grand monde, ils entraînent la perte presque certaine de l'être qui les possède, leur influence,

d'un autre côté, est décisive et prompte sur les caractères qui leur ressemblent. Or rien n'était plus naïf et plus naturel que le caractère de la jeune Valentine toutes les fois qu'une timidité invincible ne lui fermait pas la bouche.

La visite au chef-d'œuvre de la miniature moderne se termina très froidement, du moins en apparence, de la part de Fédér et de Valentine. Fédér était étonné de ce qu'il éprouvait, et d'ailleurs songeait, à chaque instant, au rôle difficile qu'il s'était imposé en acceptant à l'improviste, vis-à-vis de Delangle, un travail que la veille il avait refusé avec une conviction si énergique. Valentine, de son côté, était plongée dans un étonnement qu'elle était loin de s'expliquer. Au fond, elle ne concevait pas qu'il pût y avoir à Paris des êtres aussi simples et, en apparence, cherchant aussi peu à être aimables et à occuper l'attention que celui qui s'emparait si entièrement de la sienne depuis quelques instants.

Le lecteur, s'il est de Paris, ne sait peut-être pas qu'en province ce qu'on appelle être aimable, c'est de s'emparer exclusivement de la

conversation, parler fort haut, et raconter une suite d'anecdotes remplies de faits improbables autant que de sentiments exagérés, et dont, par surcroît de ridicule, le narrateur se fait toujours le héros. Valentine se disait, avec toute la naïveté du couvent : « Mais ce monsieur Féder est-il aimable ? » Elle ne pouvait séparer cette qualité d'aimable de la circonstance de parler d'une voix forte et du ton d'un homme qui péroré, par exemple. C'était une condition de l'amabilité à cent lieues de Paris, dont M. Boissaux son mari, et son frère, M. Delangle, s'acquittaient parfaitement en cet instant, ils criaient tous deux à tue-tête, et à chaque moment parlaient tous les deux à la fois ; ils disputaient sur la peinture, et, comme ni l'un ni l'autre ne possédait la moindre idée nette sur cet art, l'énergie de leurs poumons suppléait largement à ce qui manquait à la clarté de leurs idées.

Féder et Valentine se regardaient sans prêter la moindre attention à cette discussion savante, avec cette différence pourtant que Valentine, qui croyait encore tout ce qu'on lui avait dit au couvent et tout ce qu'elle entendait répéter dans

la société de province, la croyait sublime, tandis que Féder se disait : « Si j'avais la sottise de m'attacher à cette femme-là, voilà cependant un échantillon des cris qui, soir et matin, viendraient me briser les oreilles. » Quant à Boissaux et à Delangle, ils furent tellement charmés de l'attention profonde que semblait prêter à leur discussion sur la peinture Féder, un homme décoré, que, tous deux parlant à la fois et exhalant *le cri du cœur*, d'une voix formidable, ils l'invitèrent à dîner.

Féder, exprimant aussi sa sensation sans y réfléchir et se laissant mener par l'affreuse douleur de ses oreilles refusa le dîner avec une énergie qui eût été offensante pour tout autre que les deux Gascons, si sûrs de leur mérite. Féder fut étonné lui-même de la vivacité de son accent et, craignant d'avoir pu offenser madame Boissaux, chez laquelle il soupçonnait plus de tact, se hâta de donner une foule de bonnes raisons que Valentine accueillit avec une froideur parfaite. Son âme était tout occupée à examiner cette question : « Ce monsieur Féder est-il un homme aimable ? » et, comme il ne racontait point des

anecdotes d'une énergie frappante, avec une voix de stentor, elle concluait qu'il n'était point aimable et, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause, cette conclusion lui faisait un plaisir sensible. Sans trop savoir pourquoi, son instinct de jeune fille redoutait ce jeune homme qui avait un teint si pale, une voix si modeste, mais des yeux si parlants, malgré leur modestie. Sa poitrine fut soulagée d'un grand poids quand elle le vit refuser le dîner. Seulement elle fut étonnée de l'énergie du refus ; mais elle n'eut pas le temps de s'arrêter à l'examen de cette circonstance, toute son âme était occupée à résoudre cette question assez embarrassante : « Si Féder n'est pas un homme aimable, qu'est-il donc ? Faut-il le ranger dans la classe des ennuyeux ? » Or elle avait trop d'esprit pour répondre affirmativement à cette seconde question.

Tout le reste de la journée fut par elle employé à l'examiner. Le soir, au spectacle, car tous les jours la femme de M. Boissaux, vice-président du tribunal de commerce, devait subir le spectacle, elle eut un moment de plaisir ; un auteur aimable,

qui remplissait le rôle d'amoureux dans une pièce de M. Scribe, lui sembla, à un certain moment, avoir tout à fait le ton et la manière d'être de Féder. Valentine, sortie à dix-neuf ans seulement du couvent, où l'on dit tant de choses ennuyeuses, en avait rapporté l'heureuse faculté de ne faire pas la moindre attention à ce qu'on disait autour d'elle. Cependant, dans la voiture, au retour du spectacle, comme on allait, suivant les lois du *décorum*, prendre des glaces chez Tortoni, elle entendit prononcer le nom de Féder et tressaillit ; c'était son mari qui disait :

– Ce sera soixante beaux napoléons que va me coûter ce portrait par un *fameux* de la capitale ; il est vrai qu'il me fera honneur à Bordeaux, il faudra que vous me rendiez le service, vous qui êtes son ami, de l'engager à y mettre son nom, en lettres bien visibles, il ne faut pas que ce diable de nom, si cher, aille ensuite être caché par la bordure. Est-ce que depuis qu'il est membre de la Légion d'honneur, il ne peint pas une petite croix après son nom, comme on le voit dans *l'Almanach royal* ? S'il l'a jamais fait, ne manquez pas de l'engager à mettre cette petite

croix dans notre tableau. Ces diables de peintres ont leurs rubriques ; cette petite croix peut doubler la valeur de notre portrait, et, d'ailleurs, elle prouverait bien qu'il est de lui.

Cette recommandation ne se borna pas à ce peu de mots : elle s'étendit encore en deux ou trois phrases qui procurèrent un vif plaisir à Delangle. Il se disait : « Ce que c'est pourtant que ces provinciaux ! En voilà un qui jouit d'une belle fortune. Là-bas il est honoré, considéré, et ici il bat la campagne. Une petite croix à la suite du nom du peintre ! Grand dieu ! que dirait le *Charivari* ? »

Depuis plusieurs années Delangle passait la moitié de son temps à Paris ; tout à coup il s'écria :

– Mais, au milieu de toute cette belle discussion pour vaincre les répugnances de Féder, et l'engager à s'occuper de notre portrait, nous avons oublié l'essentiel : Valentine, avec ses idées de couvent, va éprouver de la répugnance, j'en suis convaincu, à aller à son atelier de la rue Fontaine-Saint-Georges.

– Quoi ! il faudra aller chez monsieur Féder ! s'écria Valentine déjà troublée.

– D'abord, ce n'est pas *chez lui*, et l'endroit où ton mari te conduira est à un quart de lieue de l'appartement qu'il habite ; c'est un amour d'atelier ; de ta vie tu n'auras vu rien de semblable ; mais Boissaux et moi nous avons des affaires, je veux lui faire gagner les frais de son voyage à Paris, et ces longues séances dans l'atelier d'un peintre sont du temps perdu.

– Comment ! s'écria Boissaux, avec mon déboursé de soixante beaux napoléons, il faudra encore que moi Jean-Thomas Boissaux, vice-président du tribunal de commerce, j'aie perdu mon temps chez ce petit peintre !

Valentine fut vivement choquée de cette façon de parler de M. Féder. Delangle répondit durement à son beau-frère :

– Et d'où diable sortez-vous ? Il a refusé de se transporter chez la princesse N..., et il s'agissait d'un grand portrait compliqué, qui eût été payé peut-être quatre mille francs ; toutes les dames les plus huppées vont dans son atelier ; il a même

une remise couverte, au fond de sa cour, pour abriter les chevaux de prix qui attendent. Mais n'importe, c'est un original comme tous les hommes de génie, et il a de l'amitié pour moi, c'est une question que je peux hasarder ; mais prenez garde, mon cher beau-frère, n'allez pas lui adresser quelque'un de vos mots légers et qui peuvent sembler durs, ou bien faire une plaisanterie ; il nous échappe, et nous ne tenons rien.

– Quoi, morbleu ! un homme comme moi, Jean-Thomas Boissaux, je serai obligé de m'observer en parlant à un *rapin* !

– Eh bien, ne voilà-t-il pas déjà vos mots durs et méprisants ! Cela peut être de mise à Bordeaux, où tout le monde, jusqu'au dernier gamin de la rue, connaît vos trois millions ; mais persuadez-vous bien qu'à Paris, où personne ne connaît personne, on ne juge les gens que par l'habit, et permettez-moi de vous le dire, le sien a un ornement que le vôtre ne possède pas encore, monsieur le vice-président du tribunal de commerce.

– Allez, poussez, dites-moi des choses désagréables, cher beau-frère ! Pour moi, je ne conçois pas que l'on donne la croix à des va-nu-pieds. Si c'est ainsi que le gouvernement veut fonder une aristocratie, l'on se trompe du tout au tout, il faut d'abord inspirer au peuple un respect inné pour les possesseurs du sol... Et, d'ailleurs, vous êtes une girouette ; hier, pas plus anciennement que ça, hier vous étiez choqué comme moi de l'insolence des ouvriers de Paris.

III

Cette discussion ennuyeuse n'était qu'une fade et grossière répétition de ce qui se passe tous les jours dans les salons les plus distingués de Paris ; on voit les gens qui portent les plus grands noms donner à leur petite vanité personnelle le masque de la haute sagesse législative. Cette exhibition d'hypocrisie eût duré encore bien longtemps ; mais heureusement la voiture s'arrêta devant

Tortoni. Madame Boissaux, tout entière à ses pensées, ne voulait pas descendre.

– Et pourquoi cela ? s'écria avec humeur le vice-président du tribunal de commerce.

Valentine chercha un prétexte :

– Mon chapeau n'a pas de fraîcheur.

– Eh ! morbleu ! jetez-le par la fenêtre, votre chapeau, et achetez-en deux autres ; qu'est-ce que ça me fait à moi de dépenser à ce voyage vingt mille deux cents ou vingt mille quatre cents francs ? J'ai une jolie femme, et je veux m'en faire honneur, c'est une partie du luxe d'un homme tel que moi.

Valentine descendit de voiture, et prit le bras de son frère.

Féder avait deviné les allures du provincial, orné de trois millions, qui vient exposer à Paris sa femme et les produits de ses manufactures ; il s'était mêlé à ses amis les gens à argent, qui le soir comme à midi, obstruent l'entrée de Tortoni. Une fois hors de la présence de Valentine, il avait trouvé que la voix criarde de son mari et ses

abominables discussions avec Delangle étaient compensées par les regards si naïfs de la jeune femme, et par cet air d'intérêt si vif qu'elle avait lorsqu'on l'amusait. Féder qui avait refusé le dîner avec tant de résolution, se disait deux heures plus tard : « Il faut que je devine cette petite femme, ce sera l'affaire de trois jours ! après quoi je fuirai comme la peste et son affreux mari et son frère ; la satisfaction de cette curiosité me délassera un peu des grâces minaudières de mon atelier et de ces éternelles petites filles, prétendues gentilles, que je fais danser le dimanche dans mon costume de clerc de procureur. »

Deux heures après Valentine inspirait à Féder une sorte de terreur, qu'à la vérité il ne s'avouait pas encore à lui-même. « Certainement, se disait-il, je ne m'attacherai pas à cette petite pensionnaire, à peine échappée du couvent, et qui, dès que nous aurons échangé les premières politesses, va m'accabler de toutes les niaiseries, souvent méchantes au fond, dont les religieuses farcissent la tête de leurs élèves. Certes, je ne m'amuserai pas à défricher le terrain et à

déraciner toutes ses sottises ; ce serait là travailler pour mon successeur, quelque brillant courtier de vins à Bordeaux. D'ailleurs, il y a ce mari, avec son effroyable voix de basse, qui me brise le tympan et agit sur mes nerfs. Malgré moi, dans la conversation, j'attends le retour de cette détestable voix. Avec mes petites filles du dimanche, je n'ai point à subir la voix des maris ; leurs sentiments sont vulgaires, il est vrai ; ces pauvres petites réfléchissent beaucoup sur le prix du chapeau, ou la composition du déjeuner, cela m'ennuie, mais ne me révolte pas, tandis que j'ai envie de me fâcher quand je vois paraître la fierté grossière et l'orgueil impérial de ces deux provinciaux enrichis. Il faut que je compte, à la première entrevue, combien de fois le mari répétera avec emphase : « Moi, Jean-Thomas Boissaux, vice-président du tribunal de commerce. » Ce serait une chose curieuse que de surprendre cet être-là au milieu de ses commis ! Au moins, les enrichis de Paris cachent un peu leur vanité et prennent sur eux de modérer l'éclat de leur voix... Oui, avec un tel mari, la belle Valentine a beau avoir une physionomie

charmante, elle est inattaquable pour moi. L'amabilité du mari remplace fort bien ces gardiens, arrangés dans leur enfance, auxquels les Turcs confient la garde de leurs harems, et enfin, les sottises que va me débiter la petite femme, lorsqu'elle arrivera dans mon atelier, souffleront bientôt sur tous ces châteaux en Espagne, que mon imagination bâtit sur sa physionomie. Au fait, il n'y a que deux choses remarquables et dont la première encore ne peut pas être rendue par la peinture : c'est le mouvement de ses yeux qui, quelquefois, a de la profondeur et qui donne à ses paroles une tout autre portée que celle qu'on y verrait d'abord ; c'est une harmonie à la Mozart, mise sous un chant vulgaire. L'autre genre de beauté de cette tête charmante, c'est la beauté tranquille et même sévère des traits du visage, et surtout du contour du front, avec la profonde volupté des contours de la bouche et surtout de ceux de la lèvre inférieure. Non seulement je ferai pour moi une copie de ce portrait, mais encore je veux me jeter aux pieds d'Eugène Delacroix pour qu'il se place derrière un paravent, dans un coin de mon atelier, et me

fasse une étude de cette tête : cela pourrait lui servir pour une Cléopâtre, prise dans un sens différent de celle qu'il vient de nous donner à la dernière exposition. Parbleu, j'étais un grand sot d'avoir des craintes, je ne m'attache point à cette petite femme si bien défendue par les grâces de son mari ; je rends justice à un modèle singulier que le hasard jette dans mon atelier. »

Absorbé dans ces belle réflexions, Féder n'avait point pris garde à la voiture de remise qui s'arrêtait devant Tortoni ; son œil de peintre fut attiré par la taille admirable d'une jeune femme qui montait légèrement le perron de ce café ; puis, son regard arrivant au chapeau, son cœur battit et sa physionomie changea ; ses yeux avides se portèrent sur l'homme qui lui donnait le bras. C'était bien cet être énorme, haut de cinq pieds six pouces et gros plus qu'à proportion, qui avait l'honneur d'être vice-président du tribunal de commerce. Alors, il reporta sa vue avec délices sur la jeune femme qui s'avavançait dans le café, et montait l'escalier du fond, pour aller aux salons du premier étage. Il trouva à sa démarche et à sa taille des grâces ravissantes et qu'il n'avait

point aperçues lorsqu'il la regardait sans la reconnaître, il se sentit tout joyeux.

« Cette provinciale me rajeunit. » Ce mot avait déjà une grande signification pour notre peintre, et pourtant il n'avait pas encore vingt-six ans ; mais c'est à ce prix que l'on achète les succès étonnants dans les arts et la littérature. Ces comédies de toutes les espèces qu'il avait jouées avec distinction sous la direction de la savante Rosalinde avaient vieilli son caractère et même un peu fané ses traits. Jamais le pauvre homme ne se livrait au moindre geste, jamais il ne se levait de sa chaise au boulevard, pour prendre le bras d'un ami qui passait, sans se demander, par un calcul soudain, il est vrai, mais qui enfin, était devenu habituel : « Cela est-il convenable ? » Pour la première fois, peut-être, depuis que Rosalinde avait repétri son caractère, il ne se fit point cette question en montant deux à deux les marches de l'escalier de Tortoni pour courir après cette taille charmante qu'il n'avait fait qu'entrevoir. Valentine était allée se placer à une table reculée, dans le coin d'un salon. « Quelle nécessité de subir la voix des hommes ? » dit

Féder en s'emparant d'une place de laquelle il voyait parfaitement la jeune provinciale, tandis que lui-même était presque tout à fait caché par les chapeaux de deux dames placées près de lui. Il était plongé dans une rêverie profonde ; il souriait mélancoliquement à ses pensées, il se disait : « C'est ainsi que j'étais il y a huit ans, quand je poursuivais le pauvre *Petit Matelot* ! » lorsqu'il fut réveillé par une voix puissante, s'écriant tout près de son oreille :

– Eh bien, notre ami !

En même temps, une grosse main s'appuyait sur son épaule.

Ce propos sonore fit faire un mouvement à tous les chapeaux de femme qui se trouvaient dans le salon.

C'était M. Boissaux qui voulait faire une politesse à l'ami Fédér, comme il l'appelait. Fédér s'approcha en riant de la table où Valentine était placée ; mais bientôt l'air riant fut remplacé, à son insu, par celui d'une attention sérieuse et profonde ; il examinait la figure de Valentine, qu'il avait quittée il y avait seulement quelques

heures ; il lui semblait presque ne la plus reconnaître, tant il avait tiré de conséquences hasardées de chacun des traits qui la composaient. Il était occupé à détruire ou à approuver chacune de ces conséquences, tandis que Delangle lui adressait une énorme quantité de phrases amicales, qui évidemment devaient former la préface de quelque proposition singulière. « Il sera temps de m'en occuper, se dit Féder, quand il s'expliquera nettement. » En attendant, en observant la physionomie de Valentine avec le coup d'œil exercé d'un peintre de portraits, il en prenait peur ; son front, surtout, avait un certain contour que l'on trouve quelquefois dans les statues antiques et qui est presque toujours un signe certain de l'inflexibilité dans quelque mesure une fois adoptée.

« Son frère m'a dit qu'elle est dévote ; si je lui laisse deviner que je la trouve jolie, elle est capable de m'interdire sa présence et de se tenir ensuite à cet arrêt. » Cette rêverie, quoique tendant à inspirer de la peur, était charmante et surtout bien nouvelle pour Féder ; il en fut tiré par la proposition nette et précise de venir faire le

portrait de Valentine (ce fut le mot qu'employa Delangle) dans l'hôtel de la Terrasse, qu'elle habitait. Cette façon intime de parler eut un tel charme pour Féder, que d'abord il consentit. Mais, un instant après, il eut la prudence de faire naître mille difficultés ; son but était de faire parler Valentine ; mais elle, de son côté, l'examinait fort attentivement, et il ne put en tirer que des monosyllabes. Féder était tellement absorbé par de certains détails dont il ne pouvait parler, qu'il lui arriva, en se défendant d'aller faire le portrait hors de son atelier, de dire deux ou trois absurdités qui n'échappèrent point à Delangle ; il se pencha vers sa sœur et lui dit :

– Évidemment il est préoccupé, il y a dans ce salon quelqu'une de ses belles.

Aussitôt l'œil curieux de la jeune provinciale analysa les figures de chacune des femmes qui étaient présente. L'une d'elles, qui avait de grands traits et une taille fort avantageuse, suivait tous les mouvements de notre héros avec des regards singuliers. C'était tout simplement une princesse allemande dont Féder avait fait le

portrait et qui était choquée de l'habitude qu'il avait de ne jamais saluer ses modèles, même ceux qui avaient daigné avoir avec lui la conversation la plus particulière.

Enfin, après un plaidoyer de plus de trois quarts d'heure, dont la voix criarde des deux provinciaux donna l'agrément à tout ce qui était chez Tortoni et qui fit de cette conversation une sorte de *puff* pour Féder, il fut convenu que MM. Boissaux et Delangle répondraient à toutes les personnes qui leur parleraient de ce portrait qu'il était le résultat d'un pari ; ce qui expliquerait d'une manière suffisante la singulière détermination prise par Féder d'aller y travailler hors de son atelier.

– Mais j'oubliais, s'écria Féder, qui, tout à coup se souvint de ses projets sur la complaisance de l'aimable Eugène Delacroix : j'ai un jeune peintre qui a peut-être du génie, mais que, par compensation, le hasard a chargé du soin de faire vivre une mère et quatre sœurs ; je me suis juré à moi-même de lui donner des leçons gratuites à certains jours désignés d'avance de la semaine ;

ces jours-là il vient travailler modestement dans un coin de l'atelier et tous les quarts d'heure je donne un coup d'œil à ce qu'il fait. Il est fort silencieux, fort discret, et je vous demanderai de l'introduire dans un coin du salon où j'aurais l'honneur de peindre madame.

La première séance eut lieu le lendemain, ni le peintre ni le modèle n'avaient envie de parler, ils avaient un prétexte pour se regarder et en usèrent largement. Féder refusa encore le dîner du riche provincial, mais il y avait le soir une pièce nouvelle à l'Opéra, et il accepta une place dans la loge de madame Boissaux.

Au second acte de la pièce, où l'on s'ennuyait, comme on s'ennuie à l'Opéra, c'est-à-dire au delà de toute patience humaine, surtout pour les êtres qui ont quelque esprit et quelque délicatesse d'imagination, peu à peu Féder et Valentine se mirent à se parler, et bientôt leur conversation eut toute la volubilité et tout le naturel d'une ancienne connaissance. Ils se coupaient la parole et se donnaient des démentis fort peu déguisés par la forme du discours. Heureusement le mari

et Delangle n'étaient pas gens à deviner que si les deux interlocuteurs se ménageaient si peu, c'est qu'ils étaient sûrs l'un de l'autre. Sans doute, si Valentine avait eu le moindre usage, elle n'eût pas laissé prendre à une connaissance de trois jours un ton d'intimité pareil ; mais toute son expérience de la vie se bornait aux visites qu'elle avait faites aux parents de son mari, et à celle qu'elle avait pu acquérir en faisant les honneurs d'une douzaine de grands dîners et de deux grands bals, que M. Boissaux avait donnés depuis son mariage.

À la seconde séance, la conversation était fort animée et remplie du naturel le plus parfait. Delangle et Boissaux entraient et sortaient à chaque instant dans la chambre à coucher de Valentine, qui avait été choisie pour faire fonction d'atelier, comme étant la seule pièce de l'appartement dont la fenêtre donnait au nord, et dont, par conséquent, la lumière fût toujours la même.

– Mais à propos, dit Valentine à son peintre, d'où vient que vous avez changé d'opinion sur

l'article de l'atelier, et consenti à venir faire mon portrait chez moi ?

– C'est que, tout à coup, je me suis aperçu que je vous aimais.

Ce ne fut qu'en arrivant à la seconde moitié de cette étrange réponse que Féder sentit tout ce qu'il hasardait. « Eh bien soit, se dit-il, elle va appeler son mari, qui ne nous quittera plus, et l'amabilité du personnage me guérira d'une fantaisie ridicule et qui me prépare du chagrin pour l'époque fort rapprochée où elle va quitter Paris. »

En entendant cet étrange propos, dit avec un accent vrai et tendre et avec une voix pleine et libre, comme si Féder eût répondu à la question : « Allez-vous demain à la campagne ? » le premier moment chez Valentine fut d'émotion et d'extrême bonheur ; elle regardait Féder avec des yeux extrêmement ouverts et qui ne laissaient échapper aucun détail de l'expression de sa physionomie. Puis ses yeux se baissèrent subitement et trahirent un mouvement de colère. « De quel ton, se dit-elle, il me parle d'un

sentiment qui, de sa part est une insolence ! Il faut donc que ma conduite ait été bien légère à ses yeux, pour qu'il ait pu former le projet de me faire un tel aveu ! Former le projet ! Non ». se dit-elle. Mais elle passa rapidement sur ce motif d'excuse pour songer à la réponse qu'il fallait faire.

– Qu'un tel propos ne se renouvelle jamais, Monsieur, ou je suis saisie d'une maladie soudaine, que votre insolence, du reste, est bien capable de me donner, et je ne vous reverrai jamais ; le portrait en restera là. Et désormais faites-moi l'honneur de ne m'adresser la paroles que pour les choses absolument indispensables.

En prononçant ces derniers mots, Valentine se leva et s'approcha de la cheminée, pour sonner sa femme de chambre, qu'elle aurait chargée d'aller appeler M. Boissaux, ou Delangle, son frère, avec lesquels elle aurait parlé de quelque petit voyage à faire dans les environs de Paris. Sa main avait déjà saisi le ruban de la sonnette. « Mais non, se dit-elle, ils verraient quelque chose dans mes yeux. » Elle reculait déjà devant le projet de

rompre absolument avec Féder.

Celui-ci, de son côté, était bien tenté de prendre la balle au bond. « Quelle excellente manière, se disait-il, de rompre avec cette jeune femme ! Il n'est pas impossible que je sois le premier homme qui l'attaque ; alors toute sa vie elle se souviendra de ce portrait, laissé non fini. » Féder pensait vite comme toutes les âmes ardentes ; il fut violemment tenté de continuer à parler d'amour et de se faire chasser. Il cherchait déjà une phrase qui pût laisser un souvenir frappant dans le cœur de cette jeune femme et y devenir le motif de conséquences infinies ; son œil la suivait près de la cheminée ; il regardait si elle oserait sonner, tout en cherchant sa phrase d'une emphase sublime. Elle se tourna un peu, et il la vit en profil ; il n'était accoutumé à sa figure que vue de face ou de trois quarts.

« Quel contour admirable et fin a ce nez-là ! se dit son esprit de peintre ; mais quelle âme étonnante et capable d'aimer infiniment annonce cette physionomie-là ! ajouta bientôt son cœur d'amant. Certainement ma phrase lui laissera un

long souvenir ; mais je perds l'occasion de la voir, et qui me dit qu'après-demain je n'en serai pas très fâché ? En ce cas, se dit-il, il faut me jeter aux pieds de sa vanité, qui peut trouver que je l'ai traitée bien légèrement et comme jouant à pair ou impair le danger de me faire fermer sa porte. »

– Je suis au désespoir, Madame, et je vous demande pardon du fond de l'âme le plus humblement possible de cette indiscretion.

À ces mots, Valentine se retourna tout à fait vers lui, et sa figure exprima peu à peu la joie la plus vive ; elle était délivrée de la vue de cette idée affreuse : être obligée de chasser Féder, ou, du moins, ne plus lui parler qu'en présence de M. Boissaux ou d'une femme de chambre. « Avec quelle promptitude, se dit Féder, sa physionomie prend la teinte de tous les sentiments de son cœur. Ce n'est certes point la bêtise provinciale, à laquelle je m'attendais. Mes excuses, adressées à la vanité, réussissent : doublons la dose. »

– Madame, s'écria-t-il de l'air le plus repentant, si je ne craignais que mon geste ne fût

mal interprété et ne ressemblât à une hardiesse qui est si loin de mon cœur tremblant, je me jetterais à vos pieds pour vous demander pardon de l'abominable propos qui m'est échappé ; mon attention était entièrement absorbée par mon travail, et, en faisant la conversation avec vous, je pensais tout haut ; et, sans y songer, j'ai laissé arriver jusqu'à mes lèvres un sentiment dont la manifestation m'est interdite. Daignez, de grâce, oublier des paroles qui jamais n'auraient dû être prononcées et dont je vous demande de nouveau très humblement pardon.

Nous avons dit que Valentine n'avait aucune expérience de la vie ; elle avait de plus ce malheur qui rend une femme si séduisante : ses yeux et le contour de sa bouche exprimaient à l'instant tout ce que son âme venait à sentir. En ce moment, par exemple, ses traits exprimèrent toute la joie d'une réconciliation ; ce fait si singulier n'échappa point au regard connaisseur de Féder ; sa joie fut extrême. « Non seulement, mon aveu est fait, se dit-il, mais encore elle m'aime, ou, du moins, comme ami, je suis nécessaire à son bonheur en la consolant de la

grossièreté de son mari ; donc elle aperçoit cette grossièreté ; c'était là une chose immense à découvrir. Donc, ajouta-t-il avec la joie la plus vive, je ne dois point la mépriser pour l'abominable et sotte grossièreté qui me choque chez ce colosse provincial. Elle ne partage pas les ridicules que lui inspire la conscience de sa richesse et de la supériorité qu'il usurpe sur les autres. Ma joie est extrême ; il faut, se dit Féder, que j'en profite auprès d'elle. »

– Je serais hors de moi de bonheur, Madame, dit-il à Valentine, si un seul instant je pouvais espérer que vous voudrez bien oublier l'énorme sottise qui m'a fait phraser tout haut.

En employant ce dernier mot, Féder comptait un peu trop sur la simplicité provinciale de son modèle ; mais il se trompait. Valentine avait du cœur, elle fronça le sourcil, et lui dit avec assez de fermeté :

– Brisons là, je vous prie, Monsieur.

IV

Féder obéit à l'instant.

– De grâce, Madame, veuillez vous placer un peu plus à droite, le bras qui s'appuie sur le fauteuil un peu plus vers moi, la tête moins penchée en avant. Vous vous êtes un peu éloignée de la position dans laquelle le portrait a été commencé.

La rectification de la position fut opérée, non sans quelques petites mines de froideur de la part de Valentine. Après quoi, les amants tombèrent, peu à peu, dans un silence délicieux et qui ne fut interrompu, de temps en temps, que par ces mots de Féder :

– Madame, daignez me regarder.

Sans hésiter, Féder accepta le dîner auquel il fut invité ; il accepta de même une place dans une loge au spectacle ; mais il trouva le temps de dire à Delangle :

– J’avais la faiblesse de compter sur une place qui va se trouver vacante à l’Institut ; un ami avait eu le soin de placer un locataire dans une chambre au sixième étage de la maison dont le membre de l’Académie, qui est fort malade, occupe le second ; eh bien, ce soir je n’ai pas à me plaindre de l’académicien, il est au plus mal ; mais deux de ses collègues, qui avaient promis leur voix à la personne qui me protège, semblent pencher pour mon rival, qui se trouve un peu parent du ministre des finances nommé hier.

– Ceci est une chose infâme ! s’écria Delangle avec sa plus grosse voix et l’accent de la colère.

« Et pourquoi infâme, butor ? se dit Féder. Mais maintenant je puis être rêveur et silencieux tant qu’il me plaira, ma tristesse sera mise sur le compte de la place manquée à l’Institut. » Et il retomba dans le bonheur suprême d’admirer Valentine.

Un instant après, Féder entendit Boissaux qui disait à son beau-frère, avec l’accent de l’envie la plus ridicule :

– Peste, chevalier de la Légion d’honneur et

membre de l'Institut dans la même année ! le monsieur n'y va pas de main morte !

Le vice-président du tribunal de commerce croyait parler à voix basse ; mais la réflexion du colosse provincial ne fut point perdue pour les loges voisines. Il ajouta après deux ou trois minutes :

– Il est vrai que ses portraits, étant d'un membre de l'Institut, feront plus d'honneur aux gens qui en auront !

Valentine ne parlait pas plus que Féder ; ses regards et sa voix, profondément émus, trahissaient une vive préoccupation. Malgré les désaveux si expressifs qui avaient suivi l'offense de si près, depuis la veille Valentine se répétait ces convictions charmantes : « Il ne m'a point dit qu'il m'aimait par présomption, encore moins par insolence, le pauvre garçon ; il me l'a dit parce que c'est vrai. » Mais alors apparaissaient à ses yeux les désaveux si énergiques du peintre, et le jugement qu'il fallait en porter venait occuper toute l'attention de la jeune femme.

Au milieu des battements précipités de son

cœur, les doutes légers qui lui restaient encore l'empêchaient de s'indigner de cette chose terrible qu'en style de province on appelle une *déclaration*. Alors il vint à Valentine une extrême curiosité de connaître l'histoire de Fédér. Elle se rappelait que dans les premiers moments où son frère lui avait parlé de faire faire son portrait, il lui avait dit ces propres mots : « Un jeune peintre d'un talent pyramidal, qui a à l'Opéra les succès les plus magnifiques ». Mais elle n'osait plus remettre Delangle sur ce sujet et lui demander de nouveaux détails. Valentine cherchait sans cesse la société de son frère ; elle devint adroite, en rêvant constamment aux moyens les plus adroits de le remettre sur l'histoire des bonnes fortunes du jeune peintre. M. Boissaux mourait d'envie de prendre une loge pour deux mois à l'Opéra. Cela fait, il donnerait un grand dîner, le vendredi, à tous les gens de sa province qui se trouveraient à Paris ; puis les quitterait fièrement à huit heures en leur disant : « J'ai un rendez-vous d'affaires *dans ma loge à l'Opéra*. »

Valentine, qui, subitement, s'était prise de passion pour l'Opéra, dit à son mari :

– Rien ne m’irrite comme la sottise supérieure que les gens qui jouissent d’une certaine fortune à Paris s’arrogent sur nous autres, qui sommes nés à deux cents lieues de la capitale et qui les valons bien sous tous les rapports. Il me semble qu’il n’y a que deux moyens de prendre rang au milieu de cette aristocratie insolente : il faut acheter une terre dans un canton où se trouvent quelques belles maisons de receveurs généraux ou de riches banquiers ; ou bien, à défaut de terre, il faut du moins avoir une loge à l’Opéra. Rien ne me semble, à mon avis, nous ravalier davantage que cette nécessité de changer de loge à toutes les représentations.

Pour la première fois de sa vie, Valentine se moquait sciemment de son mari, ou du moins employait pour le persuader des tournures de phrases qu’elle trouvait ridicules. C’est qu’elle désirait passionnément avoir une loge ; elle comptait y attirer plusieurs Bordelais de ses amis, que l’amour de la danse conduisait chaque jour à l’Opéra, et, la discrétion n’étant pas la vertu dominante de ces messieurs nés en Gascogne, elle espérait avoir quelques détails précis sur les

succès de Féder.

– Enfin, lui dit son mari en lui prenant le bras avec amitié ; vous comprenez quel doit être le genre de vie d'un homme tel que moi ; puisque nous avons de la fortune, pourquoi le *vice-président du tribunal de commerce* ne serait-il pas député ? Portal, Lainé, Ravez, Martignac, etc., etc., ont-ils autrement commencé ? Vous avez pu remarquer que, dans les dîners que nous donnons, je m'exerce à prendre la parole. Au fond, je suis pour le gouvernement absolu ; c'est le seul qui donne ces belles périodes de tranquillité pendant lesquelles nous avons le temps, nous autres gens positifs, d'amasser des fortunes ; mais, comme il faut être nommé, je leur lâche quelquefois des tartines sur la liberté de la presse, sur la réforme électorale, et autres balivernes... N..., le pair de France, m'a donné un jeune avocat sans cause, lequel deux fois la semaine, vient lire avec moi les déclamations d'un nommé Benjamin Constant, autre pauvre diable, mort depuis peu d'années, et qui n'a jamais pu être rien, pas même de l'Institut, dont notre petit peintre Féder sera peut-être au premier

jour.

Ce nom fit tressaillir madame Boissaux.

– Au reste, continua le vice-président, N., le pair de France, m'a dit que l'on ne peut se croire homme d'État qu'autant que l'on se surprend habituellement à soutenir une opinion qui n'est pas la sienne. Pour commencer, je me moque constamment du jeune avocat qui vient m'enseigner, comme il dit, les principes du gouvernement *de la France par la France*. Je fais semblant d'être de l'opinion de son Benjamin Constant (quel nom de juif !), et ainsi je me montre supérieur à ce jeune Parisien. Car, comme le dit encore N...., le pair de France : « Celui qui trompe l'autre est toujours le supérieur », etc. etc.

La loge de l'Opéra fut trouvée par Féder et louée d'emblée, et, pour peu que Valentine l'eût voulu, on se fût mis à chercher une terre dans un canton déjà suffisamment peuplé de receveurs généraux et de riches banquiers. Mais Valentine n'avait point encore d'opinion sur la terre ; elle se promit d'en parler à Féder. Quant aux tirades d'éloquence énergique que M. Boissaux infligeait

à ses hôtes, elle ne les avait point remarquées ; elle avait pris insensiblement l'habitude de ne rien écouter des choses que l'on disait dans les lieux où se trouvait Féder, et il était toujours de ses dîners. On pouvait faire sur eux une remarque bien dangereuse dans le fait qu'elle dénonçait : les regards qu'ils s'adressaient étaient beaucoup plus intimes que leurs paroles. Si un sténographe eût saisi et imprimé leurs dialogues, il eût été possible de n'y voir que de la politesse, tandis que leurs regards annonçaient bien d'autres choses, et des choses qui étaient bien loin d'être.

Précisément à ce dîner que M. Boissaux donna le vendredi pour se ménager cette belle sortie : « Pardon Messieurs, je suis obligé de vous quitter pour un *rendez-vous d'affaires que j'ai dans ma loge à l'Opéra* », deux ou trois des dîneurs remarquèrent fort bien les regards par lesquels madame Boissaux sollicitait, à chaque instant, l'avis de Féder sur toutes les choses dont on venait à parler. Féder ne croyait pas manquer à ses serments d'indifférence en se donnant la peine d'enseigner ce qu'il fallait penser sur toutes les choses de Paris à la femme qu'il aimait. Pour

tout au monde, il n'eût pas voulu lui entendre répéter les idées exagérées, ou tout au moins grossières, que M. Boissaux exprimait en toute circonstance.

Les provinciaux, qui avaient remarqué les regards de madame Boissaux et qui respectaient infiniment ses excellents dîners, n'étaient pas gens à craindre d'offenser sa délicatesse. Aussi Féder s'étant écrié, lorsque Boissaux sortait pour aller à son prétendu rendez-vous : « Je vous prierai de me jeter quelque part », ils se hâtèrent brutalement de faire l'éloge de Féder en adressant la parole à madame Boisseaux et cette femme, dont l'esprit délicat saisissait dans la société les moindres affectations, ne fut point choquée de ces éloges du jeune peintre, qui n'étaient amenés par rien, si ce n'est par le grossier désir d'accrocher quelques bons dîners. Celui de ces parasites qui s'était le plus distingué par l'imprudence de ses louanges fut engagé à venir le soir même à la loge de l'Opéra, et, de plus, ne fut point oublié dans la liste d'invitations pour le prochain dîner.

Loin de s'exagérer le sentiment qu'il éprouvait, Féder sans s'en apercevoir, mettait un peu d'affectation à s'en affaiblir l'importance ; il croyait fermement être à la veille de reprendre ses courses dans les bals du dimanche des villages environnant Paris. Depuis le mot d'amour si hardiment prononcé en parlant à Valentine, et dont nous avons rendu compte, un second mot d'amour n'était pas sorti de sa bouche.

« Il faut que ce soit elle qui me demande ce mot d'amour ! » s'était-il dit dans les commencements, mais les vrais motifs de sa conduite étaient bien différents ; il trouvait une volupté parfaite dans l'extrême intimité qui, sur toute chose, s'était établie entre Valentine et lui ; il n'avait nul empressement à changer sa vie, « car, se disait-il, au fond, elle est toujours pensionnaire. Si je veux faire un pas en avant, ce pas ne peut être que décisif ; si la religion l'emporte, comme il est fort possible, elle s'enfuit à Bordeaux, où décemment je ne puis la suivre, et je me prive tous les soirs d'une heure délicieuse, qui donne de l'intérêt à toutes mes autres heures, et qui, dans le fait, est l'âme de ma vie. Si elle

cède, il en sera comme de toutes les autres ; au bout d'un mois ou deux, je ne trouverai plus que l'ennui où je venais chercher le plaisir. Alors arriveront les reproches et bientôt la rupture, et j'aurai encore perdu cette heure délicieuse que je viens chercher chaque soir et dont l'espérance anime toute ma journée. »

Valentine, de son côté, sans y voir aussi clair dans son cœur (elle n'avait que vingt-deux ans et avait passé toute sa vie au couvent), commençait à se faire des reproches sérieux. Pendant longtemps elle s'était dit : « Mais il n'y a rien à reprendre entre Féder et moi. » Puis elle avait découvert qu'elle s'en occupait sans cesse ; puis, à son inexprimable honte, elle s'était aperçue de transports d'amour pour lui quand il était absent. Elle avait acheté une lithographie vulgaire, qu'elle avait fait encadrer et placer près de son piano, à quatre pieds de hauteur, parce qu'elle s'était figuré qu'un des personnages était le portrait de Féder. Pour justifier la présence de cette lithographie, elle en avait fait acheter sept autres. Eh bien, lorsqu'elle était seule et pensive dans sa chambre, il lui arrivait souvent de donner

des baisers à la glace qui recouvrait la figure d'un jeune soldat qui ressemblait à Féder. Comme nous l'avons dit, leurs dialogues eussent pu être entendus par les personnages les plus respectables et les plus sévères ; mais il n'eût pas fallu que ces personnages donnassent une attention trop sévère à leurs regards.

Il résultait des remords de Valentine et du système de Féder qu'il faisait sans amour les actions qui montraient le plus de passion. Ainsi, longtemps après le portrait en miniature achevé, Valentine ayant voulu voir l'atelier du peintre, il profita d'un des moments où Delangle et deux ou trois personnes qui accompagnaient madame Boissaux regardaient un beau Rembrandt pour retourner un des tableaux qui faisaient de cet atelier une jolie galerie, et il fit voir à Valentine un magnifique portrait à l'huile, représentant une religieuse : c'était le portrait admirablement fait de Valentine elle-même. Elle rougit beaucoup, et Féder se hâta de rejoindre Delangle. Mais, avant la sortie de madame Boissaux, il lui dit de l'air le plus indifférent, en apparence :

– Ce n'est pas pour rien que j'ai pris la liberté de vous faire voir le portrait de cette religieuse ; c'est un morceau sans prix à mes yeux ; mais je vous donne ma parole que si vous ne prononcez pas ces mots : « Je vous le donne », demain je porte ce tableau dans le bois de Montmorency et je le brûle.

Valentine détourna les yeux et prononça en rougissant beaucoup, les mots :

– Eh bien, je vous le donne.

L'intimité assez douce que Féder ne voulait pas faire finir, s'exprimant tout entière par des regards, aurait pu donner lieu à des suppositions fort compromettantes ; mais les soupçons ne vinrent pas à l'esprit de M. Boissaux. C'était un homme tout entier aux faits réels, et pour qui les choses seulement imaginées ou possibles n'existaient pas ; il venait seulement de s'apercevoir, en voyant le rôle que jouaient auprès du gouvernement les principaux banquiers et autres gens à argent, que le pouvoir aristocratique avait déserté les grands noms du faubourg Saint-Germain pour arriver dans les

salons des financiers, qui savaient être insolents à propos envers les ministres.

— En province, nous ne nous doutons pas de cette bonne fortune de métier, disait Boissaux à sa femme, et je puis vraiment me voir bien autre chose que simple vice-président du tribunal de commerce. Si je n'avais pas cru convenable à mon existence à Bordeaux de sacrifier un millier de louis pour faire voir Paris à ma jeune épouse, jamais je ne me serais douté de la véritable position des choses. Je serai dans Bordeaux partisan de la liberté de la presse et de la réforme électorale : à Paris, je tiendrai encore quelques propos de ce genre ; mais, dans toutes les grandes circonstances, je serai tout à fait aux ordres de celui des ministres qui est le mieux en cour ; c'est ainsi que l'on devient receveur général, pair de France et même député. Si j'étais député, mon petit avocat sans cause me ferait les plus beaux discours du monde. Vous êtes fort jolie, et la pureté de votre caractère, se réfléchissant dans vos traits, vous donne une certaine grâce naïve que l'on n'est point accoutumé à rencontrer à Paris, surtout chez les dames *banquières* ; c'est

notre Fédér qui m'a appris cette parole insolente. Enfin vous êtes à la veille d'avoir les plus grands succès ; il ne vous manque que de le vouloir. Eh bien, je vous le demande à genoux, daignez avoir cette volonté ; c'est moi, votre mari, qui vous demande d'être un peu coquette. Par exemple, j'ai invité à dîner, pour vendredi prochain, deux receveurs généraux qui, probablement, dînent mieux chez eux qu'ils ne feront chez vous ; mais répondez à ce qu'ils vous diront, de façon à faire durer la conversation ; s'ils entreprennent de vous faire des récits, ayez l'air de les écouter avec intérêt, et, s'il vous en souvient, parlez-leur de l'admirable jardin anglais que j'ai planté à dix lieues de Bordeaux, sur les bords ravissants de la Dordogne et dans un champ que j'avais acheté uniquement parce qu'il y avait une vingtaine de grands arbres. Vous pourrez ajouter, si cela convient à votre phrase, que ce jardin est une copie exacte de celui que Pope planta jadis à Twickenham. Alors, si vous vouliez m'obliger tout à fait, vous diriez qu'entraînée par la beauté de ce site enchanteur, vous m'avez engagé à y bâtir une maison ; mais vous tenez surtout à ce

que cette maison n'ait pas l'air d'un château, car vous abhorrez tout ce qui semble calculé pour faire effet. Il m'est important de faire la connaissance intime de ces deux receveurs généraux. Ces messieurs sont le lien naturel qui met en rapport les grandes fortunes avec le ministre des finances, et de ce ministre-là nous arrivons aux autres. Il est, de plus, important, et cette idée-là je la dois à Féder, il est important, dis-je, que vous feigniez d'avoir sur mes volontés et sur mes déterminations importantes un empire que vous posséderez dès que vous daignerez vouloir le prendre. Je me livre entièrement, en apparence, à mes nouveaux amis ; ce sont tous gens jouissant de la plus vaste opulence, et ce n'est point par des paroles que je leur fais la cour. Vous sentez bien que, dans ce pays du

bavardage, ils sont accablés et fatigués de ce genre de succès, moi, je cherche à leur plaire en leur donnant une part réelle dans d'excellentes spéculations ; mais j'ai une *garde à carreau*. Dans le cas, fort probable, où ces messieurs voudraient me tirer une *carotte* un peu trop forte, je leur opposerai la volonté ou le caprice de la

femme aimable dont, si souvent, ils auront vu briller l'esprit à nos dîners du vendredi ; et, par ce moyen, je pourrai défendre mon argent sans qu'ils puissent douter raisonnablement de mon dévouement à leurs intérêts.

On voit, par cette conversation, que Féder avait mieux fait que d'accoutumer son oreille à souffrir la voix effroyable du vice-président ; il recherchait sa conversation au point d'amadouer sa vanité féroce, au point de lui faire comprendre quelques idées nécessaires à sa fortune. Si Féder n'était pas riche, il affichait du moins un respect infini pour les êtres heureux qui avaient une fortune. Boissaux était donc sûr d'être vénéré par lui car il l'avait traité comme un de ses nouveaux amis, choisis parmi les gens à argent, les receveurs généraux, etc. Il lui avait fait voir avec une négligence apparente (on peut juger du succès avec lequel le lourd et cupide M. Boissaux jouait la négligence apparente), il lui avait fait voir, disons-nous, divers papiers, desquels résultait la preuve que M. Boissaux avait hérité de son père d'immeubles francs d'hypothèques, d'immeubles valant trois millions, au petit pied,

et que la dot de sa femme, s'élevant à neuf cent cinquante mille francs, était placée dans diverses entreprises industrielles à Bordeaux ; et, d'ailleurs, madame Boissaux avait encore deux oncles assez riches et sans enfants.

Féder avait disserté complaisamment sur ces détails d'intérieur, peu amusants pour tout autre qu'un amant, et, à l'aide de cette complaisance et de bien d'autres, sa manière d'être avec Valentine n'avait point éveillé la susceptibilité de M. Boissaux ; mais Féder n'avait pas eu le même succès auprès de son ami Delangle. Ce provincial-là avait sans doute ses ridicules. Par exemple, il tenait à faire les affaires avec la rapidité et le coup d'œil d'aigle d'un homme de génie ; il faisait remarquer complaisamment à ses amis qu'il n'avait pas de commis, et on le voyait tenir toutes ses écritures sur des cartes à jouer. Mais, malgré cette affectation-là et bien d'autres, Delangle voyait assez les choses comme elles sont. Six années d'un séjour presque continuel à Paris lui avaient ouvert les yeux. Ainsi l'air ennuyé que donnait à Valentine la société réunie par son mari disparaissait au moment où Féder

entraîné dans le salon ; un regard intime et de joie contenue allait le chercher à chaque instant, dans toutes les places qu'il occupait successivement, et ce regard semblait consulter le jeune peintre sur tous les partis à prendre. Delangle voyait à peu près tout cela ; et, par une conséquence naturelle, Fédér trouva une certaine froideur chez son ami.

Un jour que l'on était allé voir une charmante habitation, à Saint-Gratien, tout près de la petite église où reposent les restes de Catinat, en parcourant le jardin, Fédér se trouva seul, un instant, avec madame Boissaux.

— Delangle, lui dit-il avec un sourire qui peignait toute la passion qu'il éprouvait, Delangle a des soupçons, assurément bien mal fondés, il croit que nous nous aimons d'amour : quand nous avons pris le chemin de l'allée où nous sommes et quand le reste de la société a voulu se rapprocher du lac, Delangle s'est tenu à l'écart : je parie qu'il va chercher à nous écouter ; mais j'ai de bons yeux. Au moment où je tirerai ma montre sans rien dire, c'est que j'aurai vu notre ami se glisser derrière quelque massif de verdure,

pour surprendre ce que nous pouvons nous dire lorsque nous sommes seuls. Il faut donc, belle Valentine, continua Féder, que nous ayons ensemble une conversation qui prouve surtout que je n'ai pas d'amour pour vous.

On peut penser de quel air ce mot-là fut prononcé. Depuis l'aveu si sincère dont nous avons parlé et qui eut lieu lors de la seconde séance consacrée au portrait, le mot d'amour ne s'était point montré dans les entretiens que Féder avait eus avec Valentine ; et, pourtant, tous les jours à peu près, Féder la voyait, et ce moment était l'objet des espérances ou des souvenirs de tout le reste de la journée. Au premier mot qu'il lui avait adressé dans le jardin de Saint-Gratien, elle était devenue d'un rouge pourpre. Bientôt une petite branche d'acacia, que Féder avait détachée d'un arbre, échappa de la main de Valentine ; Féder se baissa comme pour la ramasser, en se relevant, il tira sa montre : il avait aperçu fort distinctement Delangle, caché derrière un massif d'acacias.

— Pourquoi n'arrangeriez-vous pas celui de

vos salons, dans votre maison de Bordeaux, qui donne sur le jardin, comme l'admirable salon de la maison que nous venons de voir ? C'est tout simplement la perfection du genre, et, j'en suis sûr, l'on ne nous refusera point de faire prendre le plan de ce salon. Monsieur Boissaux pourra y employer l'architecte qui fait le dessin de la maison à élever sur les bords de la Dordogne, auprès de ce fameux jardin, etc.

La mine que faisait Valentine tant que dura cette conversation prudente était à peindre ; elle avait des prétentions à la gaieté ; puis elle se reprochait de tromper son frère ; tromper ce frère, qui n'avait au monde d'affection que pour elle, n'était-ce pas un crime ? Il fallait donc que sa façon d'être habituellement avec Féder fût bien coupable, puisqu'elle était obligée de prendre une précaution de comédie pour la cacher à un frère qui eût exposé sa vie, et, bien plus, qui eût exposé sa fortune pour lui être utile. D'un autre côté, l'étrangeté de cette précaution donna l'idée à Valentine que peut-être la durée de ses relations de tous les jours avec Féder était menacée. « Enfin, se dit-elle, ce n'est peut-être pas une

chose aussi simple qu'elle le paraît que Féder me fait faire ; j'en juge par mon émotion ; j'ai peut-être eu tort de lui obéir. En quels termes pourrais-je, sur cette question, consulter le saint homme qui dirige ma conscience ? »

Comme l'on voit, pendant la durée de cet entretien qui n'eût été que plaisant pour une âme parisienne, deux ou trois craintes tragiques se disputaient l'esprit de la jeune provinciale. Elle avait trop de sagacité pour dire des choses qui pussent la compromettre, mais l'émotion de sa voix était si frappante, que l'épreuve ne tourna point d'une façon aussi avantageuse que Féder l'avait espéré. Les choses dites étaient assurément fort prudentes ; mais de quelle voix tremblante et passionnée ne les avait-on pas prononcées ! La chose en vint au point qu'à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées, que Féder prit son mouchoir, qu'il laissa tomber aussitôt. Valentine s'écria :

– On s'est embarqué sur le lac, allons nous embarquer aussi !

Arrivés à l'embarcadère, Féder et Valentine ne

trouvèrent plus de barque ; elles avaient pris le large, et on ne les voyait plus ; le mur d'une maison les dérobaît aux regards des personnes qui étaient dans le parc. Féder regarda Valentine, il voulait la blâmer, elle ne s'était pas bien tirée de son rôle ; elle le regardait les yeux pleins de larmes ; il fut sur le point de lui dire une chose, un mot, qui ne devait jamais sortir de sa bouche ; il la regardait en silence ; mais, au moment où il remportait sur lui-même la victoire si difficile de ne lui rien dire, il se trouva que, sans qu'il eût songé et presque à son insu, il déposait un baiser sur son cou.

Valentine fut sur le point de se trouver mal ; ensuite, ses deux bras portés en avant avec vivacité, ses mains étendues et son visage qui se détournait, exprimèrent le mécontentement le plus vif et presque l'horreur.

– Si Delangle survient, je dirai que vous avez été sur le point de tomber dans le lac.

Féder fit deux pas, entra dans l'eau et mouilla son pantalon blanc jusqu'aux genoux. La vue de cette action singulière détourna un peu l'attention

de Valentine de l'action étrange qui avait précédé cet incident, et fort heureusement sa figure ne trahissait plus qu'un trouble ordinaire lorsque Delangle arriva tout essoufflé et en courant ; il s'écriait :

– Moi aussi je veux m'embarquer.

V

Cette aventure donna une profonde inquiétude à notre héros ; les soupçons de Delangle n'étaient point apaisés, et il n'était pas homme à oublier ou négliger les conséquences d'une idée qui, une fois, était entrée dans sa tête. L'inquiétude que ce soupçon donnait au jeune peintre le fit réfléchir ; il fut obligé de convenir avec lui-même que, s'il était séparé de Valentine, l'oublier entièrement comme une connaissance des eaux ne serait point l'affaire de trois jours. Delangle pouvait lui fermer à jamais la porte de la maison Boissaux ; cette idée le fit frémir ; puis il fut en colère contre

lui-même de se trouver ému à ce point. Il avait réellement peur de Delangle ; cette peur lui faisait honte ; comme par instinct, il rechercha l'amitié de Boissaux. L'un des receveurs généraux qui savent le mieux faire honneur à leur fortune ayant quitté une jolie maison de campagne, qu'il avait louée à Viroflay, Féder cria à Boissaux :

– Emparez-vous de cette maison ; il n'y a pas à hésiter : les chevaux des gens avec lesquels il faut se lier pour être quelque chose ici ont l'habitude d'aller à Viroflay. Là, vous donnerez des dîners, et bêtes et gens viendront chez vous, comme ils allaient chez le receveur général Bourdois, auquel vous succédez.

Sans dire mot, pour ne pas marquer sa reconnaissance, ce qui eût pu entraîner une obligation, Boissaux profita du conseil. Il y eut des dîners en assez bon nombre. Un jour, en se mettant à table, Boissaux supputa avec volupté, que, quoique les convives de ce dîner à Viroflay ne fussent qu'au nombre de onze, ils réunissaient entre eux un avoir total de vingt-six millions, et parmi ces convives, on voyait un pair de France,

un receveur général et deux députés ; et ce qui fut utile à Féder, le donneur de conseils, c'est que son avoir figurait pour zéro dans cette addition de toutes les fortunes, et, de plus, il était le seul de la catégorie de zéro. L'un des dîneurs, qui, au contraire, entra pour un million et demi dans le compte ci-dessus, venait d'acheter le matin même une belle bibliothèque dont tous les volumes étaient dorés sur tranche. Il n'était pas homme à ne pas parler de son acquisition, depuis le matin Bidaire s'occupait à apprendre, à peu près par cœur, les noms des principaux auteurs qu'il venait d'acquérir, il en donna le catalogue, en commençant par les noms de Diderot et du baron d'Holbach, qu'il prononçait d'*Holbache*.

– Dites d'Holbach ! s'écria le pair de France avec toute l'importance d'une science récemment acquise.

L'on parlait avec assez de mépris de cet *homme de lettres* au nom barbare, lorsque Delangle laissa tomber négligemment que ce d'Holbach était fils d'un fournisseur et possédait plusieurs millions. Ce mot sembla donner à

penser à la riche assemblée, et l'on reparla encore quelques instants de Diderot et de d'Holbach. Comme la conversation allait cesser sur ce sujet, madame Boissaux osa élever la voix pour demander timidement si Diderot et d'Holbach n'avaient pas été pendus avec Cartouche et Mandrin. L'éclat de rire fut vif et général. En vain la politesse voulut le modérer après le premier moment ; l'idée de Diderot, le protégé de l'impératrice Catherine II, pendu comme complice de Cartouche, était si plaisante que le rire fou recommença de toutes parts.

– Eh bien, Messieurs reprit madame Boissaux, qui, elle aussi, riait comme une folle sans savoir pourquoi ; eh bien, Messieurs, c'est qu'au couvent où j'ai été élevée on ne nous a jamais expliqué trop clairement ce que c'étaient que Mandrin, Cartouche, Diderot et autres horribles scélérats ; je les croyais gens de même acabit.

Après cet effort courageux, madame Boissaux regarda Féder, qui, dans le moment, fut au désespoir de ce regard imprudent ; puis tomba dans une rêverie délicieuse. C'étaient les rêves de

ce genre qui lui faisaient oublier pendant des jours entiers le chagrin de s'être trompé dix ans de suite sur sa véritable vocation.

La réponse naïve de Valentine ôta aux éclats de rire ce qu'ils avaient de trop vif et d'offensant ; un doux sourire les remplaça sur toutes les lèvres ; puis Delangle, qui avait été vivement choqué de ce malheur de famille vint au secours de sa sœur, et, à l'aide de quelques anecdotes burlesques, excita la grosse gaieté de l'assemblée. Mais le dîneur qui venait d'acheter, à bon prix, toute une bibliothèque dorée sur tranche, se remit à parler littérature ; il vantait surtout un magnifique J.-J. Rousseau imprimé par Dalibon.

– Le caractère en est-il bien gros ? s'écria le député qui avait quatre millions ; j'ai tant lu dans ma vie, que les yeux commencent à me demander grâce ; si le J.-J. Rousseau est d'un gros caractère, je l'enverrai prendre pour lire encore une fois son *Essai sur les mœurs* : c'est le plus beau livre d'histoire que je connaisse.

L'honorable député, comme on voit,

confondait un peu ces deux grands coupables des crimes de 1793, Voltaire et Rousseau. Delangle éclata de rire ; son exemple fut suivi par tous les convives. Il forçait un peu sa grosse voix du Midi, pour faire oublier l'éclat de rire qui avait accueilli l'ignorance de sa sœur. Et, en effet, tous ceux des convives qui croyaient être sûrs que c'est Voltaire et non Rousseau qui a fait l'*Essai sur les mœurs*, furent impitoyables envers le pauvre député, fort riche marchand de laines, qui prétendait avoir perdu la vue à force de lire.

À peine le dîner fini, Féder crut prudent de disparaître : il craignait de nouveaux regards. Durant la promenade dans la forêt royale, à laquelle on arrive par une petite porte du jardin, Delangle, toujours fort choqué de l'éclat de rire, trouva le moyen de dire quelques mots en particulier à sa sœur :

– Ton mari est sans doute fort affectionné et fort bon, mais enfin il est homme, et, au fond du cœur, ne serait pas trop fâché de trouver une raison pour n'être pas si reconnaissant de la dot de dix-huit cent mille francs que tu lui as

apportée et qui l'a fait vice-président du tribunal de commerce. À l'aide de quelques haussement d'épaules significatifs, sans doute, il va faire entendre à ces messieurs que tu es une imbécile, et, justement parce qu'il n'y a peut-être pas six mois qu'ils ont appris eux-mêmes les noms de Diderot et du baron d'Holbach ces messieurs vont parler longuement de ton ignorance ; oublie donc bien vite toutes ces fraudes pieuses avec lesquelles ces bonnes religieuses cherchaient à étouffer ton esprit, qui leur faisait peur. Ainsi ne te décourage point, les deux fois que je me suis montré à ton couvent, madame d'Aché, la supérieure, m'a dit, en propres termes, que tu avais un esprit *qui les faisait frémir*.

Delangle ajoutait cette phrase parce qu'il voyait sa sœur sur le point de fondre en larmes.

– Deux fois la semaine, sans en rien dire à personne qu'à monsieur Boissaux, poursuivit-il, tu iras à Paris prendre des leçons d'histoire, je te chercherai une maîtresse qui te racontera tout ce qui est arrivé depuis cent ans ; c'est là le plus essentiel à savoir en société, on y fait sans cesse

allusion à ces choses récentes. Pour te débarrasser des sottises du couvent, ne te couche jamais sans avoir lu une ou deux lettres de ce Voltaire, ou de ce Diderot, qui ne fut point pendu comme Cartouche et Mandrin.

Et malgré lui, Delangle quitta sa sœur en riant.

Valentine resta fort pensive toute la soirée ; au noble couvent de ***, son esprit avait été soigneusement appauvri par la lecture de ces livres d'éducation que vante la *Quotidienne* et où Napoléon est appelé *M. de Buonaparte*. On aura quelque peine à nous croire, si nous ajoutons qu'elle n'était pas bien sûre que M. le *marquis de Buonaparte* n'avait pas été, à une certaine époque de sa vie, l'un des généraux de Louis XVIII.

Par bonheur, une des religieuses, dont la famille était obscure et fort pauvre, et qui, ne rachetant ce malheur par aucune hypocrisie, était très méprisée de toutes les autres, avait pris en pitié et par conséquent en affection la jeune Valentine.

Elle la voyait hébéter avec d'autant plus de soin, que tout le couvent retentissait chaque jour

de l'importance de sa dot, qui, selon les religieuses, devait s'élever à six millions. Quel triomphe pour la religion si une fille aussi riche renonçait au monde et consacrait ses millions à bâtir des couvents ! Madame Gerlat, la religieuse pauvre, et, de plus fille d'un meunier, ce que tout le monde savait au couvent, faisait copier tous les lundis par Valentine, un chapitre de la *Philothée* de saint François de Sales ; et, le lendemain, la jeune fille était obligée d'expliquer ce chapitre à la religieuse pauvre comme si celle-ci eût ignoré ce dont il était question dans le livre. Tous Les jeudis Valentine copiait un chapitre de l'*Imitation de Jésus-Christ*, qu'également il fallait expliquer le lendemain. Et la religieuse, à laquelle une vie malheureuse avait appris le vrai sens des mots, ne souffrait dans les explications de la jeune fille, aucune expression vague, aucun mot qui n'expliquât pas nettement la pensée ou le sentiment de l'élève. La religieuse et l'élève eussent été sévèrement punies, si madame la supérieure se fût aperçue de cette manœuvre. Ce qui est prohibé pardessus tout, dans les couvents *bien pensants*, ce sont les *amitiés particulières* :

elles pourraient donner aux âmes quelque *énergie*.

Même, avant cet éclat de rire si cruel, surtout par l'importance que M. Delangle semblait y ajouter, Valentine, entendant parler dans le monde, comme choses reçues, de faits ou d'idées qui eussent fait horreur au couvent, s'était dit qu'il fallait, pour conserver sa foi au milieu du monde, s'imposer la loi de ne jamais penser à certaines choses qu'on y entendait dire.

On va trouver peut-être que nous nous étendons un peu trop sur les ridicules de l'époque actuelle, qui, probablement, seront révoqués en doute dans quelques années ; mais le fait est que Delangle ne put trouver aucune maîtresse d'histoire qui voulût montrer cette science d'après d'autres livres que ceux qui sont loués par la *Quotidienne*.

— Nous n'aurions bientôt plus une seule élève, lui répondirent ces maîtresses, et même notre moralité serait attaquée, si l'on venait à savoir que nous nous servons d'autres livres que ceux qui sont adoptés dans les couvents du *Sacré-*

Cœur.

Enfin Delangle découvrit un vieux prêtre irlandais, le vénérable père Béryl, qui se chargea d'apprendre à madame Boissaux tout ce qui était arrivé en Europe depuis l'an 1700.

Sans mauvaise intention, mais uniquement entraîné par la grossièreté de son caractère, dans le courant de la soirée M. Boissaux fit allusion deux ou trois fois à l'éclat de rire qui avait accueilli l'image de Diderot et d'Holbach partageant le sort de Cartouche et de Mandrin. Le Boissaux avait d'autant plus d'horreur de cette faute qu'il craignait toujours d'en commettre une semblable. Dans le fait, il n'y avait pas deux ans qu'il avait fait connaissance avec ces noms baroques : *Diderot* et *d'Hollach* ; et ce qui augmentait sa terreur, c'est que, au moment du dîner où la science historique de sa femme avait rencontré un écueil si funeste, il croyait que *l'Essai sur les mœurs* était de Rollin. Est-il besoin de dire que, dès le lendemain du dîner, il vint à Paris commander six cents volumes dorés sur tranche, et il voulut absolument rapporter

dans sa voiture, à Viroflay, un magnifique exemplaire de Voltaire ? La reliure de chaque volume coûtait vingt francs. Aussitôt il établit à demeure sur son bureau, au milieu des lettres de commerce et ouvert à la page 150, le premier volume de l'*Essai sur les mœurs*.

Les reproches de son mari firent une révolution dans l'esprit de Valentine. Ce n'était pas une lettre ou deux de Voltaire qu'elle lisait chaque soir, avant d'éteindre ses bougies, mais bien deux ou trois cents pages. À la vérité, bien des choses étaient inintelligibles pour elle. Elle s'en plaignit à Féder, qui lui apporta le *Dictionnaire des étiquettes*, et les *Mémoires de Dangeau*, arrangés par madame de Genlis. La douce Valentine devint enthousiaste des ouvrages de la sèche madame de Genlis, ils lui plaisaient par leurs défauts. Ce n'était pas d'émotions, mais d'instruction positive qu'elle avait besoin.

La grosse joie de Boissaux, l'excellence de son cuisinier, le soin qu'il prenait d'avoir toujours les *primeurs*, la beauté frappante de sa femme, firent qu'on prit l'habitude de venir dîner

à Viroflay en sortant de la Bourse. L'attrait secret et tout-puissant de cette maison, pour les gens à argent, qui y affluaient, c'est que rien n'y était fait pour alarmer les amours-propres. Boissaux, et surtout Delangle, pouvaient compter parmi les plus habiles dans l'art d'acheter un objet quelconque là où il est à bon marché, et de le transporter rapidement là où il est plus cher. Mais, à l'exception de ce grand art de gagner de l'argent, l'ignorance de Boissaux était telle, qu'aucun amour-propre ne pouvait en souffrir. Quant à Valentine, elle se gardait bien de parler en public des choses charmantes qu'elle trouvait tous les jours dans les livres ; elle eût craint de les voir tourner en ridicule par ces êtres dont elle commençait à comprendre la grossièreté. L'étude approfondie qu'elle avait faite autrefois de la *Philothée* et de l'*Imitation* eut cet effet qu'elle comprit et lut avec délices certaines parties de la *Princesse de Clèves*, de la *Marianne* de Marivaux, et de la *Nouvelle Héloïse*. Tous ces livres figuraient avec honneur parmi les volumes dorés sur tranche que journallement on apportait de Paris à Viroflay.

Vivant au milieu de gens à argent, Valentine arriva à cette idée, marquante par sa justice distributive : « Nous payons tous les jours quatre-vingts ou cent francs une loge au spectacle, pour un plaisir souvent assez mélangé d'ennui et qui dure une ou deux heures : et, si j'ai un plaisir quelquefois si vif à lire les beaux volumes de mon mari, à qui le dois-je, si ce n'est à cette bonne religieuse madame Gerlat, qui, au lieu d'hébéter systématiquement mon esprit, me fit étudier au couvent cette sublime *Imitation de Jésus-Christ* et cette charmante *Philothée* de saint François de Sales ? » Le lendemain de cette idée, comme son mari envoyait en courrier à Bordeaux un de ses commis, Valentine demanda cent napoléons à son frère, et le commis fut chargé de demander au parloir la bonne religieuse, madame Gerlat, et de lui remettre ce souvenir, au moyen duquel elle pouvait acquérir de la considération dans le couvent.

Ce mois, pendant lequel Valentine acquit de l'esprit fut délicieux pour elle, et fit époque dans sa vie. Elle entretenait Féder, et sans nulle crainte, de toutes les idées que faisait naître chez

elle la première lecture si délicieuse, pour une femme de son âge, de la *Princesse de Clèves*, de la *Nouvelle Héloïse*, de *Zadig* ; elle avait horreur de tout ce qui était ironique ; elle sympathisait avec transport à l'expression de tous les sentiments tendres. On peut juger de l'état moral de Féder, chargé d'expliquer de telles choses à une âme aussi candide. Sans cesse il était sur le point de se trahir, et ce n'était qu'avec le plus grand effort de volonté qu'il parvenait à ne point dire qu'il aimait. Chaque jour il avait le plaisir d'admirer l'esprit étonnant de Valentine.

Le lecteur se souvient peut-être que, vers la fin de la *Nouvelle Héloïse*, Saint-Preux arrive à Paris et raconte à son amie l'impression que cette grande ville produit sur lui. L'idée que Valentine s'était formée de Paris était fort différente ; Féder admirait la justesse d'esprit avec laquelle elle avait tiré des conséquences du petit nombre de faits qu'elle avait été à même d'observer ; ses erreurs même avaient un charme particulier. Elle ne pouvait concevoir, par exemple, que toutes ces jolies calèches qui parcourent les ombrages du bois de Boulogne ne renferment, pour la plupart,

que des femmes ennuyées. Pour Valentine, elle n'allait presque jamais au bois de Boulogne sans que Féder fût à cheval à quelques pas de sa voiture.

Elle ne pouvait comprendre que l'ennui fût presque l'unique mobile des gens qui sont nés à Paris avec des chevaux dans leur écurie.

– Ces êtres que le vulgaire croit si heureux, ajoutait Féder, s'imaginent avoir les mêmes passions que les autres hommes : l'amour, la haine, l'amitié, etc. ; tandis que leur cœur ne peut plus être ému que par les seules jouissances que procure la vanité. Les passions, à Paris, se sont réfugiées dans les étages supérieurs des maisons et je parierais bien, ajoutait Féder, que, dans cette belle rue du faubourg Saint-Honoré, que vous habitez, jamais une émotion tendre, vive et généreuse n'est descendue plus bas que le troisième étage.

– Ah ! vous nous faites injure ! s'écriait Valentine qui se refusait absolument à admettre des faits aussi tristes.

Quelquefois Féder s'arrêtait tout à coup, il se

reprochait de dire la vérité à une femme aussi jeune : n'était-ce point faire courir des risques à son bonheur ? D'un autre côté, Féder se rendait cette justice, qu'il ne lui disait rien dans le dessein de faciliter les projets que son amour pouvait avoir sur elle. Dans le fait, il n'avait pas de projet ; il ne savait pas résister au plaisir de passer sa vie dans l'intimité la plus sincère avec une jeune femme charmante et qui peut-être l'aimait. Mais lui-même tremblait de s'engager dans une passion, et il n'y a pas de doute que, s'il eût été certain de finir par aimer passionnément Valentine, il eût quitté Paris à l'instant. L'on peut dire avec vérité, pour peindre la situation de son âme, que c'était l'affreux ennui du jour qui aurait suivi le départ qui le retenait à Paris et l'empêchait de raisonner avec sévérité sur les suites probables de sa conduite. « Je ne serai que trop tôt réduit à ne plus la voir. Delangle dira un mot grossier sur mes attentions pour Valentine, et me fera fermer la porte de la maison. Or, une fois que cette petite pensionnaire ne me verra plus, elle ne pensera plus à moi, et, six semaines après notre séparation, elle se souviendra de Féder

comme de toutes ses autres connaissances de Paris. »

Mais il était bien rare que notre héros raisonnât sur sa situation d'une manière aussi profonde ; il était parfaitement d'accord avec lui-même sur la vérité de cette maxime : Il ne faut pas avoir d'amour et faire dépendre tout son bonheur du caprice d'une femme légère. Mais ce qu'il ne voulait pas voir absolument, c'était la conséquence si naturelle de cette vérité : Il fallait partir, si l'on craignait de tomber dans cette situation, si dangereuse pour l'homme qui a un cœur.

Féder usait de toutes les ressources imaginables pour ne pas arriver à une conclusion si terrible. Ainsi, se trouvaient-ils seuls un peu longtemps, il se donnait pour tâche d'examiner cette question : « Est-il bien pour le bonheur de Valentine que je la désabuse de toutes ces fausses idées qui lui sont restées du couvent ? N'est-ce pas comme si je lui donnais les bénéfices d'une vieillese prématurée ? » Féder avait fait tant de folies dans sa première jeunesse, qu'il avait

maintenant un caractère plus prudent que son âge, et il se fût facilement décidé à ne désabuser Valentine que des fausses notions qui pouvaient la conduire, sous ses yeux, à des erreurs désagréables. Mais souvent, au moment où l'action à faire se présentait, Fédér n'avait plus le temps ou l'occasion d'expliquer à sa jeune amie tout ce qu'elle aurait dû savoir pour agir d'une façon convenable. Beaucoup d'explications nécessaires ne pouvaient pas être données avec clarté et sincérité devant des provinciaux aussi encroûtés que MM. Delangle et Boissaux, ils se seraient scandalisés à chaque mot un peu trop sincère. En présence de ces sortes de gens, il ne faut jamais s'écarter du mot officiel, auquel ils sont accoutumés.

Dans son embarras sur la question de savoir s'il fallait toujours dire la vérité à Valentine, Fédér prit le singulier parti de la consulter elle-même. Sans doute, ce parti était le plus agréable pour un homme aussi violemment épris que l'était notre héros, mais il faut avouer qu'il avait quelque chose de puéril : Valentine était sortie du couvent armée de cinq ou six règles générales,

plutôt fausses que vraies, et qu'elle appliquait à tout, avec une intrépidité bien plaisante et charmante aux yeux de Féder ; car cette intrépidité monacale et féroce formait un contraste parfait avec le caractère juste et tendre de Valentine.

– Si je continue à vous dire ces tristes vérités, que toujours vous m'ordonnez de vous dire, je vais vous enlever la partie la plus céleste de votre amabilité, lui disait un jour Féder, si vous n'accompagnez plus l'énonciation hardie d'une maxime atroce de votre sourire enchanteur et de votre empressement à désavouer la maxime dès qu'on vous en a fait voir toute la portée l'on vous dépouille à l'instant d'une supériorité frappante et originale sur toutes les femmes de votre âge.

– Eh bien, si je dois être moins aimable à vos yeux ne me dites pas la vérité ; j'aime mieux dire dans le monde quelque sottise qui fera qu'on se moque de moi.

Féder eut bien de la peine à ne pas prendre sa main et à ne pas la couvrir de baisers ; il se hâta de parler pour se distraire d'une émotion si

dangereuse.

– Toutes les fois que vous adressez la parole à des gens habitant Paris depuis longtemps, s'écria Féder d'un air pédantesque, je vois chez vos interlocuteurs vanité et continuelle attention aux autres, tandis que pour vous défendre, je ne vois chez vous que bonne foi et bienveillance, aussi sincère qu'elle est sans bornes. Vous vous présentez sans armes et la poitrine découverte à des gens prudents avant tout et qui ne descendent dans l'arène qu'après s'être bien assurés qu'ils sont couverts de fer et que leur vanité est invulnérable. Si vous n'étiez pas si jolie, et si, grâce à moi, Monsieur Boissaux ne donnait pas des dîners irréprochables, on vous prêterait des ridicules.

Cette vie était délicieuse en apparence, et l'eût été en effet pour Féder, s'il n'eût eu pour Valentine qu'un simple goût de galanterie, comme il essayait quelquefois de se le faire croire à lui-même ; mais il avait une crainte mortelle de Delangle, et même, plus son cœur était attendri et jouissait avec délices de cette vie si douce,

exempte de la moindre secousse et remplie tout entière par les douceurs de l'amitié la plus tendre, plus son saisissement était profond quand il venait à songer qu'un seul mot d'un être grossier et mettant l'amour-propre de son esprit à tout dire par le mot le plus fort, pouvait renverser tout ce charmant édifice de bonheur. « Il faut faire la conquête de Boissaux, se dit-il, pour cela, il faut lui être utile ; la simplicité de mes propos, mes bonnes manières, déplaisent, j'en suis sûr, à cet être grossier, et qui, de sa vie, n'a jamais adoré que l'argent. Ce n'est donc qu'en présence d'un résultat positif qu'il pourra pardonner ce que mes façons parisiennes ont de choquant pour sa brutale énergie. Hier encore je l'ai vu lorsque ce député de Lille est venu nous joindre à la promenade, dès qu'il ne voit pas un homme qui crie en l'abordant, ou qui lui frappe sur l'épaule en signe d'amitié, il se dit : « Sans doute ce muscadin me méprise. »

En étudiant profondément Boissaux, Féder crut voir que la nomination à la Chambre des pairs, plus ou moins récente, de cinq ou six négociants, troublait son sommeil depuis quelque

temps, et avait fait succéder l'ambition à l'avidité vorace pour l'argent monnayé. Au retour de chez le nouveau pair chapelier, Boissaux ne dit mot de toute la soirée, le lendemain il ordonna que tous les jours ses gens seraient en bas de soie à compter de quatre heures après midi, et il demanda à Féder de lui procurer trois nouveaux domestiques.

VI

Cette dépense, qui eût semblé si sotté à Boissaux un mois après son arrivée à Paris, parut décisive à Féder, qui, depuis plus de quinze jours, observait et doutait. Donner des conseils à un provincial millionnaire est chose si dangereuse ! Mais, d'un autre côté l'idée funeste que Féder voyait chez Delangle était un péril si imminent !

Pour rendre ses conseils moins odieux, Féder résolut de les donner à Boissaux avec un ton grossier.

Comme un enrichi n'est pas homme à laisser perdre la plus petite jouissance de vanité, un jour Boissaux faisait admirer à Féder quatre-vingts nouveaux volumes, bien dorés sur tranche, qui venaient de lui arriver de Paris.

– Erreur, lui dit Féder, avec un regard terrible, erreur, déplorable erreur ! En jetant votre argent pour acheter ces livres, vous détruisez comme à plaisir la position que je voulais vous faire.

– Que voulez-vous dire ? interrompit Boissaux avec humeur.

– Je veux dire que vous détruisez le caractère que je voulais vous donner ! Un homme tel que vous, possesseur de votre fortune, eût pu être cité dans le monde, vous ne le voulez pas. Vous jetez par terre l'échelle qui pouvait vous faire arriver au sommet de l'édifice social. Dieu ! que vous ignorez de choses !

– Je ne me croyais pas pourtant si ignorant, reprit Boissaux avec une colère contenue.

Et, revenant à son geste habituel quand il voulait se rassurer contre quelque inconvénient, il

plongea sa main droite dans la poche de son gilet, remplie de napoléons ; il en prit une poignée, l'agita avec force dans sa main, puis les laissa retomber dans la poche, puis de nouveau les saisit violemment : c'était à la lettre manier de l'or.

– D'abord, vous achetez des livres ! Mais savez-vous qu'un livre est un instrument fatal, une épée à deux tranchants, dont il faut se méfier ?

– Qui ignore qu'il y a de mauvais livres ? s'écria Boissaux avec le ton du dédain le plus amer.

C'était sa façon d'exprimer les angoisses que donnait à sa vanité un conseil aussi direct.

– Non, vous ne savez pas tout ce qu'il y a dans ces maudits livres, reprit Féder avec une énergie de mauvais ton toujours croissante ; c'est le diable à confesser. Tout homme qui n'a pas eu le goût de la levure dès l'âge de dix ans ne saura jamais tout ce qu'il y a dans les livres. Or la moindre erreur sur leur contenu vous expose à un ridicule amer et qui s'attache à vous, le simple oubli d'une date suffit pour exciter le rire de toute

une table.

Ici Boissaux, devenu plus attentif, tira de la poche de son gilet sa main pleine de napoléons, et ne l'y replongea plus ; c'était chez lui le signe de l'attention, allant jusqu'à l'inquiétude.

– Je sais que votre imagination puissante aime le merveilleux ; eh bien, le merveilleux va me servir à vous peindre tout votre danger. Je suppose un magicien auquel vous remettrez dix billets de mille francs, et qui en revanche, vous donnera la connaissance parfaite de tout ce qu'il y a dans les œuvres de Voltaire et de Rousseau, et même dans tous ces autres livres que vous avez achetés avec la prodigalité qui vous distingue ; dis que vous ne devriez pas faire ce marché ; ce serait un marché de dupe. Pour vous avancer dans ce monde de Paris et pour faire de belles affaires, de la bienveillance de qui avez-vous besoin ? De la bienveillance des gens à argent, des gros capitalistes, des receveurs généraux. Si vous voulez aller plus loin et vous lancer dans la Chambre des pairs, il vous faut la bienveillance du gouvernement.

Ici l'attention de Boissaux redoubla ; il prit l'air morne et la bouche de brochet, c'est-à-dire, à coins rabaissés du marchand qui perd. Au mot de gouvernement, il craignit que Féder n'eût deviné sa jeune ambition.

– Eh bien, l'homme à argent que vos magnifiques dîners attirent à Viroflay, et qui voit ces damnés livres dont vous faites parade, a peur que vous ne les connaissiez mieux que lui, et se met en défiance. Quant au gouvernement, n'est-il pas évident que tout homme qui a des idées ou qui y prétend peut être tourné à l'opposition par le premier bavard effronté qui l'empoignera ? Donc l'homme à idées ne va pas au gouvernement. Votre propre dignité seule devrait vous engager à renvoyer ces livres au libraire ; il faut que chez vous il n'y ait pas un volume ; autrement vous vous exposez au ridicule. Si vous étalez des livres, vous estimez le genre d'esprit des gens qui lisent, et vous êtes obligé de faire semblant d'avoir lu ; on fera de certaines allusions, et vous serez obligé de faire la mine de l'homme qui comprend ; quoi de plus dangereux ? Méprisez les livres ouvertement, et

vous êtes inattaquable de ce côté. Quelque étourneau vient-il à vous parler des livres jacobins de Rousseau et de Voltaire, répondez, avec la hauteur qui convient à votre position : « Moi, je gagne de l'argent le matin, et la soirée je la donne à mes plaisirs. » Les plaisirs sont quelque chose de réel et qu'à Paris tout le monde voit, et que le seul homme riche peut se donner. Voilà la grande différence qui existe entre Paris et Bordeaux. Le rendez-vous de tout ce qu'il y a d'agissant et de brillant à Paris, c'est le boulevard. Or comment voulez-vous que le public du boulevard n'ait pas de considération pour l'homme qu'il voit arriver à six heures (du soir) au Café de Paris, dans une voiture magnifique, et que bientôt il voit assis à table, près d'une fenêtre, entouré de seaux de glace où se frappent des bouteilles de champagne ? Je ne vous parle que des moyens les plus vulgaires d'acquérir de la considération et de vous placer sur la liste que le gouvernement parcourt des yeux lorsqu'il a résolu de placer deux ou trois négociants dans une nouvelle fournée de pairs. Je sais qu'un homme comme vous changera tous les

ans la calèche qui le conduit au bois de Boulogne. Si vous paraissez aux courses de Chantilly, vous monterez un cheval qui a un nom dans le monde, et vous parierez cent louis en faveur du cheval coureur que tous les amateurs semblent abandonner. Dites au plus grand savant de Paris de faire toutes ces choses-là et bien d'autres, il ne peut. Par exemple, vous donnez à dîner dans la première primeur de toutes choses, au mois de février, l'idée vous vient d'avoir des petits pois sur votre table ; vous envoyez un billet de cinq cents francs au marché. Or tout le monde voit ces petits pois sur votre table, l'envie qu'un homme tel que vous inspire naturellement, dans ce siècle jacobin, n'a pas la ressource de nier. Tandis que le premier venu qui n'aime pas un savant, un homme d'Académie, dira fort bien : « J'ai lu ses ouvrages, et il m'ennuie. » Or, à Paris, depuis que l'on y voit tant de journaux, il faut trouver dès le matin, de quoi les remplir et vous voyez que l'on met tout en discussion. Je défie bien votre plus grand ennemi de nier votre plat de petits pois coûtant cent écus. Vous possédez un avantage bien rare ; il n'y a pas cinq cents personnes, dans

tout Paris, qui puissent vous le disputer : vous pouvez ajouter à chacun de vos dîners pour cinq cents francs, pour mille francs, pour quinze cents francs de primeurs et vous achetez des livres, et vous donnez dans les reliures chères, afin de montrer à tous que vous aimez les livres, et vous ne connaissez pas les livres, et le moindre petit avocat peut prendre le pas sur vous, et, si vous regimbez, vous engager dans une discussion où il a tous les avantages, où il est le grand homme, et vous le petit garçon ! Tandis que, si vous étiez resté fidèle au culte des *jouissances physiques*, dans tout Paris vous n'aviez pas plus de cinq cents rivaux et tout le monde vous voyait jouir de ces plaisirs que tout le monde désire et que personne ne peut nier. Quand vous aurez dépensé deux mille francs pour un dîner de douze personnes, que peuvent dire l'envie et la méchanceté ? Ce fameux monsieur Boissaux, le premier négociant de Bordeaux, mène un train qui ne durera pas, il se ruine, etc. Mais l'envie et la méchanceté ne peuvent pas nier votre dîner de deux mille francs. Vous avez acheté les œuvres de Rousseau et de Voltaire, bien plus vous avez

l'imprudence d'avoir un des volumes de ces gens-là ouvert sur votre bureau, le premier venu qui entre va vous dire : « Cette page que vous lisez est absurde » ; ou bien, si vous la trouvez mauvaise, il va vous soutenir qu'elle est sublime. Si vous évitez la discussion, vous avez l'air d'un homme qui ne comprend pas ce qu'il lit, ou, mieux encore, qui tient un volume ouvert sur son bureau et qui ne lit pas du tout. Supposons que deux ou trois personnes surviennent, je vous connais, vous êtes plein d'audace et de bravoure, vous ne voulez pas avoir l'air de céder à un petit cuistre qui n'a peut-être pas mille écus de rente. Vous avez sans doute, un tout autre esprit que lui, mais il a lu vingt fois peut-être, le passage de Rousseau qui est là ouvert sur votre bureau ; ce petit cuistre a de la mémoire à défaut de jugement ; il a lu dix articles de journaux sur cet ouvrage de Jean-Jacques, et il s'en souvient. Dans une des mille réponses que vous êtes obligé de lui faire, vous prenez un mot pour un autre, et, par exemple vous attribuez à Rousseau un pamphlet antireligieux qui est l'ouvrage de Voltaire. L'interlocuteur vous répond par une

plaisanterie piquante ; ce mot méchant ne se sépare plus de votre nom, le petit cuistre et ses amis vont le répétant partout, et vous voilà comme un arbre vert dont on a cassé le bouquet ; vous ne pouvez plus vous élever ; toutes les fois qu'on cite votre nom, il se trouve un sot dans un coin du salon, pour s'écrier : « Ah ! c'est ce bon négociant qui prend Rousseau pour Voltaire, qui croit que *l'Homme aux quarante écus* est de l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*. »

Cette image éloquente de Féder fit tant de peur à Boissaux, que machinalement il s'élança sur le volume de Voltaire qui était ouvert sur son bureau et le jeta sur un fauteuil éloigné.

– Quel mal voulez-vous que ce petit bavard dise de votre dîner de douze personnes qui vous a coûté deux mille francs ? Un de vos amis s'écriera : « Il en parle par envie ; ce pauvre diable a-t-il jamais vu un tel dîner, autrement que par le trou de la serrure ? » Le gouvernement est attaqué par la tourbe des avocats, en achetant Rousseau et Voltaire, vous vous enrôlez dans le parti des bavards et des mécontents, homme des

jouissances physiques, vous faites corps avec les gens riches, vous épousez leurs intérêts ; ils en sont sûrs et le gouvernement aussi est sûr de vous : l'homme qui donne des dîners de deux mille francs a peur de la populace.

À ces mots, Féder consulta sa montre, et partit comme un trait, il prétendit avoir oublié une affaire. Par cette disparition, la vanité de Boissaux était à l'aise ; toute l'attention du gros marchand n'était plus tournée à chercher quelque objection plausible aux faits avancés par Féder ; elle fut laissée tout entière à l'examen de la vérité des choses dites par le jeune peintre.

Féder raconta fidèlement à Valentine tout ce qu'il avait dit contre les livres et en faveur du culte des jouissances physiques.

– Si monsieur Boissaux, ajoutait-il, donne des dîners suivant les programmes que je lui indiquerai, il pourra dépenser cinquante billets de mille francs, mais aussi en moins de six mois, il sera connu à l'Opéra et sur le boulevard, et la vanité se chargera de lui procurer des jouissances telles, qu'il rira au nez de Delangle lorsque celui-

ci viendra lui dire : « Mais ne voyez-vous pas que Féder est amoureux de Valentine ? »

C'est sur ce ton que se parlaient les deux amants. Notre héros avait accoutumé madame Boissaux à ce langage. Il est vrai que jamais Féder n'ajoutait : « Oui, je vous aime avec passion, vous avez changé ma vie, ne serez-vous jamais sensible à tant d'amour, etc., etc. » Jamais une seule parole dans ce sens ne lui était échappée ; mais en lui tout parlait d'amour, excepté ses paroles, et Valentine lui donnait très bien des rendez-vous ; c'est-à-dire qu'elle lui indiquait, avec une exactitude scrupuleuse, le moment où elle arriverait de Viroflay au bois de Boulogne. C'était là que nos jeunes amis se voyaient les jours où Féder n'allait pas à Viroflay. C'était lui qui avait donné à Boissaux le cocher et les valets de pied qui montaient derrière la voiture. Lorsque Féder se fut bien assuré que ces domestiques n'étaient pas gens à dire des paroles inutiles, peu à peu, sous prétexte de faire faire de l'exercice à son cheval, il prit l'habitude d'aller au-devant de madame Boissaux jusqu'au pont de Neuilly, et jamais il ne paraissait auprès

d'elle dans le bois de Boulogne. Il disait tout à Valentine, excepté ces précautions, qui auraient alarmé cette âme naïve.

Pendant plusieurs jours Boissaux n'aborda point le sujet des livres. Enfin, comme il ne comprenait pas dans toute leur étendue, les conseils donnés par Féder il revint sur ce sujet. Il est vrai qu'il parla absolument comme si c'était lui, Boissaux, qui cherchait à convaincre Féder que l'on ne devait pas voir de livres dans la maison d'un homme qui prétendait à être admis dans la bonne compagnie. Féder fut au comble du bonheur de voir la tournure que prenait cette affaire, et toute son adresse fut employée à éloigner des longues conversations qu'il avait avec Boissaux les moindres mots qui eussent eu l'air de revendiquer pour lui la paternité de cette idée sublime, de faire succéder aux volumes richement reliés les primeurs les plus chères.

Boissaux s'était attribué, aux yeux de sa femme, tout l'honneur de ce grand changement.

– Jamais de la vie les gens qui viennent dîner chez vous ne diront le soir, à leur retour à Paris :

« Ce Boissaux possède un Voltaire dont la reliure ferait honneur à la bibliothèque de l'Anglais le plus riche. » Mais ils diront fort bien dans la saison des primeurs : « Les petits pois que nous avons eus aujourd'hui chez Boissaux étaient déjà bien formés et pleins de goût. »

Qui l'eût dit à Féder quelques mois auparavant, lorsque la voix forte de M. Boissaux lui faisait mal aux nerfs ? Dès onze heures du matin, il allait au lever de M. de Cussi, pour obtenir une audience d'un quart d'heure, et discuter avec ce grand artiste le menu d'un dîner que Boissaux devait donner trois jours après. Nous devons faire un aveu bien plus pénible : plusieurs fois Féder se leva à six heures du matin et courut à la halle, après avoir pris dans son cabriolet un cuisinier émérite qui, sous sa direction, achetait pour les dîners de Viroflay ces plats que l'on peut dire uniques.

Durant plusieurs mois, Féder fit des miracles en ce genre. Boissaux ne se plaignait jamais de la dépense ridicule qu'il faisait pour ces dîners, et cependant leur gloire ne marchait qu'à pas de

tortue. Il était rouge comme un coq quand il faisait les honneurs d'un plat cher ; sa vanité était tellement folle de joie et cette joie était tellement repoussante, que tout le monde semblait se donner le mot pour ne pas parler du plat admirable, qui eût illustré tout autre dîner.

À toutes les grâces de l'esprit que vous lui connaissez le Boissaux joignait ces désagréments physiques qui dénoncent le manque d'une première éducation : il faisait des scènes à ses domestiques au milieu du dîner : il rappelait, en les grondant, le prix d'achat des plats rares qu'il offrait à ses hôtes, il avait soin de se servir toujours à deux reprises. Enfin, ce que je ne sais comment exprimer, il mâchait pesamment et en faisant avec la bouche un bruit tel qu'on l'entendait de l'autre bout de la table. Ces petits inconvénients d'une opulence encore trop récente étaient de véritables bonnes fortunes pour la grosse vanité des financiers, qui dévoraient, sans les admirer, ces dîners dont le menu pouvait passer souvent pour le chef-d'œuvre d'un grand artiste.

Au lieu de parler des mets admirables qui leur avaient été servis et de l'ordre ingénieux et fait pour animer l'appétit dans lequel ils étaient présentés, les hôtes grossiers de l'homme riche de Viroflay ne citaient, dans leur conversation du soir, que les traits de sottise provinciale échappés à leur amphitryon.

Féder, désespéré du peu de gloire qu'acquerrait le Boissaux, tout en faisant une dépense énorme, fut obligé d'avoir recours à une démarche bien dangereuse : il conduisit dans la loge à l'Opéra, et ensuite fit inviter aux dîners de Viroflay quelques-uns de ces gourmands distingués qui font métier de dîner chez les autres ; mais la moralité de ces messieurs n'est pas toujours à la hauteur de la finesse de leur tarif gastronomique.

Dès le second dîner auquel ces messieurs assistèrent la gloire de Boissaux éclata dans tout Paris ; ce fut un effet surprenant et propre à rappeler celui de certaine décoration de l'Opéra. Par bonheur, Boissaux se trouva sur le passage de sa gloire ; il en fut étonné, ravi, transporté à un tel point, qu'il adressa à Féder des paroles qui

ressembloient au langage de l'amitié. Enfin notre pauvre héros fut payé de tant de soins, et il put espérer d'être au moins pour quelque temps à l'abri d'un propos méchant de la part de Delangle. Par bonheur, celui-ci était engagé dans de belles opérations sur les sucres, qui lui prenaient tout son temps. Comme, sous aucun prétexte, Féder n'avait voulu recevoir de paiement pour le portrait de madame Boissaux, non plus que pour ceux de Delangle et de Boissaux dont ensuite il s'était occupé, Delangle avait voulu absolument donner dans l'opération avantageuse des sucres une part absolument égale à celle qu'il réservait à son beau-frère Boissaux, et Féder l'avait acceptée avec ravissement ; il lui importait beaucoup d'être un peu homme d'argent, et non pas un simple peintre, aux yeux de tous les hommes à argent qui, désormais, formaient la société de madame Boissaux.

Entraîné par les développements gastronomiques de notre histoire, nous avons oublié de faire mention, en son temps, du divorce éclatant que Boissaux avait fait avec ces livres si imprudemment achetés, et qui lui auraient fait

faire fausse route sans les sages avis de notre héros.

À l'un de ces admirables dîners, dignes de tant de gloire et qui en avaient encore si peu par le triste effet des grâces négatives du maître de la maison, et de l'effroyable et trop visible vanité avec laquelle il faisait les honneurs de ces plats chers, M. Boissaux, arrivé au dessert, dit un mot à son valet de chambre, et, un instant après, élevant la voix, dit à ses hôtes :

– Je ne veux plus de livres ; ils m'embêtent, je viens de faire transporter dans l'antichambre quelques centaines de volumes qui n'ont de bon que la reliure. Qui est-ce qui en veut ? Je vous engage, Messieurs, à en emporter dans vos voitures. Depuis trois mois que je les ai, du diable si j'en ai lu trois pages ; cela ressemble beaucoup à un discours d'un de nos *libéraux* de la Chambre, lesquels tendent, tout doucement, à nous ramener aux douceurs de 1793. Dieu me préserve de m'embarquer dans tous ces raisonnements de va-nu-pieds et de jacobins ! Mais hier, au moment de la Bourse, c'est-à-dire

au moment, pour moi, qui pars de Viroflay à une heure, et qui ne tiens pas excessivement à crever mes chevaux je me suis laissé aller à écouter les bavardages d'un diable de relieur qui me rapportait les œuvres de M. de Florian, premier gentilhomme de M. le duc de Penthièvre, celui-là ne doit pas être un jacobin quoique contemporain de Voltaire ; mais, à vrai dire, je n'en ai pas lu une seule ligne ; si je vous le recommande, c'est uniquement parce que la reliure de chaque volume me revient à seize francs. Mais enfin, par l'effet de ce diable de livre, je ne suis arrivé à la Bourse qu'à deux heures moins un quart, et je n'y ai plus trouvé les gens à qui je voulais parler. Les livres me sont inutiles à moi qui déteste les Jacobins et qui ne lis jamais. Je ne veux pas qu'il en reste un seul à la maison, et ce soir j'enverrai à notre respectable curé pour qu'il les vende au profit des pauvres, ceux de ces livres que vous n'aurez pas emportés.

À peine ce discours fini les convives se levèrent de table et se ruèrent sur les livres : les reliures étaient si belles, qu'il ne resta pas un volume ; mais Féder sut le lendemain que pas un

des convives n'avait eu un ouvrage complet : dans leur ardeur de pillage, chacun avait envoyé à sa voiture les premiers volumes sur lesquels il avait mis la main.

Cette scène, toute de l'invention de Boissaux, lui fit beaucoup d'honneur dans l'esprit de Féder. « Réellement, se dit-il, l'envie désordonnée d'être pair de France donne quelque esprit à cet homme ; que ne peut-elle aussi lui donner des manières un peu supportables ! »

Féder fut aidé par le hasard, ce qui tendrait à prouver que dans les positions difficiles il faut agir. Delangle avait bien appelé à Paris son beau-frère Boissaux, il l'avait présenté à ses amis, il l'avait mis dans plusieurs affaires assez importantes, mais sous la condition tacite que toujours Boissaux resterait au second rang. L'éclat qui, tout à coup, environna les dîners de Viroflay vint porter une altération profonde dans les relations des deux beaux-frères. Autrefois Delangle rendait hommage volontiers au génie qu'avait Boissaux pour inventer les spéculations dans des places et avec des prix courants qui ne

semblaient offrir aucune ressource. Boissaux avait un second talent ; à force d'y rêver, il savait tirer de l'argent de certaines spéculations qui se présentaient sous l'aspect le moins avantageux.

Mais Delangle avait toujours pensé que dans un salon il devait l'emporter infiniment sur son beau-frère, qui pouvait passer pour un modèle accompli de toutes les inélégances. Pour comble de malheur, Boissaux, qui en tout, était parfaitement dissimulé, ne pouvait cacher la joie la plus ridicule dès que sa vanité obtenait le moindre succès. Delangle s'était confié à tous ces désavantages de l'ami intime qui devenait son rival. Il fut loin de s'inquiéter d'abord de l'excellence des dîners de Viroflay ; rien n'était comparable à la figure rouge et à la voix tremblotante de bonheur avec laquelle Boissaux faisait les honneurs d'un plat de primeur, d'un prix un peu extraordinaire ; mais, quand Féder se fut décidé à introduire quelques parasites du grand monde aux excellents dîners de Viroflay, quand, subitement, la gloire de ces dîners éclata, Delangle fut piqué au vif ; plusieurs fois il se moqua, avec ses voisins de table, des façons

singulières avec lesquelles Boissaux faisait les honneurs de ses dîners, et Féder fut assez heureux pour faire remarquer à Boissaux cette trahison du cher beau-frère. Un jour ces deux êtres, dont la colère était fatale à exciter, se prirent presque de querelle au milieu d'un dîner. Delangle prétendit d'abord, d'un ton plaisant, qu'un des plats principaux ne valait rien. Boissaux prit feu pour la défense de son plat, et, sous prétexte de l'amitié intime, les propos piquants allèrent bien loin. L'un des convives, compatriote des deux antagonistes, et arrivé à Paris seulement depuis peu de jours, s'écria naïvement et d'une voix à faire retentir la salle à manger :

– L'ami Delangle est jaloux des dîners donnés par le cher beau-frère.

Cette remarque ingénue arrivait tellement à propos, qu'elle fit éclater de rire tous les dîneurs.

– Eh bien, oui, morbleu, je suis jaloux ! s'écria Delangle tremblant de colère et pouvant à peine se contenir, je n'ai pas un *chez moi* comme Boissaux, je n'ai pas un bon ami pour me donner des conseils ; mais je vous invite tous à dîner au

Rocher de Cancale, pour mardi prochain, si le jour vous convient, et je vous donnerai un dîner *autrement torché* que celui-ci.

Le dîner fut donné, et fut trouvé décidément inférieur à ceux de Viroflay. Ce n'est pas une petite chose que de donner un dîner vraiment bon, même à Paris, la volonté de prodiguer l'argent ne suffit point, et un dîner peut manquer même dans les meilleurs établissements culinaires. Par exemple, au dîner de Delangle, une odeur de friture fort désagréable se répandit dans la salle du festin dès le second service, et, malgré toute la bonne volonté possible, madame Boissaux fut obligée de demander la permission de prendre l'air pendant quelques instants. Lorsqu'ils la virent sortir, la plupart des convives quoique fort accoutumés à toutes les odeurs que l'on sent au cabaret, déclarèrent que l'odeur de friture les incommodait fortement, et la fin de ce dîner ressembla à une déroute. Delangle était furieux. Boissaux eut, de lui-même, l'idée de faire semblant de prendre pitié de son malheur.

Au moment où l'on se levait de table,

Boissaux annonça à la société que la baraque qu'il avait louée à Viroflay menaçait de tomber sur la tête des personnes qui lui faisaient l'honneur de venir chez lui qu'ainsi, *pour cause de réparations*, le dîner du jeudi suivant était suspendu ; mais qu'il les attendait tous pour le second jeudi à six heures bien précises.

Boissaux profita de ce peu de jours pour faire bâtir à la hâte une seconde salle à manger. Il dissimula assez heureusement l'existence de cette salle, et la surprise des invités fut complète, lorsque, arrivé au moment où l'on allait servir les fruits, Boissaux s'écria :

– Messieurs, passons dans une salle à manger absolument semblable à celle-ci ; que chacun prenne la place correspondante à celle qu'il a ici, j'ai fait bâtir cette salle, Messieurs, pour que vous ne soyez pas incommodés par l'odeur des viandes.

Ce mot fut un coup de poignard pour Delangle, et la construction de cette salle mit un tel fond d'aigreur entre les deux beaux-frères, que Fédér en vint à penser que si Delangle disait à

Boissaux : « Sais-tu à quoi tu dois attribuer toutes les attentions de Féder ? Il fait la cour à ta femme », celui-ci n'ajouterait pas foi à ce propos qu'il regarderait comme ayant pour but de le brouiller avec l'homme auquel il devait ses succès à Paris.

VII

Un jour de grand dîner à Viroflay, vers la fin du repas, un convive qui venait pour la seconde fois dans la maison Boissaux, et qui n'en connaissait pas les êtres dit en parlant des nouvelles de Paris, d'où il arrivait :

– Ce matin il y a eu un duel : c'est un jeune homme habitué de l'Opéra qui a été tué ; un fort joli garçon, ma foi ; mais toujours triste comme s'il eût prévu son sort, un monsieur Féder.

Un voisin du convive qui parlait ainsi lui saisit le bras avec vivacité, et, se penchant vers lui, lui adressa quelques mots à voix basse. Ni Boissaux

ni Delangle n'avaient entendu la nouvelle, mais madame Boissaux n'en avait pas perdu une seule parole ; elle se sentit mourir ; elle se retint à la table pour ne pas tomber ; puis, en regardant tout autour d'elle pour voir si personne ne s'était aperçu de son mouvement : « Il y a, se dit-elle, vingt-cinq ou trente personnes ici ! à quelle scène je vais donner lieu ! et que dira-t-on demain ? » L'horreur de la scène qu'elle prévoyait lui donna du courage, et, prenant son mouchoir, qu'elle approcha de sa figure, elle fit signe à son mari qu'elle avait un saignement de nez, accident auquel elle était assez sujette. M. Boissaux dit un mot pour expliquer la sortie de la maîtresse de la maison, et personne ne fit autrement attention à son départ.

Elle passa dans sa chambre ; là, les sanglots éclatèrent.

« Si je m'asseois, se dit-elle, jamais je ne pourrai me relever. Cette maison est si petite et ces gens-là sont si grossiers ! ils sont capables, après dîner, de venir jusqu'ici... Ah ! il faut partir pour Paris, dès ce soir, et demain pour Bordeaux ;

c'est le seul moyen de sauver ma réputation. »

Cette pauvre femme fondait en larmes, mais elle n'avait plus la force de se tenir debout ; il lui fallut plus d'une demi-heure pour gagner, en s'appuyant sur les meubles, une serre chaude qui était à côté de la chambre à coucher. En s'appuyant sur les caisses de quelques orangers que le froid de l'hiver précédent avait tués et que l'on n'avait point encore remplacés, elle parvint jusqu'au fond de la serre, elle se cacha derrière une sorte de jonc d'Amérique qui avait six pieds de haut et une centaine de tiges. Là, pour la première fois, elle osa se dire : « Il est mort ! jamais mes yeux ne le reverront ! » Elle voulut s'appuyer sur la caisse du jonc américain ; mais elle n'eut pas la force de s'y retenir, elle tomba tout à fait étendue par terre, et ce fut à cette position qu'elle dut de n'être pas vue par son mari, qui, inquiet de son absence, vint la chercher quelques minutes plus tard.

Lorsqu'elle revint à elle-même, elle avait oublié la nouvelle qu'elle venait d'apprendre ; elle fut fort étonnée de se trouver couchée dans la

poussière. Puis, tout à coup, l'affreuse vérité lui revint, elle se figura son mari venant l'interroger et suivi bientôt après de cinq ou six personnages qui, parmi les dîneurs, se trouvaient de sa connaissance la plus intime. « Que faire, que devenir ? s'écriait la malheureuse femme en fondant en larmes. Tous connaissent maintenant la fatale nouvelle, comment expliquer d'une façon à peu près raisonnable la situation dans laquelle je me trouve ? Dans dix minutes d'ici, je serai aussi déshonorée que je suis malheureuse. Qui, au monde, voudra croire qu'il n'y avait entre nous que de la simple amitié ? Et moi-même, je croyais encore, il y a huit jours, n'avoir que de l'amitié pour Féder. »

En s'entendant elle-même prononcer ce nom, ses sanglots redoublèrent ; ils étaient tellement forts et rapprochés, qu'elle fut sur le point de perdre tout à fait la respiration. « Eh ! que m'importe ce qu'on dira de moi ? Je suis à tout jamais au comble du malheur ; c'est mon pauvre mari que je plains, est-ce sa faute, s'il n'a pu m'inspirer ce sentiment de bonheur divin, cette sensation électrique, qui me saisissait de la tête

aux pieds, rien qu'en voyant entrer Féder ? »

Valentine, qui était parvenue à s'asseoir dans la poussière, la tête appuyée contre un grand vase, resta ainsi plus d'une grande demi-heure, les yeux fermés et à peu près évanouie. De temps à autre, une larme coulait lentement le long de sa joue ; elle prononçait à demi ces mots : « Je ne le verrai plus ! » Enfin elle se dit : « Mon premier devoir est de sauver l'honneur de mon mari ; il faut demander la voiture, et me rendre à Paris sans que personne me voie... Si un seul de ces êtres qui étaient là à dîner m'aperçoit dans l'état où je suis, mon pauvre mari est à jamais déshonoré. »

Valentine commençait à entrevoir cette idée dans toute son horreur, mais les forces lui manquaient entièrement pour aller appeler le cocher, elle voulait absolument n'être vue que de cet homme. Il était fort âgé, il était envoyé par le loueur, qui fournissait à son mari une voiture de remise. « En faisant donner de l'argent à cet homme, ou même en faisant parler à son maître, je pourrai ne le jamais revoir, se dit-elle, et peut-

être s'il ne revient pas demain, il ignorera à jamais l'affreux événement, tandis que, si un seul de mes domestiques me voit, je suis une femme perdue. »

Cette idée inspira à Valentine un effort désespéré ; en se retenant au coin d'une caisse d'oranger, elle parvint à se mettre debout. Puis, après des efforts inimaginables, elle alla prendre dans sa chambre un châle, qu'elle jeta sur sa tête, comme si elle eût eu froid. « Je dirai au cocher que j'ai été saisie d'un frisson et d'un accès de fièvre, et que pour ne pas inquiéter mon mari, je veux, sur-le-champ, retourner à Paris. »

Pour gagner la remise sans entrer dans l'intérieur de la maison, Valentine qui avait repassé dans la serre chaude, ouvrit une des portes-fenêtres qui donnaient sur le jardin ; mais l'effort nécessaire pour ouvrir la persienne avait presque entièrement épuisé ses forces ; elle était immobile sur le seuil de cette porte-fenêtre, elle entendit marcher doucement et comme avec précaution, tout auprès d'elle. Sa frayeur fut extrême ; elle se cachait la figure avec les mains

et rentrait dans la serre, lorsque l'homme qui s'avancait le long du mur se trouva vis-à-vis la fenêtre. La voyant ouverte, cet homme eut l'audace d'entrer. Écartant un peu les mains qui lui couvraient la figure, Valentine regarda avec colère quel pouvait être cet indiscret : c'était Féder.

– Ô mon unique ami ! s'écria-t-elle en se jetant dans ses bras, vous n'êtes donc pas mort !

(Ici, peut-être, devrait s'arrêter cette nouvelle.)

Surpris et enchanté de cet accueil, Féder oublia entièrement la prudence à laquelle tant de fois il s'était promis de rester fidèle, il couvrit de baisers cette figure charmante. Peu à peu il remarqua l'extrême émotion de Valentine ; son visage était couvert de larmes, mais Féder, cet être si sage jusqu'ici, avait perdu tout empire sur lui-même ; il essuyait ces larmes avec ses lèvres. Il faut avouer que la manière d'être de Valentine n'était pas de nature à le rappeler à la raison, elle s'abandonnait à ses caresses, elle le serrait contre son sein avec des mouvements convulsifs, et nous ne savons comment faire pour avouer, avec

décence, que deux ou trois fois elle lui rendit ses baisers.

– Tu m’aimes donc ? s’écriait Féder d’une voix entrecoupée.

– Si je t’aime ! répondait Valentine.

Cet étrange dialogue durait déjà depuis plusieurs minutes lorsque tout à coup Valentine eut la conscience de ce qui lui arrivait. Elle fit quelques pas en arrière avec une promptitude étonnante, et un sentiment de surprise, mêlé d’horreur, se peignit dans ses traits.

– Oh ! monsieur Féder, il faut oublier à jamais ce qui vient de se passer.

– Jamais, je vous le jure, jamais aucune parole sortie de ma bouche ne vous rappellera cet instant de bonheur sublime. Puisque je ne puis me soumettre à un effort aussi pénible, ai-je besoin de vous dire que, dans l’avenir comme par le passé, jamais votre nom ne sera prononcé par moi ?

– Je meurs de honte en vous regardant, soyez assez bon pour me laisser un instant de solitude.

Féder s'éloignait avec toutes les apparences du respect le plus profond.

– Mais vous devez me croire folle ! s'écria Valentine en se rapprochant de la fenêtre.

Féder, de son côté, fit aussi quelques pas et se trouva fort près de Valentine.

– On venait de m'apprendre votre mort, dit celle-ci, vous aviez été tué en duel, et le moment qui nous sépare d'un ami véritable est toujours, comme vous le savez, accompagné d'un trouble extrême... dont nous ne sommes pas responsables... Il serait injuste de nous accuser.

Valentine cherchait à s'excuser ; le contraste était frappant entre le ton de voix presque officiel qu'elle cherchait à prendre et le son de voix tendre et abandonné dont, un instant auparavant, Féder avait eu le bonheur d'être le témoin et l'objet.

– Vous cherchez à obscurcir le moment le plus heureux de ma vie, lui dit-il en lui prenant la main.

Elle n'eut pas la force de soutenir la feinte

jusqu'au bout.

– Eh bien, allez-vous-en, mon ami, lui répondit-elle sans retirer sa main ; laissez-moi me remettre d'un si grand trouble et d'une si grande folie. Ne m'en reparlez jamais ; mais allez, je n'ai point changé de sentiments. Adieu, je ne veux point faire l'hypocrite avec vous ; mais, au nom du ciel, laissez-moi seule. On m'avait annoncé votre mort ; ne me faites pas repentir, à l'avenir, de vous avoir regretté si follement, quand je croyais ne vous jamais revoir.

Féder obéit en affectant l'apparence du respect le plus profond. Valentine lui sut bien quelque gré de ce respect ; car de vingt endroits du jardin on pouvait les voir. Cependant, au fond, il ne lui plut point, il était, à ses yeux, gâté par un mélange d'hypocrisie, et que devenait-elle si l'hypocrisie se mêlait à la conduite que Féder avait à son égard ?

Il était bien vrai que cet extrême respect était une affectation. Féder savait bien que c'est à l'instant où une femme vient de se compromettre le plus qu'il lui faut faire oublier l'insigne folie

qu'elle vient de commettre en consolant sa vanité et jetant à l'immense voracité de cette habitude de l'âme des femmes les marques de respect les plus exagérées.

Mas l'un des effets les plus doux et les plus singuliers de l'étrange sentiment qui unissait Féder à Valentine, c'est, si l'on peut parler ainsi, de maintenir toujours le bonheur au même niveau dans les deux âmes unies par l'amour.

Féder vit fort bien la nuance de désappointement qui se peignit dans les yeux de Valentine en lui voyant faire ses saluts si respectueux. « Ce mécontentement, se dit-il, va la conduire à une défiance qui lui semblera de la prudence toute simple, demain, peut-être, elle arrivera à me nier que, lorsqu'elle m'a cru mort, il lui est arrivé de m'avouer qu'elle m'aimait avec passion. J'aurai une peine extrême à vaincre cette prudence, au lieu de jouir du bonheur divin que me font espérer ses aveux si passionnés d'il n'y a qu'un instant, je serai obligé de manœuvrer. » Ces réflexions se succédèrent rapidement. « Il faut que je l'inquiète, se dit

Féder, on ne voit les inconvénients d'un bonheur qu'autant qu'on en est sûr. »

Féder se rapprocha de Valentine d'un air assuré et assez froid, en apparence, surtout si on le comparait aux transports si abandonnés qui venaient d'avoir lieu. Féder prit sa main, tandis qu'elle le regardait d'un air indécis et surpris, et il lui dit d'un ton philosophique et froid :

– Je suis plus honnête homme qu'amant, je n'ose vous dire que je vous aime avec passion, de peur que cela ne cesse d'être vrai un jour ; et, sur toutes choses, je ne voudrais pas tromper une amie qui a pour moi des sentiments si sincères. J'ai peut-être tort ; probablement jusqu'ici le hasard n'a pas voulu me faire rencontrer des âmes comme celle de Valentine, mais enfin, à mes yeux, jusqu'à cette heure, j'ai regardé le caractère des femmes comme offrant tant d'inconstance et de légèreté, que je ne me laisse aller à aimer passionnément une femme que lorsqu'elle est toute à moi.

Après ces paroles prononcées du ton de la conviction la plus sincère, Féder salua Valentine

d'un air d'amitié tendre. Elle resta immobile et pensive. Déjà elle ne songeait plus à se reprocher amèrement le moment de folie qui venait de la jeter dans les bras de Féder.

Féder alla rejoindre Boissaux et sa société, et se débarrassa de l'épisode de sa mort en recevant et donnant quelques poignées de main.

– Je savais bien, lui dit Boissaux, que vous n'étiez pas homme à vous laisser tuer ainsi.

L'accueil que lui fit Delangle fut moins amical. Féder raconta qu'en effet un fou, qui se prétendait plaisanté par lui, l'avait attaqué, et qu'il avait fallu avoir un tout petit duel à l'épée, le fou avait reçu une blessure à la poitrine, qui avait calmé son ardeur, et à la suite de cette blessure on lui avait appliqué une sangsue. Le rire qu'excita ce détail mit fin à l'attention désagréable que tous ces hommes à argent, poussés par de bons vins, accordaient aux actions de Féder. Bientôt il put chercher à voir madame Boissaux ; mais son mari lui avait accordé la permission de revenir à Paris, et elle était partie depuis longtemps.

Le lendemain, Féder vint, avec le plus beau sang-froid savoir des nouvelles de l'indisposition de madame Boissaux ; il la trouva dans son salon, gardée par sa femme de chambre et deux ouvrières ; tout le monde était occupé à faire des rideaux. À chaque instant madame Boissaux se levait pour mesurer et couper du calicot ; les regards furent aussi froids que les actions, la conduite de ces deux êtres qui, la veille, dans les bras l'un de l'autre, s'avouaient en pleurant qu'ils s'aimaient, eût bien étonné un observateur superficiel. Valentine s'était juré de ne jamais se retrouver seule avec Féder. D'un autre côté, ce que celui-ci lui avait dit la veille : savoir qu'il ne pouvait aimer avec un certain abandon qu'autant qu'il était sûr d'être aimé, se trouva à peu près exactement vrai.

Quoiqu'il eût à peine vingt-cinq ans, il ne croyait, en aucune façon, aux démonstrations des femmes ; l'aveu le plus gracieux de la passion la plus tendre ne lui inspirait d'autre idée que celle-ci : « On tient à me persuader que l'on m'aime passionnément. » Il avait peur de son âme, il se rappelait toutes les étranges folies qu'il avait

faites pour sa femme, et, en vérité il n'en voyait pas le pourquoi. Le souvenir qui lui était resté n'était autre que celui d'une petite fille d'un caractère fort gai et qui adorait les chiffons venus de Paris. Au surplus, il ne lui restait aucun souvenir distinct et détaillé des sentiments qui l'avaient agité pendant tout le temps qu'il avait été amoureux. Il se voyait seulement accomplissant d'étranges folies ; mais il ne se rappelait plus les raisons qu'il se donnait à lui-même pour les faire.

L'amour lui inspirait donc un sentiment de terreur fort prononcé, et, s'il eût prévu qu'il deviendrait amoureux de Valentine, sans doute il fût parti pour un voyage. Il s'était laissé entraîner à la voir tous les jours d'abord parce qu'elle était remarquablement belle : il y avait certains traits dans sa figure qu'il ne se lassait pas de regarder comme peintre ; par exemple, ce contour des lèvres un peu trop grosses et susceptibles d'exprimer la passion la plus ardente, et qui faisait un étrange contraste avec le contour tout idéal du nez et l'expression chaste et sublime de ses yeux, dont le regard si vif semblait appartenir

à quelque sainte du paradis, au-dessus de toutes les passions.

En second lieu, Féder s'était laissé aller à revenir tous les jours auprès de Valentine parce qu'elle était pour lui une distraction. Auprès d'elle il ne songeait pas aux chagrins que lui donnait la peinture, depuis que dans un accès de bon sens sévère, il lui était arrivé de découvrir qu'il n'avait aucun talent pour faire des portraits en miniature. Il sentait qu'il y avait une résolution à prendre ; il avait une répugnance invincible à vivre en faisant sciemment de mauvaises choses. Il y avait dans cette âme un fond d'honnêteté méridionale et passionnée qui eût bien donné à rire à un véritable Parisien. Dans l'année qui avait précédé le portrait de madame Boissaux, l'atelier de Féder lui avait rapporté dix-huit mille francs. Quoique vivant publiquement avec une actrice, il passait pour un jeune homme du meilleur ton. L'on savait fort bien que Rosalinde ne dépensait pas un centime pour lui ; mais, grâce au savoir-faire de cette même Rosalinde, le public ne bornait pas à cela ses bontés pour Féder. On le voyait toujours

regrettant avec passion l'épouse qu'il avait perdue sept ans auparavant, ce qui le faisait passer pour un fort honnête homme, et ce renom d'honnêteté passionnée commençait à remonter jusqu'aux femmes qui ont un nom et des chevaux.

De plus, on avait découvert qu'il était fort bien né. Si son père, un peu fou, s'était jeté dans le commerce, en revanche, son grand-père était un bon gentilhomme de Nuremberg, et, de plus, Féder avait des sentiments dignes de sa naissance. Par état, il ne parlait jamais de politique ; mais l'on savait, à n'en pas douter, qu'il ne lisait jamais d'autre journal que la *Gazette de France*, et ce jeune peintre en miniature avait dans son cabinet tous les *saints Pères*, dont un zèle pieux vient de publier de nouvelles éditions.

Escorté d'une si belle réputation, Féder pouvait prétendre à l'une des premières places qui deviendraient vacantes à l'Institut ; il ne dépendait que de lui d'épouser une femme, encore fort bien, qui lui apporterait une fortune

de plus de quatre-vingt mille livres de rente, et à laquelle il ne pouvait reprocher d'autre défaut que de se montrer tous les jours plus passionnée. Par le plus grand hasard du monde, Féder venait de découvrir une chose qui lui avait beaucoup déplu : à l'époque de la dernière exposition, Rosalinde avait dépensé près de quatre mille francs en articles de journaux pour assurer le succès de son cadre de miniatures. Enfin, depuis que Féder était convenu avec lui-même qu'il n'avait aucun talent, ses succès augmentaient : rien de plus facile à expliquer. Il était surtout recherché pour des portraits de femmes, et, depuis qu'il avait renoncé à se tuer de peine pour saisir les couleurs de la nature, il flattait ses modèles avec une impudence qu'il n'avait point autrefois, lorsqu'il mettait tout en œuvre pour trouver les tons vrais de la nature.

Pour prouver que Féder n'était au fond que ce qu'on appelle à Paris un nigaud, il suffira de faire remarquer que, contre tous les avantages que nous venons d'énumérer longuement, il avait besoin de distraction. Le mot décisif de tout cela c'est qu'il trouvait peu honnête de continuer à

faire des portraits, sachant qu'il les faisait mal ; et encore sur ce mot mal il y avait bien des choses à dire : les trois quarts des gens qui vivent à Paris en faisant de la miniature étaient, pour le talent, bien au-dessous de Féder. Ce qui augmentait ses scrupules ridicules, c'est que, disant fidèlement à Rosalinde toutes les idées qu'il avait, il ne lui avait point fait part de la fatale découverte qu'il devait à l'examen des portraits de madame de Mirbel.

Nous aurons achevé la peinture de la situation et du caractère de Féder, si nous ajoutons que l'habitude qu'il avait prise d'aller tous les jours chez madame Boissaux avait comme suspendu tous les autres sentiments qui agitaient sa vie. Avant qu'il la connût, quelquefois il se disait : « Mais serais-je assez fou pour avoir de l'amour ? » Ordinairement, ces jours-là, il prenait sur lui de ne pas aller chez Valentine ; mais l'heure à laquelle il l'aurait vue était dure à passer ; quelquefois il ne pouvait pas résister à la tentation ; il courait chez elle et se manquait de parole, mais tout heureux de ce résultat. La dernière fois qu'il avait craint sérieusement

d'avoir de l'amour, il était monté à cheval, et, à l'heure où il aurait pu voir Valentine, il était à Triel, sur les bords de la Seine, à dix lieues de Paris.

La scène de Viroflay changea tout ; il ne pouvait admettre le soupçon de la feinte dans l'état violent où il avait vu madame Boissaux : évidemment elle le croyait mort.

Pendant la nuit qui suivit cette scène, Féder devint éperdument amoureux. « Si je fais, se dit-il, des folies comparables à celles que causa mon premier amour, je me trouverai dans un bel état au réveil... mais, cette fois, ce ne sera pas ma fortune qui sera compromise pour faire mon malheur, l'amour n'aura besoin que de lui-même ; je ferai si bien, que la dévotion de Valentine se réveillera, et qu'elle finira par me défendre de la voir. Or je connais ma faiblesse ; il suffit que je désire avec passion pour devenir un imbécile, elle est dévote et même superstitieuse ; jamais je n'aurai le courage de lui faire violence et de courir le risque de lui déplaire. Dans cette position, je n'aurai plus de force que contre moi-

même, et, pour me remettre en possession du courage que doit avoir un homme, je n'ai d'autre ressource que d'arracher de mon cœur la passion qui le domine. »

Fort enrayé par ces réflexions, Féder finit par prendre les résolutions les plus énergiques contre Valentine. « Dans une âme aussi sincère et aussi jeune, se dit-il, le sentiment passionné qu'elle m'a montré ne s'éteindra pas en peu de jours, et surtout je n'ai pas à craindre de le faire disparaître en la faisant souffrir. Par bonheur dans la scène si étrange de la serre chaude, je n'ai donné à le bien prendre, aucun signe d'amour passionné. Une femme charmante, dans toute la fleur de la première jeunesse, les joues couvertes de larmes, se jette dans mes bras et me demande si je l'aime ! Quel jeune homme, à ma place, n'eût pas répondu par des baisers ? Et toutefois un instant après, le bon sens me revient, et je lui fais cette fameuse déclaration : « Je ne me laisse aller à aimer passionnément une femme que lorsqu'elle est toute à moi. » Il ne s'agit que de persévérer. Si mon imprudence se laissait aller à lui serrer la main, si je portais à mes lèvres cette

main charmante, tout serait perdu pour moi, et il me faudrait avoir recours aux remèdes les plus affreux : par exemple, à l'absence. »

Féder eut besoin de se rappeler sans cesse ces raisonnements terribles durant cette première visite qu'il fit à Valentine, entourée d'ouvrières et uniquement occupée, en apparence, à mesurer et à couper des toiles de coton pour des rideaux. Il la trouvait adorable au milieu de ces soins domestiques. C'était une bonne Allemande tout attachée à ses devoirs de maîtresse de maison. Mais dans quelle action ne l'eût-il pas trouvée adorable et lui donnant de nouvelles raisons de l'aimer avec passion ?

« Le silence est signe d'amour », s'était dit Féder ; en conséquence, il prit la parole à son entrée dans la salle à manger, où se trouvait madame Boissaux, et ne la quitta plus ; il bavardait sur des sujets à cent lieues de l'amour et des sentiments tendres. D'abord cet étrange flux de paroles fut du bonheur pour Valentine ; son imagination ardente s'était figuré avec horreur que Féder voudrait reprendre la

conversation à peu près où elle en était après la scène de la serre chaude. C'est pour cela qu'elle s'était entourée d'ouvrières. En peu de moments Valentine fut rassurée ; bientôt elle le fut trop ; elle soupira profondément en voyant l'imagination de Féder tout occupée d'images si différentes de celles qui auraient dû la remplir. Elle fut surtout choquée de sa gaieté ; elle le regarda avec un étonnement naïf et tendre qui était divin. Féder eût donné sa vie pour pouvoir la rassurer en se jetant dans ses bras. La tentation fut si forte, qu'il eut recours à cette ressource banale ; il regarda sa montre avec vivacité, et disparut sous prétexte d'un rendez-vous d'affaires dont l'heure était passée. Il est vrai qu'il fut obligé de s'arrêter sur l'escalier, tant son émotion était violente. « Je me trahirai un jour, c'est sûr », se disait-il en se retenant de toutes ses forces à la rampe, faute de laquelle il serait tombé. Ce regard étonné, et l'on peut dire si malheureux, de ne pas trouver de l'amour où elle craignait d'en rencontrer trop, fit peut-être plus pour le bonheur de notre héros que les caresses si passionnées de la veille.

C'était l'heure de la promenade au bois de Boulogne. Féder monta à cheval ; mais, dès l'entrée du bois, il se jeta dans les chevaux d'une voiture, et, plus loin, il fut sur le point d'écraser un philosophe qui, afin d'être vu, avait choisi ce lieu pour méditer, et marchait en lisant.

« Je suis trop distrait pour monter à cheval », se dit Féder en revenant au petit trot et s'obligeant à avoir les yeux constamment fixés devant lui.

VIII

Le soir il sentit encore mieux combien il était fou, il rencontra Delangle au foyer de l'Opéra, lequel lui dit bonjour. Il éprouva un mouvement de terreur, et la grosse voix du provincial, si peu faite pour aller à l'âme, retentit jusque dans les profondeurs de la sienne. Delangle lui disait :

– N'allez-vous pas voir ma sœur ? elle est dans sa loge.

Malgré ses résolutions, Féder se persuada qu'il y était forcé par ce mot ; que ne pas paraître dans la loge de madame Boissaux serait une chose remarquée. Il entra donc dans cette loge. Fort heureusement il y trouva plusieurs personnes ; il fut silencieux et gauche à faire plaisir.

« Puisque je ne parle pas, se disait-il, je puis me livrer à tout mon bonheur. » Je ne sais quel nouveau débarqué, arrivant de Toulouse et ayant ouï dire que les hommes portaient quelquefois un flacon de sels, fit l'acquisition d'un flacon immense, d'une sorte de petite bouteille qu'il fit remplir de sel de vinaigre. En arrivant dans la loge, il déplaça le bouchon de son flacon, et l'odeur de vinaigre se répandit de façon à incommoder tout le monde.

– Et vous, monsieur Féder, que les odeurs rendent malade ! lui dit Valentine.

Son esprit ne put arriver à trouver d'autre réponse qu'un : *Eh bien, Madame*, deux fois répété. Il avait un éloignement invincible pour toutes les odeurs ; mais, depuis cette soirée,

l'odeur du vinaigre devint sacrée pour lui, et, toutes les fois qu'il la rencontra, par la suite, il eut un vif sentiment de bonheur.

Valentine se dit : « Si parleur ce matin, si fertile en anecdotes prétendues plaisantes, et si interdit ce soir ! Que se passe-t-il donc dans son cœur ? » La réponse n'était pas douteuse et faisait soupirer tendrement la jeune femme : « Il m'aime. »

Ce soir-là le spectacle intéressait vivement madame Boissaux ; toutes les paroles d'amour allaient droit à son cœur ! « Rien n'était commun, rien n'était exagéré. » (Schiller.)

Deux mois entiers se passèrent ainsi. Féder, passionnément amoureux, ne s'écarta en aucune sorte des règles de la prudence la plus austère. Chaque entrevue avec Féder changeait du tout au tout les idées de Valentine sur son compte. Son caractère si simple et si modeste, offrait maintenant les disparates les plus bizarres. C'était, par exemple, avec un dégoût marqué que, dans les premiers temps de son séjour à Paris, elle écoutait le récit des dépenses folles auxquelles se

livraient les femmes de messieurs les hommes à argent. Maintenant elle imitait ces dames dans ce que leur conduite offre de plus extravagant. Ainsi un jour son mari lui fit une scène parce qu'elle avait envoyé, en une seule matinée, quatre domestiques de Viroflay à Paris : il s'agissait d'avoir, avant dîner, une certaine robe de madame Delisle.

– Et encore nous n'attendons personne à dîner aujourd'hui !

M. Boissaux ne comptait pas Féder : c'était l'ami de la maison, et, d'après un certain indice, Valentine comptait qu'il viendrait ce soir-là. La robe arriva à cinq heures et demie ; mais Féder ne parut point, et Valentine fut au moment de devenir folle. Elle était bien loin de deviner les idées et les exigences souvent cruelles qui dirigeaient impérieusement la conduite de cet amant qui ne lui disait jamais qu'il l'aimait.

Rosalinde était jalouse comme Othello : tantôt elle passait des journées entières sans ouvrir la bouche, tantôt cette femme de manières si polies, d'un caractère si doux, éclatait en reproches

violents, et ses actions répondaient à ses paroles. Par exemple, elle payait les domestiques de Féder, et, pour éviter des scènes, il avait renvoyé son groom, et était obligé de se cacher de son valet de chambre. Il avait placé son cheval dans l'écurie d'un marchand de chevaux aux Champs-Élysées ; et, malgré toutes ces précautions ennuyeuses et bien d'autres, Rosalinde parvenait à savoir tout ce qu'il faisait. Toujours cette aimable danseuse avait été dévote. Tout le monde n'était-il pas bien loin de croire à l'existence de cette qualité chez une danseuse ? Depuis que la jalousie avait envahi son cœur, Rosalinde était devenue superstitieuse ; elle passait toutes ses journées à sa paroisse, et donnait beaucoup d'argent aux prêtres pour les besoins de l'église, elle annonçait le dessein de quitter le théâtre. Des gens adroits l'avaient leurrée de l'espoir qu'après cette démarche elle serait admise dans une société de femmes dévotes qui comptait de fort grands noms. Elle pensait ainsi engager Féder à l'épouser avant que lui-même eût fait fortune. Elle réussit seulement par toutes ses démarches vexatoires à lui faire venir l'idée de quitter Paris

à tout jamais. Il tremblait qu'elle ne vînt à Viroflay faire une scène. Quel parti n'eût pas tiré d'une telle démarche Delangle, avec ses soupçons !

Ne jamais parler d'amour à madame Boissaux, tout en faisant tout ce qu'il fallait pour porter sa passion jusqu'au délire, et si cette passion était sincère, réelle, tel était le plan de conduite auquel Féder s'était arrêté plus par timidité que par bon calcul. Car, si madame Boissaux avait une passion réelle, elle pouvait se compromettre, ce qui fermait la porte de la maison à Féder. Mais sa timidité, sa peur de fâcher madame Boissaux voulaient la forcer à parler la première, ce qui amenait nécessairement une conclusion décisive. Cependant comme il était hors de sa puissance de lui rien cacher il lui avoua l'extrême terreur que lui causaient les soupçons de Delangle, ce qui amena un singulier dialogue entre une femme fort pieuse de vingt-deux ans et un homme de vingt-six qui l'aimait à la folie.

– Que devenir, s'il dit à M. Boissaux que tous les soins que je prends pour faire réussir les rêves

de son ambition s'expliquent par un mot : je vous aime à la folie ? que répondre ?

– Nier résolument une passion qui serait si criminelle.

– Mais, si un homme qui a à peine quelque usage du monde et des passions me regarde, jette les yeux sur moi, sur-le-champ il voit que j'aime. De quel front nier une vérité aussi évidente ?

– Il faut nier toujours ; bientôt nous verrons cesser cet amour coupable.

Un jour, au milieu d'un de ces splendides dîners de Viroflay, l'on parlait des succès si imprévus de mademoiselle Rachel.

– Ce que j'aime surtout dans cette jeune fille, c'est qu'elle n'exagère pas l'expression des passions, même dans certaines parties du rôle d'Émilie de *Cinna*, on dirait qu'elle lit son rôle ; cela est admirable au milieu d'un peuple qui ne vit que d'exagération. Parmi nous, romanciers, écrivains sérieux, poètes, peintres, tous exagèrent pour se faire écouter.

Aucun des convives ne répondit à ce propos

de Boissaux ; il était tellement loin de ses discours ordinaires que tout le monde resta comme frappé d'étonnement.

Féder avait donné un correspondant littéraire à son ami ; il avait choisi un pauvre vaudevilliste émérite. Chaque jour vingt lignes de cette correspondance arrivaient à Viroflay ; c'était le mot qu'il fallait dire sur la pièce de la veille, sur l'exposition de l'industriel ou des tableaux, sur la mort de la tortue, sur le procès Sampayo, etc., etc. M. Boissaux avait consenti à payer dix francs chacune de ces lettres, dont la plupart étaient composées par Féder. À la vérité, ces phrases faisaient un peu tache dans la conversation du millionnaire : mais les gens devant lesquels il les récitait avaient assez à faire à les comprendre. Le plaisant de la chose, c'est que Boissaux, qui depuis l'établissement de la correspondance, n'en avait pas dit un seul mot à Féder, lui donnait hardiment comme venant de lui et inventées à l'instant des idées que celui-ci avait placées la veille dans la lettre que Boissaux lui récitait en la gâtant.

Ces idées, qui quelquefois avaient de la finesse, formaient un étrange contraste avec l'ensemble des manières du futur pair de France. Par exemple, pour cacher son hésitation habituelle, Boissaux, depuis qu'il était riche avait pris l'habitude de précipiter sa parole par jets où émissions successives que séparaient de petits silences. Rien de plus singulier dans un salon de Paris que cette affectation passée à l'état d'habitude. En entendant cette grosse voix de charretier, chacun tournait la tête, on avait l'idée de quelqu'un qui contait une anecdote de bas étage et singeait la voix d'un cocher pris de vin.

Ce fut cependant un tel être que Féder, si sensible aux grossièretés les plus autorisées par l'usage, entreprit de produire dans le salon de M. N..., ministre du commerce. Le jeune homme que ce ministre avait appelé aux grandes fonctions de chef de son bureau particulier, en arrivant aux affaires, était le neveu de mademoiselle M..., agréable chanteuse de l'Académie royale de musique, chez laquelle le ministre allait passer des instants pour se délasser des ennuis du ministère le plus pénible. Cet homme d'État avait

entrepris de faire marcher ensemble des intérêts opposés et irréconciliables, il s'agissait alors, à ce ministère, de la question des sucres que, pour comble d'embarras, ce ministre ignorait complètement. Où trouver à Paris, et surtout dans les hautes fonctions du gouvernement, un homme qui ait le temps de consacrer quinze jours à la lecture des pièces originales ?

Mina de Vanghel

Mina de Vanghel naquit dans le pays de la philosophie et de l'imagination, à Kœnigsberg. Vers la fin de la campagne de France, en 1814, le général prussien comte de Vanghel quitta brusquement la cour et l'armée. Un soir, c'était à Craonne, en Champagne, après un combat meurtrier où les troupes sous ses ordres avaient arraché la victoire, un doute assaillit son esprit : un peuple a-t-il le droit de changer la *manière intime et rationnelle suivant laquelle un autre peuple veut régler son existence matérielle et morale* ? Préoccupé de cette grande question, le général résolut de ne plus tirer l'épée avant de l'avoir résolue ; il se retira dans ses terres de Kœnigsberg.

Surveillé de près par la police de Berlin, le comte de Vanghel ne s'occupa que de ses méditations philosophiques et de sa fille unique, Mina. Peu d'années après, il mourut, jeune encore, laissant à sa fille une immense fortune, une mère faible et la disgrâce de la cour, – ce qui

n'est pas peu dire dans la fière Germanie. Il est vrai que, comme paratonnerre contre ce malheur, Mina de Vanghel avait un des noms les plus nobles de l'Allemagne orientale. Elle n'avait que seize ans ; mais déjà le sentiment qu'elle inspirait aux jeunes militaires qui faisaient la société de son père allait jusqu'à la vénération et à l'enthousiasme ; ils aimaient le caractère romanesque et sombre qui quelquefois brillait dans ses regards.

Une année se passa ; son deuil finit, mais la douleur où l'avait jetée la mort de son père ne diminuait point. Les amis de madame de Vanghel commençaient à prononcer le terrible mot de *maladie de poitrine*. Il fallut cependant, à peine le deuil fini, que Mina parût à la cour d'un prince souverain dont elle avait l'honneur d'être un peu parente. En partant pour C..., capitale des États du grand-duc, madame de Vanghel, effrayée des idées romanesques de sa fille et de sa profonde douleur, espérait qu'un mariage convenable et peut-être un peu d'amour la rendraient aux idées de son âge.

– Que je voudrais, lui disait-elle, vous voir mariée dans ce pays !

– Dans cet ingrat pays ! dans un pays, lui répondait sa fille d'un air pensif, où mon père, pour prix de ses blessures et de vingt années de dévouement, n'a trouvé que la surveillance de la police la plus vile qui fut jamais ! Non, plutôt changer de religion et aller mourir religieuse dans le fond de quelque couvent catholique !

Mina ne connaissait les cours que par les romans de son compatriote Auguste Lafontaine. Ces tableaux de l'Albane présentent souvent les amours d'une riche héritière que le hasard expose aux séductions d'un jeune colonel, aide de camp du roi, mauvaise tête et bon cœur. Cet amour, né de l'argent, faisait horreur à Mina.

– Quoi de plus vulgaire et de plus plat, disait-elle à sa mère, que la vie d'un tel couple un an après le mariage, lorsque le mari, grâce à son mariage, est devenu général-major et la femme dame d'honneur de la princesse héréditaire ! que devient leur bonheur, s'ils éprouvent une banqueroute ?

Le grand-duc de C..., qui ne songeait pas aux obstacles que lui préparaient les romans d'Auguste Lafontaine, voulut fixer à sa cour l'immense fortune de Mina. Plus malheureusement encore, un de ses aides de camp fit la cour à Mina, peut-être avec *autorisation supérieure*. Il n'en fallut pas davantage pour la décider à fuir l'Allemagne. L'entreprise n'était rien moins que facile.

– Maman, dit-elle un jour à sa mère, je veux quitter ce pays et m'expatrier.

– Quand tu parles ainsi, tu me fais frémir : tes yeux me rappellent ton pauvre père, lui répondit madame de Vanghel. Eh bien ! je serai neutre, je n'emploierai point mon autorité ; mais ne t'attends point que je sollicite auprès des ministres du grand-duc la permission qui nous est nécessaire pour voyager en pays étranger.

Mina fut très malheureuse. Les succès que lui avaient valus ses grands yeux bleus si doux et son air distingué diminuèrent rapidement quand on apprit à la cour qu'elle avait des idées qui contrariaient celles de Son Altesse Sérénissime.

Plus d'une année se passa de la sorte ; Mina désespérait d'obtenir la permission indispensable. Elle forma le projet de se déguiser en homme et de passer en Angleterre, où elle comptait vivre en vendant ses diamants. Madame de Vanghel s'aperçut avec une sorte de terreur que Mina se livrait à de singuliers essais pour altérer la couleur de sa peau. Bientôt après, elle sut que Mina avait fait faire des habits d'homme. Mina remarqua qu'elle rencontrait toujours dans ses promenades à cheval quelque gendarme du grand-duc ; mais, avec l'imagination allemande qu'elle tenait de son père, les difficultés, loin d'être une raison pour la détourner d'une entreprise, la lui rendaient encore plus attrayante.

Sans y songer, Mina avait plu à la comtesse D... ; c'était la maîtresse du grand-duc, femme singulière et romanesque s'il en fut. Un jour, se promenant à cheval avec elle, Mina rencontra un gendarme qui se mit à la suivre de loin. Impatientée par cet homme, Mina confia à la comtesse ses projets de fuite. Peu d'heures après, madame de Vanghel reçut un billet écrit de la propre main du grand-duc, qui lui permettait une

absence de six mois pour aller aux eaux de Bagnères. Il était neuf heures du soir ; à dix heures, ces dames étaient en route, et fort heureusement le lendemain, avant que les ministres du grand-duc fussent éveillés, elles avaient passé la frontière.

Ce fut au commencement de l'hiver de 182... que madame de Vanghel et sa fille arrivèrent à Paris. Mina eut beaucoup de succès dans les bals des diplomates. On prétendit que ces messieurs avaient l'ordre d'empêcher doucement que cette fortune de plusieurs millions ne devînt la proie de quelque séducteur français. En Allemagne, on croit encore que les jeunes gens de Paris s'occupent des femmes.

Au travers de toutes ces imaginations allemandes, Mina, qui avait dix-huit ans, commençait à avoir des éclairs de bon sens ; elle remarqua qu'elle ne pouvait parvenir à se lier avec aucune femme française. Elle rencontrait chez toutes une politesse extrême, et après six semaines de connaissance, elle était moins près de leur amitié que le premier jour. Dans son

affliction, Mina supposa qu'il y avait dans ses manières quelque chose d'impoli et de désagréable, qui paralysait l'urbanité française. Jamais avec autant de supériorité réelle on ne vit tant de modestie. Par un contraste piquant, l'énergie et la soudaineté de ses résolutions étaient cachées sous des traits qui avaient encore toute la naïveté et tout le charme de l'enfance, et cette physionomie ne fut jamais détruite par l'air plus grave qui annonce la raison. La raison, il est vrai, ne fut jamais le trait marquant de son caractère.

Malgré la sauvagerie polie de ses habitants, Paris plaisait beaucoup à Mina. Dans son pays, elle avait en horreur d'être saluée dans les rues et de voir son équipage reconnu ; à C..., elle voyait des espions dans tous les gens mal vêtus qui lui ôtaient leur chapeau ; l'incognito de cette république qu'on appelle Paris séduisit ce caractère singulier. Dans l'absence des douceurs de cette société intime que le cœur un peu trop allemand de Mina regrettait encore, elle voyait que tous les soirs on peut trouver à Paris un bal ou un spectacle amusant. Elle chercha la maison

que son père avait habitée en 1814, et dont si souvent il l'avait entretenue. Une fois établie dans cette maison, dont il lui fallut à grand-peine renvoyer le locataire, Paris ne fut plus pour elle une ville étrangère, mademoiselle Vanghel reconnaissait les plus petites pièces de cette habitation.

Quoique sa poitrine fût couverte de croix et de plaques, le comte de Vanghel n'avait été au fond qu'un philosophe, rêvant comme Descartes ou Spinoza. Mina aimait les recherches obscures de la philosophie allemande et le noble stoïcisme de Fichte, comme un cœur tendre aime le souvenir d'un beau paysage. Les mots les plus inintelligibles de Kant ne rappelaient à Mina que le son de voix avec lequel son père les prononçait. Quelle philosophie ne serait pas touchante et même intelligible avec cette recommandation. Elle obtint de quelques savants distingués qu'ils vinssent chez elle faire des cours, où n'assistaient qu'elle et sa mère.

Au milieu de cette vie qui s'écoulait le matin avec des savants et le soir dans les bals

d'ambassadeurs, l'amour n'effleura jamais le cœur de la riche héritière. Les Français l'amusaient, mais ils ne la touchaient pas.

– Sans doute, disait-elle à sa mère, qui les lui vantait souvent, ce sont les hommes les plus aimables que l'on puisse rencontrer. J'admire leur esprit brillant, chaque jour leur ironie si fine me surprend et m'amuse ; mais ne les trouvez-vous pas empruntés et ridicules dès qu'ils essaient de paraître émus ? Est-ce que jamais leur émotion s'ignore elle même ?

– À quoi bon ces critiques ? répondait la sage madame de Vanghel. Si la France te déplaît, retournons à Kœnigsberg ; mais n'oublie pas que tu as dix-neuf ans et que je puis te manquer ; songe à choisir un protecteur. Si je venais à mourir, ajoutait-elle en souriant et d'un air mélancolique, le grand-duc de C... te ferait épouser son aide de camp.

Par un beau jour d'été, madame de Vanghel et sa fille étaient allées à Compiègne pour voir une chasse du roi. Les ruines de Pierrefonds, que Mina aperçut tout à coup au milieu de la forêt, la

frappèrent extrêmement. Encore esclave des préjugés allemands, tous les grands monuments qu'enferme Paris, cette *nouvelle Babylone*, lui semblaient avoir quelque chose de *sec*, d'*ironique* et de *méchant*.

Les ruines de Pierrefonds lui parurent touchantes, comme une ruine de ces vieux châteaux qui couronnent les cimes du Brocken¹. Mina conjura sa mère de s'arrêter quelques jours dans la petite auberge du village de Pierrefonds. Ces dames y étaient fort mal. Un jour de pluie survint. Mina, étourdie comme à douze ans, s'établit sous la porte cochère de l'auberge, occupée à voir tomber la pluie. Elle remarqua l'affiche d'une terre à vendre dans le voisinage. Elle arriva un quart d'heure après chez le notaire, conduite par une fille d'auberge qui tenait un parapluie sur sa tête. Ce notaire fut bien étonné de voir cette jeune fille vêtue si simplement discuter avec lui le prix d'une terre de plusieurs centaines de mille francs, le prier ensuite de

¹ Le Brocken, montagne de l'Allemagne et le point central du Hartz, à 1095 mètres d'élévation.

signer un compromis et d'accepter comme arrhes du marché quelques billets de mille francs de la Banque de France.

Par un hasard que je me garderai d'appeler singulier, Mina ne fut trompée que de très peu. Cette terre s'appelait *le Petit-Verberie*. Le vendeur était un comte de Ruppert, célèbre dans tous les châteaux de la Picardie. C'était un grand jeune homme fort beau ; on l'admirait au premier moment, mais peu d'instant après on se sentait repoussé par quelque chose de dur et de vulgaire. Le comte de Ruppert se prétendit bientôt l'ami de madame de Vanghel ; il l'amusait. C'était peut-être parmi les jeunes gens de ce temps le seul qui rappelât ces roués aimables dont les mémoires de Lauzun et de Tilly présentent le roman embelli. M. de Ruppert achevait de dissiper une grande fortune ; il imitait les travers des seigneurs du siècle de Louis XIV, et ne concevait pas comment Paris s'y prenait pour ne pas s'occuper exclusivement de lui. Désappointé dans ses idées de gloire, il était devenu amoureux fou de l'argent. Une réponse qu'il reçut de Berlin porta à son comble sa passion pour mademoiselle de

Vanghel. Six mois plus tard, Mina disait à sa mère :

– Il faut vraiment acheter une terre pour avoir des amis. Peut-être perdrons-nous quelque mille francs si nous voulions nous défaire du *Petit Verberie* : mais à ce prix nous comptons maintenant une foule de femmes aimables parmi nos connaissances intimes.

Toutefois Mina ne prit point les façons d'une jeune Française. Tout en admirant leurs grâces séduisantes, elle conserva le naturel et la liberté des façons allemandes. Madame de Cély, la plus intime de ses nouvelles amies, disait de Mina qu'elle était *différente*, mais non pas singulière : une grâce charmante lui faisait tout pardonner ; on ne lisait pas dans ses yeux qu'elle avait des millions ; elle n'avait pas la *simplicité* de la très bonne compagnie, mais la vraie séduction.

Cette vie tranquille fut troublée par un coup de tonnerre : Mina perdit sa mère. Dès que sa douleur lui laissa le temps de songer à sa position, elle la trouva des plus embarrassantes. Madame de Cély l'avait amenée à son château.

– Il faut, lui disait cette amie, jeune femme de trente ans, il faut retourner en Prusse, c'est le parti le plus sage ; sinon, il faut vous marier ici dès que votre deuil sera fini, et, en attendant faire bien vite venir de Kœnigsberg une dame de compagnie qui, s'il se peut, soit de vos parentes.

Il y avait une grande objection : les Allemandes, même les filles riches, croient qu'on ne peut épouser qu'un homme qu'on adore. Madame de Cély nommait à mademoiselle de Vanghel dix partis sortables ; tous ces jeunes gens semblaient à Mina vulgaires, ironiques, presque méchants. Mina passa l'année la plus malheureuse de sa vie ; sa santé s'altéra, et sa beauté disparut presque entièrement. Un jour qu'elle était venue voir madame de Cély, on lui apprit qu'elle verrait à dîner la célèbre madame de Larçay : c'était la femme la plus riche et la plus aimable du pays ; on la citait souvent pour l'élégance de ses fêtes et la manière parfaitement digne, aimable et tout à fait exempte de ridicule, avec laquelle elle savait défaire une fortune considérable. Mina fut étonnée de tout ce qu'elle trouva de commun et de prosaïque dans le

caractère de madame de Larçay. – Voilà donc ce qu'il faut devenir pour être aimée ici ! – Dans sa douleur, car le désappointement du *beau* est une douleur pour les cœurs allemands, Mina cessa de regarder madame de Larçay, et, par politesse, fit la conversation avec son mari. C'était un homme fort simple, qui, pour toute recommandation, avait été page de l'empereur Napoléon à l'époque de la retraite de Russie, et s'était distingué par une bravoure au-dessus de son âge dans cette campagne et dans les suivantes. Il parla à Mina fort bien et fort simplement de la Grèce, où il venait de passer une ou deux années, se battant pour les Grecs. Sa conversation plut à Mina ; il lui fit l'effet d'un ami intime qu'elle reverrait après en avoir été longtemps séparée.

Après dîner, on alla voir quelques sites célèbres de la forêt de Compiègne. Mina eut plus d'une fois l'idée de consulter M. de Larçay sur ce que sa position avait d'embarrassant. Les airs élégants du comte de Ruppert, qui ce jour-là suivait les calèches à cheval, faisaient ressortir les manières pleines de naturel et même naïves de M. de Larçay. Le grand événement au milieu duquel

il avait débuté dans la vie, en lui faisant voir le cœur humain tel qu'il est, avait contribué à former un caractère inflexible, froid, positif, assez enjoué, mais dénué d'imagination. Ces caractères font un effet étonnant sur les âmes qui ne sont qu'imagination. Mina fut étonnée qu'un Français pût être aussi simple.

Le soir, quand il fut parti, Mina se sentit comme séparée d'un ami qui, depuis des années, aurait su tous ses secrets. Tout lui sembla sec et importun, même l'amitié si tendre de madame de Cély. Mina n'avait eu besoin de déguiser aucune de ses pensées auprès de son nouvel ami. La crainte de la petite ironie française ne l'avait point obligée, à chaque instant, à jeter un voile sur sa pensée allemande si pleine de franchise. M. de Larçay s'affranchissait d'une foule de petits mots et petits gestes demandés par l'élégance. Cela le vieillissait de huit ou dix ans ; mais, par cela même, il occupa toute la pensée de Mina pendant la première heure qui suivit son départ.

Le lendemain, elle était obligée de faire un effort pour écouter même madame de Cély ; tout

lui semblait sec et méchant. Elle ne regardait plus comme une chimère, qu'il fallait oublier, l'espoir de trouver un cœur franc et sincère qui ne cherchât pas toujours le motif d'une plaisanterie dans la remarque la plus simple ; elle fut rêveuse toute la journée. Le soir, madame de Cély nomma M. de Larçay ; Mina tressaillit et se leva comme si on l'eût appelée, elle rougit beaucoup et eut bien de la peine à expliquer ce mouvement singulier. Dans son trouble elle ne put pas se déguiser plus longtemps à elle-même ce qu'il lui importait de cacher aux autres. Elle s'enfuit dans sa chambre. « Je suis folle », se dit-elle. À cet instant commença son malheur : il fit des pas de géant ; en peu d'instants, elle en fut à avoir des remords. « J'aime d'amour, et j'aime un homme marié ! » Tel fut le remords qui l'agita toute la nuit.

M. de Larçay, partant avec sa femme pour les eaux d'Aix en Savoie, avait oublié une carte sur laquelle il avait montré à ces dames un petit détour qu'il comptait faire en allant à Aix. Un des enfants de madame de Cély trouva cette carte ; Mina s'en empara et se sauva dans les jardins.

Elle passa une heure à suivre le voyage projeté par M. de Larçay. Les noms des petites villes qu'il allait parcourir lui semblaient nobles et singuliers. Elle se faisait les images les plus pittoresques de leur position ; elle enviait le bonheur de ceux qui les habitaient. Cette douce folie fut si forte, qu'elle suspendit ses remords. Quelques jours après, on dit chez madame de Cély que les Larçay étaient partis pour la Savoie. Cette nouvelle fut une révolution dans l'esprit de Mina ; elle éprouva un vif désir de voyager.

À quinze jours de là, une dame allemande, d'un certain âge, arrivait à Aix en Savoie, dans une voiture de louage prise à Genève. Cette dame avait une femme de chambre contre laquelle elle montrait tant d'humeur que madame Toinod, la maîtresse de la petite auberge où elle était descendue, en fut scandalisée. Madame Cramer, c'était le nom de la dame allemande, fit appeler madame Toinod.

– Je veux prendre auprès de moi, lui dit-elle, une fille du pays qui sache les *êtres* de la ville d'Aix et de ses environs ; je n'ai que faire de

cette belle demoiselle que j'ai eu la sottise d'amener et qui ne connaît rien ici.

– Mon Dieu ! votre maîtresse a l'air bien en colère contre vous ! dit madame Toinod à la femme de chambre, dès qu'elles se trouvèrent seules.

– Ne m'en parlez pas, dit Aniken les larmes aux yeux ; c'était bien la peine de me faire quitter Frankfort, où mes parents tiennent une bonne boutique. Ma mère a les premiers tailleurs de la ville et travaille absolument à l'instar de Paris.

– Votre maîtresse m'a dit qu'elle vous donnerait trois cents francs, quand vous voudriez, pour retourner à Frankfort.

– J'y serais mal reçue ; jamais ma mère ne voudra croire que madame Cramer m'a renvoyée sans motifs.

– Eh bien ! restez à Aix, je pourrai vous y trouver une condition. Je tiens un bureau de placement ; c'est moi qui fournis des domestiques aux baigneurs. Il vous en coûtera soixante francs pour les frais, et sur les trois cents

francs de madame Cramer, il vous restera encore dix beaux louis d'or.

– Il y aura cent francs pour vous, au lieu de soixante, dit Aniken, si vous me placez dans une famille française : je veux achever d'apprendre le français et aller servir à Paris. Je sais fort bien coudre, et pour gage de ma fidélité, je déposerai chez mes maîtres vingt louis d'or que j'ai apportés de Frankfort.

Le hasard favorisa le roman qui avait déjà coûté deux ou trois cents louis à mademoiselle de Vanghel. M. et madame de Larçay arrivèrent à *la Croix de Savoie* : c'est l'hôtel à la mode. Madame de Larçay trouva qu'il y avait trop de bruit, et prit un logement dans une charmante maison sur le bord du lac. Les eaux étaient fort gaies cette année-là ; il y avait grand concours de gens riches, souvent de très beaux bals, où l'on était paré comme à Paris, et chaque soir grande réunion à la *Redoute*. Madame de Larçay, mécontente des ouvrières d'Aix, peu adroites et peu exactes, voulut avoir auprès d'elle une fille qui sût travailler. On l'adressa au bureau de

madame Toinod, qui ne manqua pas de lui amener des filles du pays évidemment trop gauches. Enfin parut Aniken dont les cent francs avaient redoublé l'adresse naturelle de madame Toinod. L'air sérieux de la jeune Allemande plut à madame de Larçay ; elle la retint et envoya chercher sa malle.

Le même soir, après que ses maîtres furent partis pour la *Redoute*, Aniken se promenait en rêvant, dans le jardin, sur le bord du lac. « Enfin, se dit-elle, voilà cette grande folie consommée ! Que deviendrai-je si quelqu'un me reconnaît ? Que dirait madame de Cély, qui me croit à Kœnigsberg ! » Le courage qui avait soutenu Mina tant qu'il avait été question d'agir, commençait à l'abandonner. Son âme était vivement émue, sa respiration se pressait. Le repentir, la crainte de la honte, la rendaient fort malheureuse. Mais enfin la lune se leva derrière la montagne de Haute-Combe ; son disque brillant se réfléchissait dans les eaux du lac doucement agitées par une brise du nord ; de grands nuages blancs à formes bizarres passaient rapidement devant la lune et semblaient à Mina

comme des géants immenses. « Ils viennent de mon pays, se disait-elle ; ils veulent me voir et me donner courage au milieu du rôle singulier que je viens d'entreprendre. » Son œil attentif et passionné suivait leurs mouvements rapides. « Ombres de mes aïeux, se disait-elle, reconnaissez votre sang ; comme vous j'ai du courage. Ne vous effrayez point du costume bizarre dans lequel vous me voyez ; je serai fidèle à l'honneur. Cette flamme secrète d'honneur et d'héroïsme que vous m'avez transmise ne trouve rien de digne d'elle dans le siècle prosaïque où le destin m'a jetée. Me mépriserez-vous parce que je me fais une destinée en rapport avec le feu qui m'anime ? » Mina n'était plus malheureuse.

Un chant doux se fit entendre dans le lointain ; la voix partait apparemment de l'autre côté du lac. Ses sons mourants arrivaient à peine jusqu'à l'oreille de Mina, qui écoutait attentivement. Ses idées changèrent de cours, elle s'attendrit sur son sort. « Qu'importent mes efforts ? Je ne pourrai tout au plus que m'assurer que cette âme céleste et pure que j'avais rêvée existe en effet dans ce monde ! Elle restera invisible pour moi. Est-ce

que jamais j'ai parlé devant ma femme de chambre ? Ce déguisement malheureux n'aura pour effet que de m'exposer à la société des domestiques d'Alfred. Jamais il ne daignera me parler. » Elle pleura beaucoup. « Je le verrai du moins tous les jours, dit-elle tout à coup en reprenant courage... un plus grand bonheur n'était pas fait pour moi. Ma pauvre mère avait bien raison : "Que de folies tu feras un jour, me disait-elle, si jamais tu viens à aimer !" »¹

La voix qui chantait sur le lac se fit entendre de nouveau, mais de beaucoup plus près. Mina comprit alors qu'elle partait d'une barque que Mina aperçut par le mouvement qu'elle communiquait aux ondes argentées par la lune. Elle distingua une douce mélodie digne de Mozart. Au bout d'un quart d'heure, elle oublia tous les reproches qu'elle avait à se faire, et ne songeait qu'au bonheur de voir Alfred tous les jours. « Et ne faut-il pas, se dit-elle enfin, que chaque être accomplisse sa destinée ? Malgré les

¹ Il vaut mieux faire parler, cela anime le conte.

hasards heureux de la naissance et de la fortune, il se trouve que mon destin n'est pas de briller à la cour ou dans un bal. J'y attirais les regards, je m'y suis vue admirée, – et mon ennui, au milieu de cette foule, allait jusqu'à la mélancolie la plus sombre ! Tout le monde s'empressait de me parler ; moi, je m'y ennuyais. Depuis la mort de mes parents, mes seuls instants de bonheur ont été ceux où, sans avoir de voisins ennuyeux, j'écoutais de la musique de Mozart. Est-ce ma faute si la recherche du bonheur, naturelle à tous les hommes, me conduit à cette étrange démarche ? Probablement elle va me déshonorer : eh bien ! les couvents de l'Église catholique m'offrent un refuge. »

Minuit sonnait au clocher d'un village de l'autre côté du lac. Cette heure solennelle fit tressaillir Mina ; la lune n'éclairait plus ; elle rentra. Ce fut appuyée sur la balustrade de la galerie qui donnait sur le lac et le petit jardin que Mina, cachée sous le nom vulgaire d'Aniken, attendit ses *maîtres*. La musique lui avait rendu toute sa bravoure. « Mes aïeux, se disait-elle, quittaient leur magnifique château de

Kœnigsberg pour aller à la Terre sainte ; peu d'années après, ils en revenaient seuls, au travers de mille périls, déguisés comme moi. Le courage qui les animait me jette, moi, au milieu des seuls dangers qui restent, en ce siècle puéril, plat et vulgaire, à la portée de mon sexe. Que je m'en tire avec honneur, et les âmes généreuses pourront s'étonner de ma folie, mais en secret elles me la pardonneront. »

Les jours passèrent rapidement et bientôt trouvèrent Mina réconciliée avec son sort. Elle était obligée de coudre beaucoup ; elle prenait gaiement les devoirs de ce nouvel état. Souvent il lui semblait jouer la comédie : elle se plaisait elle-même quand il lui échappait un mouvement étranger à son rôle. Un jour, à l'heure de la promenade, après dîner, quand le laquais ouvrit la calèche et déploya le marchepied, elle s'avança lestement pour monter. « Cette fille est folle », dit madame de Larçay. Alfred la regarda beaucoup ; il lui trouvait une grâce parfaite. Mina n'était nullement agitée par les idées de *devoir* ou par la

crainte du ridicule¹. Ces idées de *prudence humaine* étaient bien au-dessous d'elle : toutes les objections qu'elle se faisait ne venaient que du danger d'inspirer des soupçons à madame de Larçay. Il y avait à peine six semaines qu'elle avait passé toute une journée avec elle et dans un rôle bien différent.

Chaque jour, Mina se levait de grand matin afin de pouvoir pendant deux heures se livrer aux soins de s'enlaidir. Ces cheveux blonds si beaux, et qu'on lui avait dit si souvent qu'il était si difficile d'oublier, quelques coups de ciseaux en avaient fait justice ; grâce à une préparation chimique, ils avaient pris une couleur désagréable et mélangée, tirant sur le châtain foncé. Une légère décoction de feuilles de houx, appliquée chaque matin sur ses mains délicates, leur donnait l'apparence d'une peau rude. Chaque matin aussi, ce teint si frais prenait quelques-unes des teintes désagréables que rapportent des colonies les

¹ For me : Pilotis : c'est la contrepartie de la folle allemande. Un Français, à ce point-ci, manquerait de courage ou de constance.

Blancs dont le sang a eu quelque rapport avec la race nègre. Contente de son déguisement qui la rendait plutôt trop laide, Mina songea à ne pas avoir d'idées d'un ordre trop remarquable. Absorbée dans son bonheur, elle n'avait nulle envie de parler. Placée auprès d'une fenêtre dans la chambre de madame de Larçay, et occupée à arranger des robes pour le soir, vingt fois par jour elle entendait parler Alfred et avait de nouvelles occasions d'admirer son caractère. Oserons-nous le dire ?... Pourquoi pas, puisque nous peignons un cœur allemand ? Il y eut des moments de bonheur et d'exaltation où elle alla jusqu'à se figurer que c'était un être surnaturel. Le zèle sincère et plein d'enthousiasme avec lequel Mina s'acquittait de ses nouvelles fonctions eut son effet naturel sur madame de Larçay, qui était une âme commune : elle traita Mina avec hauteur, et comme une pauvre fille qui était trop heureuse qu'on lui donnât de l'emploi. « Tout ce qui est sincère et vif sera donc à jamais déplacé parmi ces gens-ci ? » se dit Mina. Elle laissa deviner le projet de rentrer en grâce auprès de madame Cramer. Presque tous les jours elle demandait la

permission d'aller la voir.

Mina avait craint que ses manières ne donnassent des idées singulières à madame de Larçay ; elle reconnut avec plaisir que sa nouvelle maîtresse ne voyait en elle qu'une fille moins habile à la couture que la femme de chambre qu'elle avait laissée à Paris. M. Dubois, le valet de chambre d'Alfred, fut plus embarrassant. C'était un Parisien de quarante ans et d'une mise soignée, qui crut de son devoir de faire la cour à sa nouvelle camarade. Aniken le fit parler et s'aperçut qu'heureusement sa seule passion était d'amasser un petit trésor pour être en état d'ouvrir un café à Paris. Alors, sans se gêner, elle lui fit des cadeaux. Bientôt Dubois la servit avec autant de respect que madame de Larçay elle-même.

Alfred remarqua que cette jeune Allemande, quelquefois si gauche et si timide, avait des façons fort inégales, des idées justes et fines qui valaient la peine d'être écoutées. Mina, voyant dans ses yeux qu'il l'écoutait, se permit quelques réflexions délicates et justes, surtout quand elle

avait l'espoir de n'être pas entendue ou de n'être pas comprise par madame de Larçay.

Si, durant les deux premiers mois que mademoiselle de Vanghel passa à Aix, un philosophe lui eût demandé quel était son but, l'enfantillage de la réponse l'eût étonné et le philosophe eût soupçonné un peu d'hypocrisie. Voir et entendre à chaque instant l'homme dont elle était folle était l'unique but de sa vie : elle ne désirait pas autre chose, elle avait trop de bonheur pour songer à l'avenir. Si le philosophe lui eût dit que cet amour pouvait cesser d'être aussi pur, il l'eût irritée encore plus qu'étonnée. Mina étudiait avec délices le caractère de l'homme qu'elle adorait. C'était surtout comme contraste avec la haute société dans laquelle la fortune et le rang de son père, membre de la chambre haute, l'avaient placé, que brillait le caractère du tranquille Larçay. S'il eût vécu parmi les bourgeois, la simplicité de ses manières, son horreur pour l'affectation et les grands airs, l'eussent peint à leurs yeux comme un homme d'une médiocrité achevée. Alfred ne cherchait jamais à dire des choses piquantes.

Cette habitude était ce qui, le premier jour, avait le plus contribué à faire naître l'extrême attention de Mina. Voyant les Français à travers les préjugés de son pays, il lui semblait que leur conversation avait toujours l'air de la fin d'un couplet de vaudeville. Alfred avait vu assez de gens distingués en sa vie pour pouvoir faire de l'esprit avec sa mémoire ; mais il se serait gardé comme d'une bassesse de dire des mots de pur agrément qu'il n'eût pas inventés dans le moment, et que quelqu'un des auditeurs eût pu savoir comme lui.

Chaque soir, Alfred conduisait sa femme à la *Redoute*, et revenait ensuite chez lui pour se livrer à une passion pour la botanique que venait de faire naître le voisinage des lieux où Jean-Jacques Rousseau avait passé sa jeunesse. Alfred plaça ses cartons et ses plantes dans le salon où travaillait Aniken. Chaque soir, ils se trouvaient seuls ensemble des heures entières, sans que, de part ni d'autre, il fût dit un mot. Ils étaient tous les deux embarrassés et pourtant heureux. Aniken n'avait d'autre prévenance pour Alfred que celle de faire fondre d'avance de la gomme dans de

l'eau, pour qu'il pût coller dans son herbier des plantes sèches, et encore elle ne se permettait ce soin que parce qu'il pouvait passer pour faire partie de ses devoirs. Quand Alfred n'y était pas, Mina admirait ces jolies plantes qu'il rapportait de ses courses dans les montagnes si pittoresques des bords du lac du Bourget. Elle se prit d'un amour sincère pour la botanique. Alfred trouva cela commode et bientôt singulier. « Il m'aime, se dit Mina ; mais je viens de voir comment mon zèle pour les fonctions de mon état a réussi auprès de madame de Larçay. »

Madame Cramer feignit de tomber malade ; Mina demanda et obtint la permission de passer ses soirées auprès de son ancienne maîtresse. Alfred fut étonné de sentir décroître et presque disparaître son goût pour la botanique ; il restait le soir à la *Redoute*, et sa femme le plaisantait sur l'ennui que lui donnait la solitude. Alfred s'avoua qu'il avait du goût pour cette jeune fille. Contrarié par la timidité qu'il se trouvait auprès d'elle, il eut un moment de fatuité : « Pourquoi, se dit-il, ne pas agir comme le ferait un de mes amis ? Ce n'est après tout qu'une femme de

chambre. »

Un soir qu'il pleuvait, Mina resta à la maison. Alfred ne fit que paraître à la *Redoute*. Lorsqu'il rentra chez lui, la présence de Mina dans le salon parut le surprendre. Cette petite fausseté, dont Mina s'aperçut, lui ôta tout le bonheur qu'elle se promettait de cette soirée. Ce fut peut-être à cette disposition qu'elle dut la véritable indignation avec laquelle elle repoussa les entreprises d'Alfred. Elle se retira dans sa chambre. « Je me suis trompée, se dit-elle en pleurant ; tous ces Français sont les mêmes. » Pendant toute la nuit, elle fut sur le point de retourner à Paris.

Le lendemain, l'air de mépris avec lequel elle regardait Alfred n'était point joué. Alfred fut piqué ; il ne fit plus aucune attention à Mina et passa toutes ses soirées à la *Redoute*. Sans s'en douter, il suivait le meilleur moyen. Cette froideur fit oublier le projet de retour à Paris : « Je ne cours aucun danger auprès de cet homme », se dit Mina, et huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle sentit qu'elle lui pardonnait ce petit retour au caractère français. Alfred

sentait, de son côté, à l'ennui que lui donnaient les grandes dames de la *Redoute* qu'il était plus amoureux qu'il ne l'avait cru. Cependant il tenait bon. À la vérité ses yeux s'arrêtaient avec plaisir sur Mina, il lui parlait, mais ne rentrait point chez lui le soir. Mina fut malheureuse ; presque sans s'en douter, elle cessa de faire avec autant de soin tous les jours la toilette destinée à l'enlaidir. « Est-ce un songe ? se disait Alfred, Aniken devient une des plus belles personnes que j'aie jamais vues. » Un soir qu'il était revenu chez lui par hasard, il fut entraîné par son amour, et demanda pardon à Aniken de l'avoir traitée avec légèreté.

– Je voyais, lui dit-il, que vous m'inspiriez un intérêt que je n'ai jamais éprouvé pour personne ; j'ai eu peur, j'ai voulu me guérir ou me brouiller avec vous, et depuis je suis le plus malheureux des hommes.

– Ah ! que vous me faites de bien, Alfred ! s'écria Mina au comble du bonheur.

Ils passèrent cette soirée et les suivantes à s'avouer qu'ils s'aimaient à la folie et à se

promettre d'être toujours sages.

Le caractère sage d'Alfred n'était guère susceptible d'illusions. Il savait que les amoureux découvrent de singulières perfections chez la personne qu'ils aiment. Les trésors d'esprit et de délicatesse qu'il découvrait chez Mina lui persuadaient qu'il était réellement amoureux. « Est-il possible que ce soit une simple illusion ? » se disait-il chaque jour, et il comparait ce que Mina lui avait dit la veille à ce que lui disaient les femmes de la société qu'il trouvait à la *Redoute*. De son côté, Mina sentait qu'elle avait été sur le point de perdre Alfred. Que serait-elle devenue, s'il eût continué de passer ses soirées à la *Redoute* ? Loin de chercher à jouer encore le rôle d'une jeune fille du commun, de sa vie elle n'avait tant songé à plaire. « Faut-il avouer à Alfred qui je suis ? » se disait Mina. Son esprit éminemment sage blâmera une folie même faite pour lui. D'ailleurs, continuait Mina, il faut que mon sort se décide ici. Si je lui nomme mademoiselle de Vanghel, dont la terre est à quelques lieues de la sienne, il aura la certitude de me retrouver à Paris. Il faut,

au contraire, que la perspective de ne me revoir jamais le décide aux démarches étranges qui sont, hélas ! nécessaires pour notre bonheur. Comment cet homme si sage se décidera-t-il à changer de religion, à se séparer de sa femme par le divorce, et à venir vivre comme mon mari dans mes belles terres de la Prusse Orientale ? » Ce grand mot *illégitime* ne venait pas se placer comme une barrière insurmontable devant les nouveaux projets de Mina ; elle croyait ne pas s'écarter de la vertu, parce qu'elle n'eût pas hésité à sacrifier mille fois sa vie pour être utile à Alfred.

Peu à peu madame de Larçay devint décidément jalouse d'Aniken. Le singulier changement de la figure de cette fille ne lui avait point échappé ; elle l'attribuait à une extrême coquetterie. Madame de Larçay eût pu obtenir son renvoi de haute lutte. Ses amies lui représentèrent qu'il ne fallait pas donner de l'importance à une fantaisie : il fallait éviter que M. de Larçay fit venir Aniken à Paris. « Soyez prudente, lui dit-on, et votre inquiétude finira avec la saison des eaux. »

Madame de Larçay fit observer madame Cramer et essaya de faire croire à son mari qu'Aniken n'était qu'une aventurière qui, poursuivie à Vienne ou à Berlin, pour quelque tour répréhensible aux yeux de la justice, était venue se cacher aux eaux d'Aix, et y attendait probablement l'arrivée de quelque chevalier d'industrie, son associé. Cette idée présentée comme une conjecture fort probable, mais peu importante à éclaircir, jeta du trouble dans l'âme si ferme d'Alfred. Il était évident pour lui qu'Aniken n'était pas une femme de chambre ; mais quel grave intérêt avait pu la porter au rôle pénible qu'elle jouait ? Ce ne pouvait être que la peur. Mina devina facilement la cause du trouble qu'elle voyait dans le regard d'Alfred. Un soir, elle eut l'imprudence de l'interroger ; il avoua, Mina fut interdite. Alfred était si près de la vérité qu'elle eut d'abord beaucoup de peine à se défendre. La fausse madame Cramer, infidèle à son rôle, avait laissé deviner que l'intérêt d'argent avait peu d'importance à ses yeux. Dans son désespoir de l'effet qu'elle voyait les propos de madame Cramer produire sur l'âme d'Alfred,

elle fut sur le point de lui dire qui elle était. Apparemment l'homme qui aimait Aniken jusqu'à la folie aimerait aussi mademoiselle de Vanghel ; mais Alfred serait sûr de la revoir à Paris, elle ne pourrait obtenir les sacrifices nécessaires à son amour !

Ce fut dans ces inquiétudes mortelles que Mina passa la journée. C'était la soirée qui devait être difficile à passer. Aurait-elle le courage, se trouvant seule avec Alfred, de résister à la tristesse qu'elle lisait dans ses yeux, de souffrir qu'un soupçon trop naturel vînt affaiblir ou même détruire son amour ? Le soir venu, Alfred conduisit sa femme à la *Redoute* et n'en revint pas. Il y avait ce jour-là bal masqué, grand bruit, grande foule. Les rues d'Aix étaient encombrées de voitures appartenant à des curieux venus de Chambéry et même de Genève. Tout cet éclat de la joie publique redoublait la sombre mélancolie de Mina. Elle ne put rester dans ce salon où, depuis plusieurs heures, elle attendait inutilement cet homme trop aimable qui ne venait pas. Elle alla se réfugier auprès de sa dame de compagnie. Là aussi elle trouva du malheur ; cette femme lui

demanda froidement la permission de la quitter, ajoutant que, quoique fort pauvre, elle ne pouvait se décider à jouer plus longtemps le rôle peu honorable dans lequel on l'avait placée. Loin d'avoir un caractère propre aux décisions prudentes, dans les situations extrêmes, Mina n'avait besoin que d'un mot pour se représenter sous un nouvel aspect toute une situation de la vie. « En effet, se dit-elle, frappée de l'observation de la dame de compagnie, mon déguisement n'en est plus un pour personne, j'ai perdu l'honneur. Sans doute je passe pour une aventurière. Puisque j'ai tout perdu pour Alfred, ajouta-t-elle bientôt, je suis folle de me priver du bonheur de le voir. Du moins au bal je pourrai le regarder à mon aise et étudier son âme. »

Elle demanda des masques, des dominos ; elle avait apporté de Paris des diamants qu'elle prit, soit pour se mieux déguiser aux yeux d'Alfred, soit pour se distinguer de la foule des masques et obtenir peut-être qu'il lui parlât. Mina parut à la *Redoute*, donnant le bras à sa dame de compagnie, et intriguant tout le monde par son silence. Enfin elle vit Alfred, qui lui sembla fort

triste. Mina le suivait des yeux et était heureuse, lorsqu'une voix dit bien bas : « L'amour reconnaît le déguisement de mademoiselle de Vanghel. » Elle tressaillit. Elle se retourna : c'était le comte de Ruppert. Elle ne pouvait pas faire de rencontre plus fatale.

– J'ai reconnu vos diamants montés à Berlin, lui dit-il. Je viens de Tœplitz, de Spa, de Baden ; j'ai couru toutes les eaux de l'Europe pour vous trouver.

– Si vous ajoutez un mot, lui dit Mina, je ne vous revois de la vie. Demain à la nuit, à sept heures du soir, trouvez-vous vis-à-vis la maison n° 17, rue de Chambéry.

« Comment empêcher M. de Ruppert de dire mon secret aux Larçay, qu'il connaît intimement ? » Tel fut le grand problème qui toute la nuit plongea Mina dans la plus pénible agitation. Plusieurs fois, dans son désespoir, elle fut sur le point de demander des chevaux et de partir sur-le-champ. « Mais Alfred croira toute sa vie que cette Aniken qu'il a tant aimée ne fut qu'une personne peu estimable fuyant sous un

déguisement les conséquences de quelque mauvaise action. Bien plus, si je prends la fuite sans avertir M. de Ruppert, malgré son respect pour ma fortune, il est capable de divulguer mon secret. Mais en restant, comment éloigner les soupçons de M. de Ruppert ? Par quelle fable ? »

Au même bal masqué, où Mina fit une rencontre si fâcheuse, tous ces hommes du grand monde, sans esprit, qui vont aux eaux promener leur ennui entourèrent madame de Larçay comme à l'ordinaire. Ne sachant trop que lui dire ce soir-là, parce que les lieux communs qui conviennent à un salon ne sont plus de mise au bal masqué, ils lui parlèrent de la beauté de sa femme de chambre allemande. Il se trouva même parmi eux un sot plus hardi qui se permit quelques allusions peu délicates à la jalousie que l'on supposait à madame de Larçay. Un masque tout à fait grossier l'engagea à se venger de son mari en prenant un amant ; ce mot fit explosion dans la tête d'une femme fort sage et accoutumée à l'auréole de flatteries dont une haute position et une grande fortune entourent la vie.

Le lendemain du bal, il y eut une promenade sur le lac. Mina fut libre et put se rendre chez madame Cramer, où elle reçut M. de Ruppert. Il n'était pas encore remis de son étonnement.

– De grands malheurs qui ont changé ma position, lui dit Mina, m'ont portée à rendre justice à votre amour. Vous convient-il d'épouser une veuve ?

– Vous auriez été mariée secrètement ! dit le comte pâlisant.

– Comment ne l'avez-vous pas deviné, répondit Mina, lorsque vous m'avez vue vous refuser, vous et les plus grands partis de France ?

– Caractère singulier, mais admirable ! s'écria le comte, cherchant à faire oublier son étonnement.

– Je suis liée à un homme indigne de moi, reprit mademoiselle de Vanghel ; mais je suis protestante, et ma religion, que je serais heureuse de vous voir suivre, me permet le divorce. Ne croyez pas cependant que je puisse, dans ce moment, éprouver de l'amour pour personne,

même quand il s'agirait de l'homme qui m'inspirerait le plus d'estime et de confiance : je ne puis vous offrir que de l'amitié. J'aime le séjour de la France ; comment l'oublier quand on l'a connue ? J'ai besoin d'un protecteur. Vous avez un grand nom, beaucoup d'esprit, tout ce qui donne une belle position dans le monde. Une grande fortune peut faire de votre hôtel la première maison de Paris. Voulez-vous m'obéir comme un enfant ? À ce prix, mais seulement à ce prix, je vous offre ma main dans un an.

Pendant ce long discours, le comte de Ruppert calculait les effets d'un roman désagréable à soutenir, mais toujours avec une grande fortune, et au fond avec une femme réellement bonne. Ce fut avec beaucoup de grâce qu'il jura obéissance à Mina. Il essaya de toutes les formes pour pénétrer plus avant dans ses secrets.

– Rien de plus inutile que vos efforts, lui répondait-on en riant. Aurez-vous le courage d'un lion et la docilité d'un enfant ?

– Je suis votre esclave, répondit le comte.

– Je vis cachée dans les environs d'Aix, mais

je sais tout ce qui s'y fait. Dans huit ou neuf jours, regardez le lac au moment où minuit sonnera à l'horloge de la paroisse : vous verrez un pot à feu voguer sur les ondes. Le lendemain, à neuf heures du soir, je serai ici et je vous permets d'y venir. Prononcez mon nom, dites un mot à qui que ce soit, et de votre vie vous ne me revoyez.

Après la promenade sur le lac, pendant laquelle, et plus d'une fois, il avait été question de la beauté d'Aniken, madame de Larçay rentra chez elle dans un état d'irritation tout à fait étranger à son caractère plein de dignité et de mesure. Elle débuta avec Mina par quelques mots fort durs, qui percèrent le cœur de Mina, car ils étaient prononcés en présence d'Alfred, qui ne la défendait pas. Elle répondit, pour la première fois, d'une façon fine et piquante. Madame de Larçay crut voir dans ce ton l'assurance d'une fille que l'amour qu'elle inspire porte à se méconnaître, sa colère ne connut plus de bornes. Elle accusa Mina de donner des rendez-vous à certaines personnes chez madame Cramer, qui, malgré le conte de la brouille apparente, n'était

que trop d'accord avec elle.

« Ce monstre de Ruppert m'aurait-il déjà trahie ? » se dit Mina.

Alfred la regardait fixement, comme pour découvrir la vérité. Le peu de délicatesse de ce regard lui donna le courage du désespoir : elle nia froidement la calomnie dont on la chargeait, et n'ajouta pas un mot. Madame de Larçay la chassa. À deux heures du matin qu'il était alors, Mina se fit accompagner chez madame Cramer par le fidèle Dubois. Enfermée dans sa chambre, Mina versait des larmes de rage en songeant au peu de moyens de vengeance que lui laissait l'étrange position où elle s'était jetée. « Ah ! ne vaudrait-il pas mieux, se dit-elle, tout abandonner et retourner à Paris ? Ce que j'ai entrepris est au-dessus de mon esprit. Mais Alfred n'aura d'autre souvenir de moi que le mépris : toute sa vie Alfred me méprisera », ajouta-t-elle en fondant en larmes. Elle sentit qu'avec cette idée cruelle qui ne la quitterait plus, elle serait encore plus malheureuse à Paris qu'à Aix. « Madame de Larçay me calomnie ; Dieu sait ce qu'on dit de

moi à la *Redoute* ! Ces propos de tout le monde me perdront dans l'âme d'Alfred. Comment s'y prendrait un Français pour ne pas penser comme *tout le monde* ? Il a bien pu les entendre prononcer, moi présente, sans les contredire, sans m'adresser un mot pour me consoler ! Mais quoi ? est-ce que je l'aime encore ? Les affreux mouvements qui me torturent ne sont-ils pas les derniers efforts de ce malheureux amour ? Il est bas de ne pas se venger ! » Telle fut la dernière pensée de Mina.

Dès qu'il fut jour, elle fit appeler M. de Ruppert. En l'attendant, elle se promenait agitée dans le jardin. Peu à peu un beau soleil d'été se leva et vint éclairer les riantes collines des environs du lac. Cette joie de la nature redoubla la rage de Mina. M. de Ruppert parut enfin. « C'est un fat, se dit Mina en le voyant approcher ; il faut d'abord le laisser parler pendant une heure. »

Elle reçut M. de Ruppert dans le salon, et son œil morne comptait les minutes de la pendule. Le comte était ravi ; pour la première fois cette petite

étrangère l'écoutait avec l'attention due à son amabilité.

– Croyez-vous du moins à mes sentiments ? disait-il à Mina comme l'aiguille arrivait sur la minute qui achevait l'heure de patience.

– Vengez-moi, je crois tout, dit-elle.

– Que faut-il faire ?

– Plaire à madame de Larçay, et faire que son mari sache bien qu'elle le trompe, qu'il ne puisse en douter. Alors il lui rendra le malheur dont les calomnies de cette femme empoisonnent ma vie.

– Votre petit projet est atroce, dit le comte.

– Dites qu'il est difficile à exécuter, répondit Mina avec le sourire de l'ironie.

– Pour difficile, non, reprit le comte piqué. Je perdrai cette femme, ajouta-t-il d'un air léger. C'est dommage, c'était une bonne femme.

– Prenez garde, monsieur, que je ne vous oblige nullement à plaire réellement à madame de Larçay, dit Mina. Je désire seulement que son mari ne puisse douter que vous lui plaisez.

Le comte sortit ; Mina fut moins malheureuse. Se venger, c'est agir ; agir c'est espérer. « Si Alfred meurt, se dit-elle, je mourrai ! » Et elle sourit. Le bonheur qu'elle ressentit en ce moment la sépara pour toujours de la vertu. L'épreuve de cette nuit avait été trop forte pour son caractère ; elle n'était point préparée à se voir calomniée en présence d'Alfred et à le voir ajouter foi à la calomnie. Désormais elle pourra prononcer encore le mot de vertu, mais elle se fera illusion ; la vengeance et l'amour se sont emparés de tout son cœur.

Mina forma dans son esprit tout le projet de sa vengeance ; était-il exécutable ? Ce fut le seul doute qui se présenta à elle. Elle n'avait d'autre moyen d'action que le dévouement d'un sot et beaucoup d'argent.

M. de Larçay parut.

— Que venez-vous faire ici ? dit Mina avec hauteur.

— Je suis fort malheureux ; je viens pleurer avec la meilleure amie que j'aie au monde.

– Quoi ! votre première parole n'est point que vous ne croyez pas à la calomnie dirigée contre moi ! Sortez.

– C'est répondre à de fausses imputations, reprit Alfred avec hauteur, que de vous dire comme je le fais que je ne conçois pas de bonheur pour moi loin de vous. Aniken, ne vous fâchez point, ajouta-t-il la larme à l'œil. Trouvez un moyen raisonnable pour nous réunir, et je suis prêt à tout faire. Disposez de moi, tirez-moi de l'abîme où le hasard m'a plongé ; pour moi, je n'en vois aucun moyen.

– Votre présence ici rend vraies toutes les calomnies de madame de Larçay ; laissez-moi, et que je ne vous voie plus.

Alfred s'éloigna avec plus de colère que de douleur. « Il ne trouve rien à me dire », se dit Mina ; elle fut au désespoir ; elle était presque obligée de mépriser l'homme qu'elle adorait.

Quoi ! il ne trouvait aucun moyen de se rapprocher d'elle ! Et c'était un homme, un militaire ! Elle, jeune fille, avait trouvé, dès qu'elle l'avait aimé, un moyen et un moyen

terrible, le déguisement qui la déshonorait à jamais, s'il était deviné !... Mais Alfred avait dit : *Disposez de moi, trouvez un moyen raisonnable...* Il fallait qu'il y eût encore un peu de remords dans l'âme de Mina, car ces mots la consolèrent : elle avait donc pouvoir pour agir. « Cependant, reprenait l'avocat du malheur, Alfred n'a point dit : Je ne crois pas à la calomnie. » – « En effet, se disait-elle, ma folie a beau s'exagérer la différence des manières entre l'Allemagne et la France, je n'ai point l'air d'une femme de chambre. En ce cas, pourquoi une fille de mon âge vient-elle déguisée dans une ville d'eaux ? – Tel qu'il est... je ne puis plus être heureuse qu'avec lui. – “Trouvez un moyen de nous réunir, a-t-il dit ; je suis prêt à tout faire.” – Il est faible et me charge du soin de notre bonheur. – Je prends cette charge, se dit-elle en se levant et se promenant agitée dans le salon. Voyons d'abord si sa passion peut résister à l'absence, ou si c'est un homme à mépriser de tout point, un véritable enfant de l'ironie. Alors Mina de Vanghel parviendra à l'oublier. »

Une heure après, elle partit pour Chambéry,

qui n'est qu'à quelques lieues d'Aix.

Alfred, sans croire beaucoup à la religion, trouvait qu'il était de mauvais ton de n'en pas avoir. En arrivant à Chambéry, madame Cramer engagea un jeune Genevois, qui étudiait pour être ministre protestant, à venir, chaque soir, expliquer la Bible à elle et à Aniken que désormais, par amitié et pour la dédommager de sa colère passée, elle appelait sa nièce. Madame Cramer logeait dans la meilleure auberge et rien n'était plus facile à éclairer que sa conduite. Se croyant malade, elle avait fait appeler les premiers médecins de Chambéry, qu'elle payait fort bien. Mina les consulta par occasion sur une maladie de la peau, qui quelquefois lui enlevait ses belles couleurs pour lui donner le teint d'une *quarteronne*.

La dame de compagnie commença à être beaucoup moins scandalisée du nom de Cramer qu'on l'avait engagée à prendre et de toute la conduite de mademoiselle de Vanghel ; elle la croyait tout simplement folle. Mina avait loué les *Charmettes*, maison de campagne dans un vallon

isolé à un quart d'heure de Chambéry, où J.-J. Rousseau raconte qu'il a passé les moments les plus heureux de sa vie. Les écrits de cet auteur faisaient sa seule consolation. Elle eut un jour un moment de bonheur délicieux. Au détour d'un sentier, dans le petit bois de châtaigniers, vis-à-vis la modeste maison des Charmettes, elle trouva Alfred. Elle ne l'avait pas vu depuis quinze jours. Il lui proposa avec une timidité qui enchanta Mina de quitter le service de madame Cramer et d'accepter de lui une petite inscription de rente. « Vous auriez une femme de chambre, au lieu de l'être vous-même, et jamais je ne vous verrais qu'en présence de cette femme de chambre.¹ » Aniken refusa par des motifs de religion. Elle lui dit que maintenant madame Cramer était excellente pour elle, et lui semblait se repentir de la conduite qu'elle avait tenue en arrivant à Aix.

– Je me souviens fort bien, finit-elle par lui dire, des calomnies dont j'ai été l'objet de la part de madame de Larçay ; elles me font un devoir de

¹ Je pense à M. de la Pommeraye, de *Jacques le fataliste*.

vous prier instamment de ne plus revenir aux Charmettes.

Quelques jours plus tard, elle alla à Aix ; elle fut fort contente de M. de Ruppert. Madame de Larçay et ses nouvelles amies profitaient de la belle saison pour faire des excursions dans les environs. À une partie de plaisir que ces dames firent à Haute-Combe (abbaye située de l'autre côté du lac du Bourget, en face d'Aix, et qui est le Saint Denis des ducs de Savoie), M. de Ruppert, qui, d'après les instructions de Mina, n'avait pas cherché à être de la société de madame de Larçay, se fit remarquer errant dans les bois qui environnent Haute-Combe. Les amis de madame de Larçay s'occupèrent beaucoup de cet acte de timidité chez un homme connu par son audace. Il leur sembla clair qu'il avait conçu pour elle une grande passion. Dubois apprit à Mina que son maître vivait dans la plus sombre mélancolie.

– Il regrette une aimable compagnie, et, ajouta Dubois, il a un autre sujet de chagrin. Qui l'eût dit d'un homme si sage ? M. le comte de Ruppert

lui donne de la jalousie !

Cette jalousie amusait M. de Ruppert.

– Voulez-vous me permettre, dit-il à mademoiselle de Vanghel, de faire intercepter par ce pauvre Larçay une lettre passionnée que j'écrirai à sa femme ? Rien ne sera plaisant comme les dénégations de celle-ci, s'il se détermine à lui en parler.

– À la bonne heure, dit Mina ; mais surtout, ajouta-t-elle d'un ton fort dur, songez à ne pas avoir d'affaire avec M. de Larçay ; s'il meurt, jamais je ne vous épouse.

Elle se repentit bien vite du ton sévère avec lequel elle avait dit ce mot et s'appliqua à se le faire pardonner. Elle s'aperçut que M. de Ruppert n'avait pas senti la dureté du mot qui lui était échappé et son éloignement pour lui en fut augmenté. M. de Ruppert lui conta que peut-être madame de Larçay n'eût pas été tout à fait insensible à ses soins ; mais pour s'amuser lui-même, tout en lui faisant la cour la plus assidue, il avait grand soin toutes les fois qu'il trouvait l'occasion de lui parler en particulier, de ne lui

adresser que les mots les plus indifférents et les propos les plus décolorés.

Mina fut contente de cette manière d'agir. Il était dans ce caractère, qui, avec quelques apparences de la raison, en était l'antipode, de ne pas mépriser à demi. Elle consulta hardiment M. de Ruppert sur un placement considérable qu'elle voulait faire dans la rente de France, et lui fit lire les lettres de son homme d'affaires à Kœnigsberg et de son banquier à Paris. Elle remarqua que la vue de ces lettres éloignait un mot qu'elle ne voulait pas entendre prononcer : son intérêt pour M. de Larçay.

« Quelle différence ! se disait-elle pendant que M. de Ruppert lui donnait de longs avis sur le placement d'argent. Et il y a des gens, ajoutait-elle, qui trouvent que le comte a plus d'esprit et d'amabilité qu'Alfred ! Ô nation de gens grossiers ! ô nation de vaudevillistes ! Oh ! que la bonhomie grave de mes braves Allemands me plairait davantage, sans la triste nécessité de paraître à une cour et d'épouser l'aide de camp favori du roi ! »

Dubois vint lui dire qu'Alfred avait surpris une lettre singulière adressée à madame de Larçay par le comte de Ruppert ; Alfred l'avait montrée à sa femme, qui avait prétendu que cette lettre n'était qu'une mauvaise plaisanterie. À ce récit, Mina ne fut plus maîtresse de son inquiétude. M. de Ruppert pouvait jouer tous les rôles, excepté celui d'un homme trop patient. Elle lui proposa de venir passer huit jours à Chambéry ; il marqua peu d'empressement.

– Je fais des démarches assez ridicules ; j'écris une lettre qui peut faire anecdote contre moi ; au moins ne faut-il pas que j'aie l'air de me cacher.

– Et justement, il faut que vous vous cachiez, reprit Mina avec hauteur. Voulez-vous me venger, oui ou non ? Je ne veux pas que madame de Larçay me doive le bonheur d'être veuve.

– Vous aimeriez mieux, je parie, que son mari fût veuf !

– Et que vous importe ? repartit Mina.

Elle eut une scène fort vive avec M. de Ruppert, qui la quitta furieux ; mais il réfléchit

apparemment sur le peu de probabilité qu'on inventât la calomnie qu'il redoutait. Sa vanité lui rappela que sa bravoure était connue. Il pouvait réparer par une seule démarche toutes les folies de sa jeunesse et conquérir en un moment une position superbe dans la société de Paris ; cela valait mieux qu'un duel.

La première personne que Mina revit aux Charmettes le lendemain de son retour d'Aix, ce fut M. de Ruppert. Sa présence la rendit heureuse ; mais le soir même, elle fut vivement troublée : M. de Larçay vint la voir.

– Je ne chercherai ni excuse ni prétexte, lui dit-il avec simplicité. Je ne puis rester quinze jours sans vous voir, et hier il y a eu quinze jours que je ne vous ai vue.

Mina aussi avait compté les jours ; jamais elle ne s'était sentie entraînée vers Alfred avec autant de charme ; mais elle tremblait qu'il n'eût une affaire avec M. de Ruppert. Elle fit tout au monde pour obtenir de lui quelque confiance au sujet de la lettre interceptée. Elle le trouva préoccupé, mais il ne lui dit rien ; elle ne put obtenir autre

chose que ceci :

– J'éprouve un vif chagrin, lui dit-il enfin ; il ne s'agit ni d'ambition, ni d'argent, et l'effet le plus clair de ma triste position est de redoubler l'amitié passionnée que j'ai pour vous. Ce qui me désespère, c'est que le devoir n'a aucun empire sur mon cœur. Décidément je ne puis vivre sans vous.

– Moi, je ne vivrai jamais sans vous, lui dit-elle en prenant sa main qu'elle couvrit de baisers et l'empêchant de lui sauter au cou. Songez à ménager votre vie, car je ne vous survivrai pas d'une heure.

– Ah ! vous savez tout ! reprit Alfred, et il se fit violence pour ne pas continuer.

Le lendemain de son retour à Aix, une seconde lettre anonyme apprit à M. de Larçay que, pendant sa dernière course dans les montagnes (c'était le temps qu'il avait employé à aller à Chambéry), sa femme avait reçu chez elle M. de Ruppert. L'avis anonyme finissait ainsi : « Ce soir, vers le minuit, on doit recevoir M. de R... Je sens trop que je ne puis vous inspirer aucune

confiance ; ainsi n'agissez point à la légère. Ne vous fâchez, si vous devez vous fâcher, qu'après avoir vu. Si je me trompe et si je vous trompe, vous en serez quitte pour une nuit passée dans quelque cachette auprès de la chambre de madame de Larçay. »

Alfred fut fort troublé par cette lettre. Un instant après, il reçut un mot d'Aniken. « Nous arrivons à Aix ; madame Cramer vient de se retirer dans sa chambre. Je suis libre ; venez. »

M. de Larçay pensa qu'avant de se mettre en embuscade dans le jardin de la maison, il avait le temps de passer dix minutes avec Aniken. Il arriva chez elle extrêmement troublé. Cette nuit, qui était déjà commencée, allait être aussi décisive pour Mina que pour lui ; mais elle était tranquille. À toutes les objections que lui faisait sa raison, elle avait la même réponse : la mort.

– Vous vous taisez, lui dit Mina, mais il est clair qu'il vous arrive quelque chose d'extraordinaire. Vous ne deviez pas me donner le chagrin de vous voir. Mais puisque vous avez tant fait que de venir, je ne veux pas vous quitter

de toute la soirée.

Contre l'attente de Mina, Alfred y consentit sans peine. Dans les circonstances décisives, une âme forte répand autour d'elle une sorte de magnanimité qui est le bonheur.

– Je vais faire le sot métier de mari, lui dit enfin Alfred. Je vais me cacher dans mon jardin ; c'est, ce me semble, la façon la moins pénible de sortir du malheur où vient de me plonger une lettre anonyme.

Il la lui montra.

– Quel droit avez-vous, lui dit Mina, de déshonorer madame de Larçay ? N'êtes-vous pas en état de divorce évident ? Vous l'abandonnez et renoncez au droit de tenir son âme occupée ; vous la laissez barbarement à l'ennui naturel à une femme de trente ans riche et sans le plus petit malheur¹ : n'a-t-elle pas le droit d'avoir quelqu'un qui la désennuie ? Et c'est vous qui me dites que vous m'aimez, vous, plus criminel qu'elle, car avant elle vous avez outragé votre

¹ Immoral aux yeux de 1830.

lien commun, et vous êtes fou ; c'est vous qui voulez la condamner à un éternel ennui !

Cette façon de penser était trop haute pour Alfred ; mais le ton de la voix de Mina lui donnait de la force. Il admirait le pouvoir qu'elle avait sur lui, il en était charmé.

– Tant que vous daignerez m'admettre auprès de vous, lui dit-il enfin, je ne connaîtrai pas cet ennui dont vous parlez.

À minuit, tout était tranquille depuis longtemps sur les bords du lac ; on eût distingué le pas d'un chat. Mina avait suivi Alfred derrière une de ces murailles de charmille encore en usage dans les jardins de Savoie. Tout à coup un homme sauta d'un mur dans le jardin. Alfred voulut courir à lui ; Mina le retint fortement.

– Qu'apprendrez-vous si vous le tuez ? lui dit-elle fort bas. Et si ce n'était qu'un voleur ou l'amant d'une autre femme que la vôtre, quel regret de l'avoir tué !

Alfred avait reconnu le comte ; il était transporté de colère. Mina eut beaucoup de peine

à le retenir. Le comte prit une échelle cachée le long d'un mur, la dressa vivement contre une galerie en bois de huit ou dix pieds de haut qui régnait le long du premier étage de la maison. Une des fenêtres de la chambre de madame de Larçay donnait sur cette galerie. M. de Ruppert entra dans l'appartement par une fenêtre du salon. Alfred courut à une petite porte du rez-de-chaussée qui donnait sur le jardin ; Mina le suivit. Elle retarda de quelques instants le moment où il put saisir un briquet et allumer une bougie. Elle parvint à lui ôter ses pistolets.

– Voulez-vous, lui dit-elle, réveiller par un coup de pistolet les baigneurs qui occupent les autres étages de cette maison ? Ce serait une plaisante anecdote pour demain matin ! Même dans l'instant d'une vengeance ridicule à mes yeux, ne vaut-il pas mieux qu'un public méchant et désœuvré n'apprenne l'offense qu'en même temps que la vengeance ?

Alfred s'avança jusqu'à la porte de la chambre de sa femme ; Mina le suivait toujours :

– Il serait plaisant, lui dit-elle, qu'en ma

présence vous eussiez le courage de maltraiter votre femme !

Parvenu à la porte, Alfred l'ouvrit vivement. Il vit M. de Ruppert s'échapper en chemise de derrière le lit de madame de Larçay qui était au fond de la pièce. M. de Ruppert avait six pas d'avance, il eut le temps d'ouvrir la fenêtre et s'élança sur la galerie de bois, et de la galerie dans le jardin. M. de Larçay le suivit rapidement ; mais, au moment où il arriva au mur à hauteur d'appui qui séparait le jardin du lac, la barque dans laquelle M. de Ruppert s'échappait était déjà à cinq ou six toises du bord.

– À demain, monsieur de Ruppert ! lui cria M. de Larçay.

On ne répondit pas. M. de Larçay remonta rapidement chez sa femme. Il trouva Mina agitée qui se promenait dans le salon qui précédait la chambre à coucher. Elle l'arrêta comme il passait.

– Que prétendez-vous faire ? lui dit-elle. Assassiner madame de Larçay ? De quel droit ? Je ne le souffrirai pas. Si vous ne me donnez pas

vosre poignard, j'élève la voix pour la prévenir de se sauver. Il est vrai que ma présence ici me compromet d'une manière atroce aux yeux de vos gens.

Mina vit que ce mot faisait effet.

– Quoi ! vous m'aimez et vous voulez me déshonorer !. ajouta-t-elle vivement.

M. de Larçay lui jeta son poignard et entra furieux dans la chambre de sa femme. La scène fut vive. Madame de Larçay, parfaitement innocente, avait cru qu'il s'agissait d'un voleur ; elle n'avait ni vu ni entendu M. de Ruppert.

– Vous êtes un fou, finit-elle par dire à son mari, et plût à Dieu que vous ne fussiez qu'un fou ! Vous voulez apparemment une séparation ; vous l'aurez. Ayez du moins la sagesse de ne rien dire. Demain je retourne à Paris ; je dirai que vous voyagez en Italie, où je n'ai pas voulu vous suivre.

– À quelle heure comptez-vous vous battre demain matin ? dit mademoiselle de Vanghel, quand elle revit Alfred.

– Que dites-vous ? répondit M. de Larçay.

– Qu’il est inutile de feindre avec moi. Je désire qu’avant d’aller chercher M. de Ruppert, vous me donniez la main pour monter dans un bateau ; je veux me promener sur le lac. Si vous êtes assez sot pour vous laisser tuer, l’eau du lac terminera mes malheurs.

– Eh bien, chère Aniken, rendez-moi heureux ce soir. Demain peut-être ce cœur qui, depuis que je vous connais, n’a battu que pour vous, cette main charmante que je presse contre mon sein, appartiendront à des cadavres éclairés par un cierge et gardés dans le coin d’une église par deux prêtres savoyards. Cette belle journée est le moment suprême de notre vie, qu’elle en soit le plus heureux !

Mina eut beaucoup de peine à résister aux transports d’Alfred.

– Je serai à vous, lui dit-elle enfin, mais si vous vivez. Dans ce moment-ci le sacrifice serait trop grand ; j’aime mieux vous voir comme vous êtes.

Cette journée fut la plus belle de la vie de Mina. Probablement la perspective de la mort et la générosité du sacrifice qu'elle faisait anéantissaient les derniers mouvements de remords.

Le lendemain, longtemps avant le lever du soleil, Alfred vint lui donner la main, et la fit monter dans un joli bateau de promenade.

– Pourriez-vous rêver un bonheur plus grand que celui dont nous jouissons ? disait-elle à Alfred en descendant vers le lac.

– De ce moment vous m'appartenez, vous êtes ma femme, dit Alfred, et je vous promets de vivre et de venir sur le rivage appeler le bateau là-bas, auprès de cette croix.

Six heures sonnèrent au moment où Mina allait lui dire qui elle était. Elle ne voulut pas s'éloigner de la côte, et les bateliers se mirent à pêcher, ce qui la délivra de leurs regards et lui fit plaisir. Comme huit heures sonnaient, elle vit Alfred accourir au rivage. Il était fort pâle. Mina se fit descendre.

– Il est blessé, peut-être dangereusement, lui dit Alfred.

– Prenez ce bateau, mon ami, lui dit Mina. Cet accident vous met à la merci des autorités du pays ; disparaissez pour deux jours. Allez à Lyon ; je vous tiendrai au courant de ce qui arrivera.

Alfred hésitait.

– Songez aux propos des baigneurs.

Ce mot décida M. de Larçay ; il s'embarqua.

Le jour suivant, M. de Ruppert fut hors de danger ; mais il pouvait être retenu au lit un mois ou deux. Mina le vit dans la nuit, et fut pour lui parfaite de grâce et d'amitié.

– N'êtes-vous pas mon *promis* ? lui dit-elle avec une fausseté pleine de naturel.

Elle le détermina à accepter une délégation très considérable sur son banquier de Frankfort. Il faut que je parte pour Lausanne, lui dit Mina. Avant notre mariage, je veux vous voir racheter le magnifique hôtel de votre famille que vos folies vous ont obligé de vendre. Pour cela il faut

aliéner une grande terre que je possède près de Custrin. Dès que vous pourrez marcher, allez vendre cette terre ; je vous enverrai la procuration nécessaire de Lausanne. Consentez un rabais sur le prix de cette terre s'il le faut, ou escomptez les lettres de change que vous obtiendrez. Enfin, ayez de l'argent comptant à tout prix. Si je vous épouse, il est convenable que vous paraissiez au contrat de mariage aussi riche que moi.

Le comte n'eut pas le moindre soupçon que Mina le traitait comme un agent subalterne, que l'on récompense avec de l'argent.

À Lausanne, Mina avait le bonheur de recevoir par tous les courriers des lettres d'Alfred. M. de Larçay commençait à comprendre combien son duel simplifiait sa position à l'égard de Mina et de sa femme. « Elle n'est pas coupable envers nous, lui disait Mina ; vous l'avez abandonnée le premier, et au milieu d'une foule d'hommes aimables, peut-être s'est-elle trompée en choisissant M. de Ruppert ; mais le bonheur de madame de Larçay ne doit pas être diminué du côté de l'argent. » Alfred lui laissa

une pension de cinquante mille francs ; c'était plus de la moitié de son revenu. « De quoi aurai-je besoin ? écrivait-il à Mina. Je compte ne reparaître à Paris que dans quelques années, quand cette ridicule aventure sera oubliée. »

« C'est ce que je ne veux pas, lui répondit Mina ; vous feriez événement à votre retour. Allez vous montrer pendant quinze jours à l'opinion publique tandis qu'elle s'occupe de vous. Songez que votre femme n'a aucun tort. »

Un mois après, M. de Larçay rejoignit Mina au charmant village de Belgirate, sur le lac Majeur, à quelques milles des îles Borromées. Elle voyageait sous un faux nom ; elle était si amoureuse qu'elle dit à Alfred : « Dites si vous le voulez à madame Cramer que vous êtes fiancé avec moi, que vous êtes mon *promis* comme nous disons en Allemagne. Je vous recevrai toujours avec bonheur, mais jamais hors de la présence de madame Cramer. »

M. de Larçay crut que quelque chose manquait à son bonheur ; mais dans la vie d'aucun homme on ne saurait trouver une époque aussi heureuse

que le mois de septembre qu'il passa avec Mina sur le lac Majeur. Mina l'avait trouvé si sage, que peu à peu elle avait perdu l'habitude d'emmener madame Cramer dans leurs promenades.

Un jour, en voguant sur le lac, Alfred lui disait en riant :

– Qui êtes-vous donc, enchanteresse ? pour femme de chambre, ou même mieux, de madame Cramer, il n'y a pas moyen que je croie cela.

– Eh bien ! voyons, répondit Mina, que voulez-vous que je sois ? Une actrice qui a gagné un gros lot à la loterie, et qui a voulu passer quelques années de jeunesse dans un monde de féerie, ou peut-être une demoiselle entretenue qui, après la mort de son amant, a voulu changer de caractère ?

– Vous seriez cela, et pire encore, que si demain j'apprenais la mort de madame de Larçay, après-demain je vous demanderais en mariage.

Mina lui sauta au cou.

– Je suis Mina de Vanghel, que vous avez vue

chez madame de Cély. Comment ne m'avez-vous pas reconnue ? Ah ! c'est que l'amour est aveugle, ajouta-t-elle en riant.

Quelque bonheur que goûtât Alfred à pouvoir estimer Mina, celui de Mina fut plus intime encore. Il manquait à son bonheur de pouvoir ne rien cacher à son ami. Dès qu'on aime, celui qui trompe est malheureux.

Cependant mademoiselle de Vanghel eût bien fait de ne pas dire son nom à M. de Larçay. Au bout de quelques mois, Mina remarqua un fond de mélancolie chez Alfred. Ils étaient venus passer l'hiver à Naples avec un passeport qui les nommait mari et femme. Mina ne lui déguisait aucune de ses pensées ; le génie de Mina faisait peur au sien. Elle se figura qu'il regrettait Paris ; elle le conjura à genoux d'y aller passer un mois. Il jura qu'il ne le désirait pas. Sa mélancolie continuait. « Je mets à un grand hasard le bonheur de ma vie, lui dit un jour Mina ; mais la mélancolie où je vous vois est plus forte que mes résolutions. » Alfred ne comprenait pas trop ce qu'elle voulait dire, mais rien n'égala son ivresse

quand, après midi, Mina lui dit : « Menez-moi à Torre del Greco. »

Elle crut avoir deviné la cause du fond de tristesse qu'elle avait remarqué chez Alfred, depuis qu'elle était toute à lui, car il était parfaitement heureux. Folle de bonheur et d'amour, Mina oublia toutes ses idées. « La mort et mille morts arriveraient demain, se disait-elle, que ce n'est pas trop pour acheter ce qui m'arrive depuis le jour où Alfred s'est battu. » Elle trouvait un bonheur délicieux à faire tout ce que désirait Alfred. Exaltée par ce bonheur, elle n'eut pas la prudence de jeter un voile sur les fortes pensées qui faisaient l'essence de son caractère. Sa manière de chercher le bonheur, non seulement devait paraître singulière à une âme vulgaire, mais encore la choquer. Elle avait eu soin jusque-là de ménager dans M. de Larçay ce qu'elle appelait les préjugés français ; elle avait besoin de s'expliquer par la différence de nation ce qu'elle était obligée de ne pas admirer en lui : ici Mina sentit le désavantage de l'éducation forte que lui avait donnée son père ; cette éducation pouvait facilement la rendre odieuse.

Dans son ravissement, elle avait l'imprudence de penser tout haut avec Alfred. Heureux qui, arrivé à cette période de l'amour, *fait pitié* à ce qu'il aime et non pas envie ! Elle était tellement folle, son amant était tellement à ses yeux le type de tout ce qu'il y avait de noble, de beau, d'aimable et d'adorable au monde, que, quand elle l'aurait voulu, elle n'aurait pas eu le courage de lui dérober aucune de ses pensées. Lui cacher la funeste intrigue qui avait amené les événements de la nuit d'Aix était déjà depuis longtemps pour elle un effort presque au-dessus de ses facultés.

Du moment où l'ivresse des sens ôta à Mina la force de n'être pas d'une franchise complète envers M. de Larçay, ses rares qualités se tournèrent contre elle. Mina le plaisantait sur ce fond de tristesse qu'elle observait chez lui. L'amour qu'il lui inspirait se porta bientôt au dernier degré de folie. « Que je suis folle de m'inquiéter ! se dit-elle enfin. C'est que j'aime plus que lui. Folle que je suis, de me tourmenter d'une chose qui se rencontre toujours dans le plus vif des bonheurs qu'il y ait sur la terre ! J'ai

d'ailleurs le malheur d'avoir le caractère plus inquiet que lui, et enfin, Dieu est juste, ajouta-t-elle en soupirant (car le remords venait souvent troubler son bonheur depuis qu'il était extrême), j'ai une grande faute à me reprocher : la nuit d'Aix pèse sur ma vie. »

Mina s'accoutuma à l'idée qu'Alfred était destiné par sa nature à aimer moins passionnément qu'elle. « Fût-il moins tendre encore, se disait-elle, mon sort est de l'adorer. Je suis bien heureuse qu'il n'ait pas de vices infâmes. Je sens trop que les crimes ne me coûteraient rien, s'il voulait m'y entraîner. »

Un jour, quelle que fût l'illusion de Mina, elle fut frappée de la sombre inquiétude qui rongait Alfred. Depuis longtemps, il avait adopté l'idée de laisser à madame de Larçay le revenu de tous ses biens, de se faire protestant et d'épouser Mina. Ce jour-là, le prince de S... donnait une fête qui mettait tout Naples en mouvement, et à laquelle naturellement ils n'étaient pas invités ; Mina se figura que son amant regrettait les jouissances et l'éclat d'une grande fortune. Elle le

pressa vivement de partir au premier jour pour Kœnigsberg. Alfred baissait les yeux et ne répondait pas. Enfin il les leva vivement, et son regard exprimait le soupçon le plus pénible, mais non l'amour. Mina fut atterrée.

– Dites-moi une chose, Mina. La nuit où je surpris M. de Ruppert chez ma femme, aviez-vous connaissance des projets du comte ? En un mot, étiez-vous d'accord avec lui ?

– Oui ! répondit Mina avec fermeté. Madame de Larçay n'a jamais songé au comte ; j'ai cru que vous m'apparteniez parce que je vous aimais. Les deux lettres anonymes sont de moi.

– Ce trait est infâme, reprit Alfred froidement. L'illusion cesse, je vais rejoindre ma femme. Je vous plains et ne vous aime plus.

Il y avait de l'amour-propre piqué dans le ton de sa voix. Il sortit.

« Voilà à quoi les grandes âmes sont exposées, mais elles ont leur ressource », se dit Mina en se mettant à la fenêtre et suivant des yeux son amant jusqu'au bout de la rue. Quand il eut disparu, elle

alla dans la chambre d'Alfred et se tua d'un coup de pistolet dans le cœur. Sa vie fut-elle un faux calcul ? Son bonheur avait duré huit mois. C'était une âme trop ardente pour se contenter du réel de la vie.

Le philtre

Imité de l'italien de Silvia Malaperta

Pendant une nuit sombre et pluvieuse de l'été de 182., un jeune lieutenant du 96^e régiment en garnison à Bordeaux se retirait du café où il venait de perdre tout son argent. Il maudissait sa sottise, car il était pauvre.

Il suivait en silence une des rues les plus désertes du quartier de Lormont, quand tout à coup il entendit des cris, et d'une porte qui s'ouvrit avec fracas s'échappa une personne qui vint tomber à ses pieds. L'obscurité était telle, que l'on ne pouvait juger de ce qui se passait que par le bruit. Les poursuivants, quels qu'ils fussent, s'arrêtèrent sur la porte, apparemment en entendant les pas du jeune officier.

Il écouta un instant : les hommes parlaient bas, mais ne se rapprochaient pas. Quel que fût le dégoût que cette scène lui inspirait, Liéven crut devoir relever la personne qui était tombée.

Il s'aperçut qu'elle était en chemise ; malgré la profonde obscurité de la nuit, à deux heures du

matin qu'il pouvait être alors, il crut entrevoir de longs cheveux dénoués : c'était donc une femme. Cette découverte ne lui plut nullement.

Elle paraissait hors d'état de marcher sans aide. Liéven eut besoin de songer aux devoirs prescrits par l'humanité pour ne pas l'abandonner.

Il voyait l'ennui de paraître le lendemain devant un commissaire de police, les plaisanteries de ses camarades, les récits satiriques des journaux du pays.

– Je vais la placer contre la porte d'une maison, se dit-il ; je sonnerai et je m'en irai bien vite.

C'est ce qu'il cherchait à faire, lorsqu'il entendit cette femme se plaindre en espagnol. Il ne savait pas un mot d'espagnol. Ce fut peut-être pour cela que deux mots fort simples que prononça Léonor le jetèrent dans les idées les plus romanesques. Il ne vit plus un commissaire de police et une fille battue par des ivrognes ; son imagination se perdit dans des idées d'amour et d'aventures singulières.

Liéven avait relevé cette femme, il lui adressait des paroles de consolation.

– Mais si elle était laide ! se dit-il.

Le doute à cet égard, en remettant en jeu sa raison, lui fit oublier les idées romanesques.

Liéven voulut la faire asseoir sur le seuil d'une porte, elle s'y refusa.

– Allons plus loin, dit-elle avec un accent tout à fait étranger.

– Avez-vous peur de votre mari ? dit Liéven.

– Hélas ! j'ai quitté ce mari, l'homme le plus respectable, et qui m'adorait, pour un amant qui me chasse avec la dernière barbarie.

Cette phrase fit oublier à Liéven le commissaire de police et les suites désagréables d'une aventure de nuit.

– On m'a volée, monsieur, dit Léonor quelques instants après, mais je m'aperçois qu'il me reste une petite bague en diamants. Quelque aubergiste voudra peut-être me recevoir. Mais, monsieur, je vais être la fable de la maison, car je vous avouerai que je n'ai qu'une chemise pour

tout vêtement ; je me jetterais à vos genoux, monsieur, si j'en avais le temps, pour vous supplier au nom de l'humanité de me faire entrer dans une chambre quelconque et d'acheter d'une femme du peuple une mauvaise robe. Une fois vêtue, ajouta-t-elle, encouragée par le jeune officier, vous pourrez me conduire jusqu'à la porte de quelque petite auberge, et, là, je cesserai de réclamer les soins d'un homme généreux et vous prierai d'abandonner une malheureuse.

Tout cela, dit en mauvais français, plut assez à Liéven.

– Madame, répondit-il, je vais faire tout ce que vous m'ordonnez. L'essentiel cependant pour vous et pour moi, c'est de ne pas nous faire arrêter. Je m'appelle Liéven, lieutenant au 96^e régiment ; si nous rencontrons une patrouille, et qu'elle ne soit pas de mon régiment, on nous mène au corps de garde, où il faudra passer la nuit, et, demain, vous et moi, madame, serons la fable de Bordeaux.

Liéven sentit frémir Léonor, à qui il donnait le bras.

– Cette horreur du scandale est de bon augure, pensa-t-il. – Daignez prendre ma redingote, dit-il à la dame ; je vais vous conduire jusque chez moi.

– Ô ciel ! monsieur !...

– Je n’allumerai pas de lumière, je vous le jure sur l’honneur. Je vous laisserai maîtresse absolue dans ma chambre, et ne reparâtrai que demain matin. Il le faut, car à six heures arrive mon sergent, qui est homme à frapper jusqu’à ce qu’on lui ouvre. Vous avez affaire à un homme d’honneur...

« Mais est-elle jolie ! » se disait Liéven.

Il ouvrit la porte de sa maison. L’inconnue fut sur le point de tomber au bas de l’escalier, dont elle ne trouvait pas la première marche. Liéven lui parlait fort bas ; elle répondait de même.

– Quelle horreur d’amener des femmes dans ma maison ! s’écria, d’une voix aigre, une cabaretière assez jolie, en ouvrant sa porte et tenant une petite lampe.

Liéven se tourna vivement vers l’inconnue, vit

une figure admirable, et souffla la lampe de l'hôtesse.

– Silence, madame Saucède ! ou, demain matin, je vous quitte. Il y a dix francs pour vous si vous voulez ne rien dire à personne. Madame est la femme du colonel, et je vais ressortir.

Liéven était parvenu au troisième étage, à la porte de sa chambre, il tremblait.

– Entrez, madame, dit-il à la femme en chemise. Il y a un briquet phosphorique à côté de la pendule. Allumez la bougie, faites du feu, fermez la porte en dedans. Je vous respecte comme une sœur, et ne reparaitrai qu'au jour ; j'apporterai une robe.

– *Jésus Maria !* s'écria la belle Espagnole.

Quand Liéven frappa à sa porte, le lendemain, il était amoureux fou. Pour ne pas réveiller trop tôt l'inconnue, il avait eu la patience d'attendre son sergent sur la porte, et d'aller dans un café signer ses papiers.

Il avait loué une chambre dans le voisinage ; il apportait à l'inconnue des vêtements et même un

masque.

– Ainsi, Madame, je ne vous verrai pas si vous l'exigez, lui dit-il à travers la porte.

L'idée du masque plut à la jeune Espagnole, en la distrayant de son profond chagrin.

– Vous êtes si généreux, lui dit-elle sans ouvrir, que je prends la hardiesse de vous prier de laisser contre la porte le paquet de hardes que vous avez acheté pour moi. Quand je vous aurai entendu descendre, je le prendrai.

– Adieu, madame, dit Liéven en s'en allant.

Léonor fut si charmée de la promptitude de l'obéissance, qu'elle lui dit presque du ton de l'amitié la plus tendre :

– Si vous pouvez, monsieur, revenez dans une demi-heure.

Lorsqu'il revint, Liéven la trouva masquée ; mais il vit les plus beaux bras, le plus beau cou, les plus belles mains. Il était ravi.

C'était un jeune homme bien né, et qui avait encore besoin de prendre sur lui, pour avoir du courage avec les femmes qu'il aimait. Son ton fut

si respectueux, il mit tant de grâce à faire les honneurs de sa petite chambre bien pauvre que, comme il se retournait après avoir arrangé un paravent, il resta immobile d'admiration en voyant la plus belle femme qu'il eût jamais rencontrée. L'étrangère s'était démasquée ; elle avait des yeux noirs qui semblaient parler. Peut-être à force d'énergie eussent-ils semblé durs dans les circonstances ordinaires de la vie. Le désespoir leur donnait un peu de sympathie ; et l'on peut dire que rien ne manquait à la beauté de Léonor. Liéven pensa qu'elle pouvait avoir de dix-huit à vingt ans. Il y eut un moment de silence. Malgré sa douleur profonde, Léonor ne put s'empêcher de remarquer avec quelque plaisir le ravissement de ce jeune officier, qui lui semblait appartenir à la meilleure compagnie.

– Vous êtes mon bienfaiteur, lui dit-elle enfin, et, malgré votre âge et le mien, j'espère que vous continuerez à vous bien conduire.

Liéven répondit comme peut le faire l'homme le plus amoureux ; mais il fut assez maître de lui pour se refuser le bonheur de dire qu'il aimait.

D'ailleurs, les yeux de Léonor avaient quelque chose de si imposant, elle avait l'air tellement distingué, malgré la pauvreté des vêtements qu'elle venait de prendre, qu'il eut moins de peine à être prudent.

– Autant vaut être nigaud tout à fait, se dit-il à lui même.

Il s'abandonna à sa timidité et à la céleste volupté de regarder Léonor, sans rien lui dire. Il ne pouvait mieux faire. Cette façon d'agir rassura peu à peu la belle Espagnole. Ils étaient fort plaisants, l'un vis-à-vis de l'autre, se regardant en silence.

– Il me faudrait un chapeau tout à fait de femme du peuple, lui dit-elle, et qui cache le visage ; car, par malheur, ajouta-t-elle presque en riant, je ne puis pas faire usage de votre masque dans la rue.

Liéven eut un chapeau ; ensuite il conduisit Léonor dans la chambre qu'il avait louée pour elle. Elle redoubla son agitation et presque son bonheur en lui disant :

– Tout ceci peut finir pour moi par l'échafaud.

– Pour vous servir, lui dit Liéven avec la plus grande impétuosité, je me jetterais dans le feu. J'ai loué cette chambre sous le nom de madame Liéven, ma femme.

– Votre femme ? reprit l'inconnue presque fâchée.

– Il fallait paraître sous ce nom ou montrer un passeport que nous n'avons pas.

Ce *nous* fut un bonheur pour lui. Il avait vendu la bague, ou du moins remis à l'inconnue cent francs, qui en étaient la valeur. On apporta à déjeuner ; l'inconnue le pria de s'asseoir.

– Vous vous êtes montré l'homme le plus généreux, lui dit-elle après le déjeuner. Si vous voulez, laissez-moi. Ce cœur vous garde une reconnaissance éternelle.

– Je vous obéis, dit Liéven en se levant.

Il avait la mort dans le cœur. L'inconnue parut fort pensive, puis elle dit :

– Restez. Vous êtes bien jeune, mais enfin j'ai besoin d'un soutien ; qui me dit que je pourrai

trouver un autre homme aussi généreux ? D'ailleurs, si vous aviez pour moi un sentiment auquel je ne dois plus prétendre, le récit de mes fautes me fera bientôt perdre votre estime, et vous ôtera tout intérêt pour la femme la plus criminelle. Car, monsieur, j'ai tous les torts. Je ne puis me plaindre de personne, et moins de don Gutier Ferrandez, mon mari, que de personne. C'est un de ces malheureux Espagnols qui ont cherché un refuge en France, il y a deux ans. Nous sommes l'un et l'autre de Carthagène, mais lui fort riche, moi très pauvre. « J'ai trente ans de plus que vous, ma chère Léonor, me dit-il en me prenant à part, la veille de notre mariage ; mais j'ai plusieurs millions et je vous aime comme un fou, comme je n'ai jamais aimé. Voyez, choisissez : si mon âge vous éloigne de ce mariage, je prendrai auprès de vos parents tout le tort de la rupture. » Monsieur, il y a quatre ans de cela. J'avais quinze ans. Ce que je sentais le plus vivement alors, c'était l'ennui de la profonde pauvreté où la révolution des Cortès a plongé ma famille. Je n'aimais pas. J'acceptai. Mais, monsieur, j'ai besoin de vos conseils, car je ne

connais ni les usages de ce pays, ni votre langue, comme vous voyez. Sans ce besoin extrême que j'ai de vous, je ne pourrais supporter la honte qui me tue... Cette nuit, en me voyant chassée d'une maison de petite apparence, vous avez pu croire que c'était une femme de mauvaise vie que vous secouriez. Eh bien, monsieur, je vaudrais moins encore. Je suis la plus criminelle et aussi la plus malheureuse des femmes, ajouta Léonor en fondant en larmes. Un de ces jours, vous me verrez peut-être devant vos tribunaux, et je serai condamnée à quelque peine infamante. À peine marié, don Gutier a montré de la jalousie. Ah ! mon Dieu, alors c'était sans raison ; mais sans doute il devinait mon mauvais caractère. J'eus la sottise d'être fort irritée des soupçons de mon mari, mon amour-propre fut froissé. Ah ! malheureuse !...

– Vous auriez à vous reprocher les plus grands crimes, dit Liéven en l'interrompant, que je vous suis dévoué à la vie et à la mort. Mais, si nous pouvons craindre les poursuites de la gendarmerie, dites-le-moi bien vite, afin que j'arrange votre fuite sans perdre de temps.

– Fuir ? dit-elle. Comment pourrais-je voyager en France ? Mon accent espagnol, ma jeunesse, mon trouble, me feront arrêter par le premier gendarme qui me demandera mon passeport. Sans doute les gendarmes de Bordeaux me cherchent en ce moment ; mon mari leur aura promis des poignées d’or s’ils parviennent à me trouver. Laissez-moi, monsieur, abandonnez-moi !... Je vais vous dire un mot plus hardi. J’adore un homme qui n’est pas mon mari, et quel homme encore ! cet homme est un monstre, vous le mépriserez. Eh bien, il n’a qu’un mot de repentir à m’adresser, et je vole, je ne dirai pas dans ses bras, mais à ses pieds. Je vais me permettre une parole bien inconvenante, mais, dans l’abîme d’opprobre où je suis tombée, je ne veux pas du moins tromper mon bienfaiteur. Vous voyez, monsieur, une malheureuse qui vous admire, qui est pénétrée de reconnaissance, mais qui jamais ne pourra vous aimer.

Liéven devint fort triste.

– Ne prenez pas, madame, pour le dessein de vous abandonner, dit-il enfin d’une voix faible, la

tristesse subite qui inonde mon cœur ; je pense aux moyens d'éviter la poursuite des gendarmes. Le moins chanceux est encore de rester cachée dans Bordeaux. Plus tard, je vous proposerai de vous embarquer à la place d'une autre femme de votre âge et aussi jolie, pour qui j'arrêterai le passage sur un navire.

En finissant ces mots, l'œil de Liéven était mort.

– Don Gutier Ferrandez, reprit Léonor, devint suspect au parti qui tyrannise l'Espagne. Nous faisons des promenades en pleine mer. Un jour, nous trouvâmes au large un petit brick français. « Embarquons-nous, me dit mon mari ; abandonnons tous nos biens de Carthagène. » Nous partîmes. Mon mari est encore fort riche ; il a pris une maison superbe à Bordeaux, où il a recommencé son commerce ; mais nous vivons absolument seuls. Il s'oppose à ce que je voie la société française. Depuis un an surtout, sous prétexte de ménagements politiques qui ne lui permettent pas de voir les libéraux, je n'ai pas fait deux visites. Je mourais d'ennui. Mon mari est

fort estimable, c'est le plus généreux des hommes ; mais il se méfie de tout le monde, et voit tout en noir. Malheureusement, il céda, il y a un mois, à la prière que je lui fis de prendre une loge au spectacle. Il choisit le moins bon et prit une loge tout à fait sur la scène, pour ne pas m'exposer aux regards des jeunes gens de la ville. Une troupe d'écuyers napolitains venait d'arriver à Bordeaux... Ah ! monsieur, que vous allez me mépriser !

– Madame, répondit Liéven, je vous écoute avec attention, mais je ne songe qu'à mon malheur ; vous aimez pour toujours un homme plus heureux.

– Sans doute vous avez entendu parler du fameux Mayral, dit Léonor en baissant les yeux.

– L'écuyer espagnol ? Sans doute, répondit Liéven étonné ; il a fait courir tout Bordeaux ; il est fort leste, fort joli garçon.

– Hélas ! monsieur, je crus que ce n'était pas un homme du commun. Il me regardait sans cesse en faisant ses tours à cheval. Un jour, en passant sous ma loge, d'où mon mari venait de sortir, il

dit en catalan : « Je suis un capitaine de l'armée du Marquesito, et je vous adore. »

» Être aimée d'un faiseur de tours ! quelle horreur, monsieur ! et une infamie plus grande était d'y pouvoir penser sans horreur. Les jours suivants, je pris sur moi de ne pas mettre les pieds au spectacle. Que vous dirai-je, monsieur ? j'étais fort malheureuse. Un jour ma femme de chambre me dit : « M. Ferrandez est sorti, je vous supplie, madame, de lire ce papier. » Et elle se sauva en fermant la porte à clef. C'était une lettre fort tendre de Mayral ; il me faisait l'histoire de sa vie ; il disait être un pauvre officier forcé par le plus affreux dénuement à faire un métier qu'il m'offrait d'abandonner pour moi. Son vrai nom était don Rodrigue Pimentel. Je retournai au spectacle. Peu à peu je crus aux malheurs de Mayral, je reçus ses lettres avec plaisir. Hélas ! je finis par lui répondre. Je l'ai aimé avec passion, et une passion, ajouta doña Léonor en fondant en larmes, que rien n'a pu éteindre, pas même les plus tristes découvertes... Bientôt je cédaï à ses prières, et désirai autant que lui l'occasion de lui parler. J'eus cependant un soupçon dès cette

époque ; je pensai que Mayral n'était peut-être rien moins qu'un Pimentel et un officier du corps du Marquesito. Il n'avait point assez d'orgueil ; il témoigna plusieurs fois la crainte que je ne voulusse me moquer de lui, à cause de son métier d'écuyer voltigeur dans une troupe de sauteurs napolitains...

» Il y a deux mois à peu près, comme nous étions sur le point de sortir pour aller au spectacle, mon mari reçut la nouvelle qu'un de ses vaisseaux avait échoué près de Royan, au bas de la rivière. Lui qui ne parlait jamais, et ne me disait pas dix mots en une journée, s'écria : « Il faudra que j'y aille demain. » Le soir, au spectacle, je fis à Mayral un signe convenu. Pendant qu'il voyait mon mari dans sa loge, il alla prendre une lettre que j'avais laissée chez la portière de notre maison, qu'il avait gagnée. Je vis bientôt Mayral au comble de la joie. J'avais eu la faiblesse de lui écrire que, la nuit du lendemain, je le recevrais dans une salle basse donnant sur le jardin.

» Mon mari s'embarqua après le courrier de

Paris, sur le midi. Il faisait un temps superbe, et nous étions dans les jours les plus chauds. Le soir, je dis que je coucherais dans la chambre de mon mari, qui était au rez-de-chaussée, et donnait sur le jardin. J'espérais y souffrir moins de l'excessive chaleur. À une heure du matin, au moment où, ayant ouvert la fenêtre avec beaucoup de précaution, j'attendais Mayral, j'entends tout à coup un grand bruit du côté de la porte : c'était mon mari. À moitié chemin de Royan, il avait aperçu son vaisseau qui remontait tranquillement la Gironde et s'avavançait vers Bordeaux.

» En rentrant, don Gutier ne s'aperçut point de mon trouble horrible ; il loue la bonne idée que j'ai eue de coucher dans une pièce fraîche, et se place à côté de moi.

» Jugez de mon inquiétude : il faisait par malheur le plus beau clair de lune. Moins d'une heure après, je vis distinctement Mayral s'approcher des croisées. Je n'avais pas songé à fermer, après le retour de mon mari, la porte fenêtre d'un cabinet voisin de la chambre à

coucher. Elle était grande ouverte, ainsi que la porte qui, du cabinet, conduisait dans la chambre.

» En vain essayai-je, par des mouvements de tête, qui étaient tout ce que j'osais me permettre, ayant un mari jaloux dormant à mes côtés, de faire comprendre à Mayral qu'un malheur nous était arrivé. Je l'entends entrer dans le cabinet, et bientôt il fut près du lit, du côté où j'étais couchée. Jugez de ma terreur : on y voyait comme en plein jour. Par bonheur, Mayral ne parla pas en s'approchant.

» Je lui montrai mon mari dormant à mes côtés ; je le vis tout à coup tirer un poignard. Saisie d'horreur, je me levai à demi ; il s'approcha de mon oreille et me dit :

» – C'est votre amant ! je comprends le contretemps de ma venue, ou plutôt vous avez trouvé plaisant de vous moquer d'un pauvre écuyer voltigeur ; mais ce beau monsieur va passer un mauvais quart d'heure. »

» – C'est mon mari, lui répétais-je tout bas.

» Et, avec toute la force que je pouvais, je lui

retenais la main.

» – Votre mari, que j'ai vu s'embarquer à midi sur le bateau à vapeur de Royan ? Un sauteur napolitain n'est pas assez bête pour croire cela. Levez-vous et venez me parler dans le cabinet voisin, je le veux ; autrement, je réveille ce beau monsieur ; alors, il se nommera peut-être. Je suis plus fort, plus agile, mieux armé, et, tout pauvre diable que je suis, je lui ferai voir qu'il ne fait pas bon se moquer de moi. Je veux être votre amant, morbleu ! alors, c'est lui qui sera ridicule.

» À ce moment, mon mari se réveilla.

» – Qui parle d'amant ? s'écria-t-il tout troublé.

» Mayral, qui, placé à côté de moi, me tenait embrassée et me parlait à l'oreille, se baissa fort à propos en voyant ce mouvement imprévu. J'étendis le bras comme si le mot de mon mari me réveillait ; je lui dis plusieurs choses qui firent bien voir à Mayral que c'était mon mari. Enfin don Gutier, croyant avoir rêvé, se rendormit. Le poignard nu de Mayral réfléchissait toujours les rayons de la lune, qui, à ce moment, tombaient

d'aplomb sur le lit. Je promis tout ce que Mayral voulut. Il exigeait que je vinsse l'accompagner dans le cabinet voisin.

» – C'est votre mari, soit ; mais je n'en joue pas moins un sot rôle, répétait-il avec colère.

» Enfin, au bout d'une heure, il s'en alla.

» Me croirez-vous, monsieur, quand je vous dirai que toute cette conduite sottise de Mayral m'ouvrit presque les yeux sur son compte, mais ne put diminuer mon amour ?

» Mon mari, n'allant jamais en société, passait sa vie avec moi. Rien n'était plus difficile que le second rendez-vous que j'avais juré à Mayral de lui accorder.

» Il m'écrivait des lettres pleines de reproches ; au spectacle, il affectait de ne pas me regarder. Enfin, monsieur, mon fatal amour ne connut plus de bornes.

» – Venez au moment de la Bourse, un jour que vous y aurez vu mon mari, lui écrivis-je ; je vous cacherai. Si le hasard me donne un moment de liberté dans la journée, je vous verrai ; si un

hasard favorable fait que mon mari aille encore à la Bourse le lendemain, je vous verrai ; sinon, vous aurez du moins reçu une preuve de mon dévouement et de l'injustice de vos soupçons. Songez à quoi je m'expose.

» Ceci répondait à la crainte qu'il avait toujours que j'eusse choisi un autre amant, dans la société, avec lequel je me moquais du pauvre sauteur napolitain. Un de ses camarades lui avait fait à ce sujet je ne sais quel conte absurde.

» Huit jours après, mon mari alla à la Bourse ; Mayral, en plein jour, entra chez moi en escaladant le mur du jardin. Voyez à quoi je m'exposais ! Nous n'avions pas été trois minutes ensemble, que mon mari revint. Mayral passa dans mon cabinet de toilette ; mais don Gutier n'était revenu chez lui que pour prendre des papiers essentiels. Par malheur, il avait aussi un sac de portugaises. La paresse le prit de descendre à sa caisse, il entra dans mon cabinet, mit son or dans une de mes armoires qu'il ferma à clef, et, pour surcroît de précaution, comme il est fort méfiant, il prit aussi la clef du cabinet.

Jugez de mon chagrin : Mayral était furieux, je ne pus que lui parler un peu à travers la porte.

» Mon mari reparut bientôt. Après dîner, il me força en quelque sorte d'aller à la promenade. Il voulut aller au spectacle ; et enfin je ne pus rentrer que fort tard. Toutes les portes de la maison étaient chaque soir fermées avec soin, mon mari prenait toutes les clefs. Ce fut par le plus grand hasard du monde que, profitant du premier sommeil de don Gutier, je pus faire sortir Mayral du cabinet où il s'impatientait depuis si longtemps ; je lui ouvris la porte d'un petit grenier sous le toit. Il fut impossible de le faire descendre au jardin. On y avait étendu des balles de laine qui étaient gardées par deux ou trois portefaix. Mayral passa toute la journée suivante dans le grenier. Jugez de ce que je souffrais : il me semblait à chaque instant le voir descendre le poignard à la main, et s'ouvrir un passage en assassinant mon mari. Il était capable de tout. Au moindre bruit dans la maison, je tressaillais.

» Pour comble de malheur, mon mari n'alla point à la Bourse. Enfin, sans avoir pu parler une

seule minute à Mayral, je fus trop heureuse de pouvoir donner des commissions à tous les portefaix, et trouver le moment de le faire sauver par le jardin. En passant, il brisa avec le manche de son poignard la grande glace du salon. Il était furieux.

» Ici, Monsieur, vous allez me mépriser autant que je me méprise. De ce moment, je le vois à présent, Mayral ne m'aima plus, il crut que je m'étais moquée de lui.

» Mon mari est toujours amoureux de moi ; plusieurs fois dans cette journée, il me donna quelques baisers et me prit dans ses bras. Mayral, malade d'orgueil plus que d'amour, se figura que je ne l'avais caché que pour le rendre témoin de ces transports.

» Il ne répondait plus à mes lettres, il ne daignait pas même me regarder au spectacle.

» Vous devez être bien las, monsieur, de cette suite d'infamies, voici la plus atroce et la plus lâche.

» Il y a huit jours que la troupe de voltigeurs

napolitains annonça son départ. Lundi dernier, jour de Saint-Augustin, folle d'amour pour un homme qui, depuis trois semaines qu'a eu lieu l'aventure de la cacherie chez moi, n'a pas daigné me regarder ni répondre à mes lettres, j'ai déserté la maison du meilleur des maris, et, monsieur, en le volant, moi qui n'ai rien apporté en dot qu'un cœur infidèle. J'ai emporté des diamants qu'il m'avait donnés, j'ai pris dans sa caisse trois ou quatre rouleaux de cinq cents francs, parce que je pensais qu'à Bordeaux Mayral serait suspect s'il voulait vendre des diamants... »

À cet endroit de son récit, doña Léonor rougit beaucoup. Liéven était pâle et désespéré. Chacune des paroles de Léonor lui perçait le cœur, et cependant, par une affreuse perversité de son caractère, chacune de ces paroles redoublait l'amour qui l'enflammait.

Hors de lui, il prit la main de doña Léonor, qui ne la retira pas.

– Quelle bassesse à moi, se dit Liéven, de jouir de cette main, tandis qu'ouvertement Léonor me parle de son amour pour un autre !

C'est par mépris ou distraction qu'elle me la laisse, et je suis le moins délicat des hommes.

– Lundi dernier, monsieur, continua Léonor, il y a quatre jours, vers les deux heures du matin, après avoir eu la lâcheté d'endormir, avec du laudanum, mon mari et le portier, je me suis enfuie ; je suis venue frapper à la porte de la maison d'où, cette nuit, au moment où vous passiez, je suis parvenue à m'échapper. C'est celle de Mayral.

» – Croiras-tu en effet que je t'aime ? lui dis-je en l'abordant.

» J'étais ivre de bonheur. Il me sembla dès le premier moment plus étonné qu'amoureux.

» Le lendemain matin, quand je lui montrai mes diamants et mon or, il se décida à quitter sa troupe, et à s'enfuir avec moi en Espagne. Mais, grand Dieu ! à son ignorance de certains usages de mon pays, je crus m'apercevoir qu'il n'était pas espagnol.

» – Probablement, me dis-je, je viens d'unir à jamais ma destinée à celle d'un simple écuyer

voltigeur ! Eh ! que m'importe, s'il m'aime ? Moi, je sens qu'il est le maître de ma vie. Je serai sa servante, sa femme fidèle ; il continuera son métier. Je suis jeune ; s'il le faut, j'apprendrai à monter à cheval. Si nous tombons dans la misère dans notre vieillesse, eh bien, dans vingt ans, je mourrai de misère à ses côtés. Je ne serai pas à plaindre, j'aurai vécu heureuse !

» Que de folie ! que de perversité ! s'écria Léonor en s'interrompant.

– Il faut avouer, dit Liéven, que vous mouriez d'ennui avec votre vieux mari, qui ne voulait vous mener nulle part. Ceci vous justifie beaucoup à mes yeux. Vous n'avez que dix-neuf ans, et lui cinquante-neuf. Que de femmes vivent honorées, dans la société de mon pays, et au fond n'ont pas vos remords généreux et ont commis de plus grandes fautes !

Quelques phrases de ce genre parurent soulager Léonor d'un grand poids.

– Monsieur, reprit-elle, j'ai passé trois jours avec Mayral. Le soir, il me quittait pour aller à son théâtre ; hier soir, il m'a dit :

» – Comme la police pourrait faire une descente chez moi, je vais déposer vos diamants et votre or chez un ami sûr.

» À une heure du matin, après l'avoir attendu bien au delà de l'heure accoutumée, et mourant de peur qu'il ne fût tombé de cheval, il est rentré, m'a donné un baiser, et bientôt est ressorti de la chambre. Heureusement, j'avais gardé de la lumière, quoiqu'il me l'eût défendu à deux reprises et eût même éteint la veilleuse. Longtemps après, j'étais endormie, un homme est entré dans mon lit, je me suis aperçue sur-le-champ que ce n'était pas Mayral.

» J'ai pris un poignard ; le lâche a eu peur, il s'est jeté à mes genoux, implorant ma pitié. Je me suis élancée sur lui pour le tuer.

» – Il y a la guillotine pour vous si vous me touchez, disait-il.

» La bassesse de ce langage m'a fait horreur.

» – Avec quelles gens me suis-je compromise ! ai-je pensé.

» J'ai eu la présence d'esprit de dire à cet

homme que j'avais des protections dans Bordeaux et que M. le procureur général le ferait arrêter, s'il ne me disait pas toute la vérité.

» – Eh bien, a-t-il répondu, moi, je n'ai rien volé de votre or ni de vos diamants. Mayral vient de quitter Bordeaux ; il va à Paris avec tout le butin. Il est parti avec la femme de notre directeur ; il a donné vingt-cinq de vos beaux louis au directeur, qui lui a cédé sa femme. Il m'a donné deux louis que voilà, et que je vous rends, à moins que vous n'ayez la générosité de me les laisser ; il m'a donné ces deux louis pour vous retenir ici le plus longtemps possible, afin d'avoir vingt ou trente heures d'avance.

» – Est-il espagnol ? ai-je dit.

» – Lui, espagnol ! Il est de Saint-Domingue, d'où il s'est enfui en volant ou assassinant son maître.

» – Pourquoi est-il venu ici ce soir ? Réponds, lui ai-je dit, ou mon oncle t'envoie aux galères.

» – Comme j'hésitais à venir ici vous garder, Mayral m'a dit que vous étiez bien belle femme.

« Rien de plus aisé, a-t-il ajouté, que de prendre ma place auprès d'elle ; ce sera drôle. Elle a voulu, dans les temps, se moquer de moi : je me moquerai d'elle. » À cette condition, j'ai consenti ; mais, comme je n'osais pas, il a fait venir la chaise de poste jusque devant la porte, et est monté pour vous embrasser devant moi, qu'il a fait cacher à côté du lit. »

Ici encore, les sanglots étouffèrent la voix de Léonor.

– Le jeune sauteur qui était avec moi, reprit-elle, était intimidé et me donnait les détails les plus vrais et les plus désolants sur Mayral. J'étais au désespoir.

» Peut-être m'a-t-il fait prendre un *philtre*, me disais-je, car je ne puis le haïr.

» – En présence de telles infamies, je ne puis le haïr, monsieur, je sens que je l'adore.

Doña Léonor s'interrompit et resta pensive.

« Étrange aveuglement ! pensa Liéven. Une femme de tant d'esprit et si jeune, croire au sortilège ! »

– Enfin, reprit doña Léonor, ce jeune homme, me voyant pensive, commença à avoir moins de peur. Il m’a quittée brusquement, et, une heure après, est revenu avec un de ses camarades. J’ai été obligée de me défendre ; la lutte a été sérieuse : peut-être en voulaient-ils à ma vie, tout en prétendant autre chose. Ils m’ont pris quelques petits bijoux et ma bourse. Enfin j’ai pu gagner la porte de la maison ; mais, sans vous, monsieur, probablement ils m’auraient poursuivie dans la rue.

Plus Liéven voyait Léonor forcenée d’amour pour Mayral, plus il l’adorait. Elle pleura beaucoup ; il lui baisait la main. Comme il lui parlait à mots couverts de son amour :

– Croiriez-vous, mon véritable ami, lui dit-elle quelques jours après, que je me figure que, si je pouvais prouver à Mayral que jamais je n’ai cherché à le prendre pour dupe et à me moquer de lui, peut-être il m’aimerait ?

– J’ai bien peu d’argent, reprit Liéven, l’ennui m’a fait joueur ; mais peut-être le banquier auquel mon père m’a recommandé à Bordeaux ne

me refusera pas quinze ou vingt louis, si je vais le supplier ; je m'en vais tout faire, même des bassesses : avec cet argent, vous pourrez partir pour Paris.

Léonor lui sauta au cou.

– Grand Dieu ! que ne puis-je vous aimer ? Quoi ! vous me pardonnerez mes horribles folies ?

– À tel point que je vous épouserais avec ravissement et que je passerais ma vie avec vous, le plus fortuné des hommes.

– Mais, si je rencontre Mayral, je me sens assez folle et criminelle pour vous abandonner, vous mon bienfaiteur, et tomber à ses pieds.

Liéven rougissait de colère.

– Il n'est qu'un moyen de me guérir, c'est de me tuer, lui dit-il en la couvrant de baisers.

– Ah ! ne te tue pas, mon ami ! lui disait-elle.

On ne l'a plus revu. Léonor a fait profession au couvent des Ursulines.

Table

Le coffre et le revenant	5
Féder ou le Mari d'argent	52
Mina de Vanghel.....	227
Le philtre	302

Cet ouvrage est le 6^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.